

*Giglio Nemes*

# Sucs caustiques

[o c t o b r e 2 0 0 2 > n o v e m b r e 2 0 0 3]

*Les conséquences de la raison*

troisième mouvement





*Les conséquences de la raison* © 1998 Giglio Nemes  
Tous droits réservés pour tous pays.

*Sucs caustiques* © 2003 Giglio Nemes  
Tous droits réservés pour tous pays.

**[www.natator.org](http://www.natator.org)**  
**[gn@natator.org](mailto:gn@natator.org)**

*Giglio Nemes*

*LES CONSÉQUENCES DE LA RAISON*  
troisième mouvement, seconde mouture

# Sucs caustiques

[o c t o b r e 2 0 0 2 > n o v e m b r e 2 0 0 3]

*(curriculum vitæ)*

*«Le poète n'est-il pas obligé  
d'écrire sa biographie? Y a-t-il pour lui une  
autre œuvre qu'un bon journal? Nous ne tenons pas  
à savoir comment a vécu son héros imaginaire,  
mais comment lui, le héros réel, a vécu  
au jour le jour.» HD Thoreau*

*Avertissement au lecteur:  
le récit qui va suivre est une œuvre de pure fiction.  
Par conséquent, toute ressemblance ou similitude avec des personnes, des faits  
et des lieux existants ou ayant existé est complètement fortuite et totalement involontaire.  
Personnages et situations de ce roman sont imaginaires, le narrateur (une ordure  
de laquelle je ne puis être solidaire) qu'un homonyme, en aucun cas  
ma responsabilité ne saurait être engagée  
par ses propos. L'auteur*

à ceux de mon espèce (ils se reconnaîtront)

*Nota bene: j'ai passé plus d'un an de ma vie à corriger ce livre sans réussir à le faire me plaire tout à fait, il demanderait encore beaucoup de temps mais je n'en peux plus, faut que je recommence à vivre; ne m'en veuillez pas.*

## 14. Le culte de la vierge

Chez Costes y a des chats de partout, ils lèchent ce qu'ils veulent lécher et disséminent à tout vent leurs germes. Je ne supporte pas mais je supporte, parce que je ne suis pas chez moi, parce que ce n'est pas ma maison. Il est juste que les gens fassent chez eux comme ils aiment que les choses soient. De mon côté j'éternue beaucoup, et mes yeux pleurent allergiques; mon nez, après avoir rempli tous mes mouchoirs, je lui fais maintenant remplir mon linge sale: slips, t-shirts, mais pas mes chaussettes.

Costes et moi on est de tempéraments différents: lui est chaud, moi je suis froid. Son visage est anguleux, le mien, tout ce qu'il y a de plus clément. Costes a les yeux qui penchent vers le nez, félins, les miens tombent vers l'arrière, pleurants. Costes a le visage comme s'il avait le SIDA. Son médecin généraliste, à chaque fois qu'il le voit lui demande s'il aurait pas le SIDA.

Costes c'est comme un chat couché sur mes genoux: je le caresse, il ronronne, tout se passe bien, on rigole, mais subitement le chat me mord. Je m'y attendais pas à cette réaction-là... pourquoi est-ce qu'il me fait ça, alors qu'on était si tranquilles...? Qu'est-ce que je lui ai touché qu'il ne fallait pas...? Moi je suis comme un chien: si tu le bastonnes juste après l'avoir câliné, il devient fou, devient psychotique. Quand Costes il s'énerve il me fait peur; je m'efface, ça me terrorise, j'aime pas beaucoup, je ne suis pas un habitué, je vis suffisamment peu avec les gens pour pas avoir à assister à leurs énervements, que je sois avec eux c'est suffisamment exceptionnel pour qu'ils me les épargnent. Un chat qui me mord alors que je le caresse, après, c'est sûr, je m'en méfie; je ne me sens plus trop à mon aise, ça me refroidit de m'offrir à lui, il me contracte et m'épuise. D'ordinaire, quand un chat me mord, je me lève et le jette par terre. Mais il y a ici un enjeu.

On répète le show dans sa cuisine. Quand on répète, on chante pour l'évier. Les soirs de concert, l'évier est remplacé par le public (le public prend la place de l'évier). Faut faire gaffe à pas se cogner la tête contre l'évier. Pendant que nous on s'excite contre le parquet, le chat pose royalement indifférent; je crois pouvoir affirmer sans me tromper qu'il nous ignore. Que je me plante une écharde dans la peau de bite il s'en tape, tout ce qu'on s'agite il s'en tape, nous regarde même pas. Il replace ses pattes pour se mettre plus confortable.

On s'est fait un blason pour le fond de la scène. Dessus nos profils implorent la vierge à genoux, la vierge qui de ses pieds effleure nos poitrines. Nos bites comme deux épées croisent leur fer sous sa matrice.

Eglantine nous a donné beaucoup de son temps. Elle a fait nos costumes à la machine à coudre, elle est phonéticienne. C'est la copine à Costes. Elle a les dents de devant à l'horizontale, dommage parce qu'à part ça elle est jolie, et surtout, intelligente.

Aimée la haïtienne sera de la partie. Elle connaît bien les messes délire, celles où le clergé part en transe et bave par terre. Elle sera habillée en tunique africaine. Elle tchatchera,

dirigera, présidera, ce sera MC Aimée, notre Maîtresse de Cérémonie.

Costes se fait interviewer sur Radio Perfecto, la radio anarchiste de Pary, pendant deux heures. Après deux de mes morceaux ils diffusent de leur initiative, sans savoir comme je l'aime tant, «Ma meeshka mow skwoz» de Mr. Bungle.

#### 14.2 LE PREMIER TRUC QU'ELLE VIT DE MOI

Nous partons de bonne heure. Sommes fin fatigués. Nous avons travaillé d'arrache-pied pendant une semaine, sans arrêt du matin jusqu'à la nuit, pour que les scènes et le décor soient fonctionnels. On est prêt en extremis — Costes, parfois même il se levait pendant la nuit pour continuer. Il a dépensé beaucoup d'argent. Pour faire un chouette spectacle. Il n'a plus d'argent, et moi non plus, nous sommes acculés au pied du mur: faut que ce spectacle nous fasse bouffer.

Costes roule à 160 km/heure. J'aimerais mieux qu'il roule à 100. Surtout que des fusibles ayant pété, les vitres électriques sont bloquées baissées. Nous sommes le samedi 16 novembre 2002, et allons nous produire au Local Universel de Bordeaux.

Une heure avant le show on découvre que les quatre premières minutes de la bande-son, de notre musique pour chanter dessus, que ces quatre premières minutes sont effacées disparues. C'est ce soir le soir de la première et il va falloir commencer dans le vide. A cappella.

On a fait le show, ça c'est bien passé. La poupée gonflable a pas éclaté et personne n'est blessé. J'ai juste la peau des hanches légèrement entaillée. J'ai tapé fort et de nombreuses fois avec mes poings sur les tables, Costes a pensé que les planches allaient casser. Il me demande comment j'ai pu taper si fort sans me faire mal, je lui dis faut immédiatement après l'impact décoller les poings de la surface; surtout pas garder le contact, on évite ainsi les vibrations.

J'y ai vu Meeao. C'est grâce à lui que je tourne maintenant avec Costes, c'est lui qui me l'a fait rencontrer. Lana sa copine me dit faut encore plus agresser le public.

J'ai bien réussi live à m'enfoncer le plug dans le cul — je n'étais pas sûr que ça passe, contracté comme je l'étais...! Je suis par conséquent devenu un enculé (mais ne l'étais-je pas déjà...). Je me suis entraîné tous les soirs avant de me coucher... tous les soirs je me doigtai, je suis un garçon motivé. Suis même arrivé à me faire rentrer une flûte, et sans vase-line car le geste était improvisé.

La fille sur laquelle j'ai sauté pour l'embrasser dans la bouche avec ma bouche dégueulasse ne m'a pas repoussé mais retenu, elle m'a embrassé et sa langue dans moi. Elle m'a chuchoté des mots gentils que j'ai aimés. Elle est partie, je ne sais pas où elle est.

J'adore, quand à la fin, quand le show c'est fini, quand direct on ramasse les affaires... Minutieusement on les rassemble, on les met dans des sacs, comme ça les gens voient que les choses violentes que tout à l'heure on a faites c'était pas à cause de l'alcool, c'était pas à cause de la drogue. Notre violence est à l'intérieur et on l'arrête quand on veut, à la seconde on est sur Terre, occupés à vider les lieux, on passe de l'extase au rangement par simple claquement de doigts, comme libérés par l'hypnotiseur qui nous tenait jusqu'alors assujettis.

Ses colères me bouleversent — je suis finalement si fragile... Je fais tout pour que ça n'arrive, je suis doux et conciliant, limite abruti. Mais ça arrive quand même. Je me fais alors tout petit, je ne dis plus rien, je ne fais plus rien, je dég-

lutis dans la douleur et serre les dents, et attends que passe cette soupe au lait. Parce que ça passe... dans une demi-heure je sais que tout sera fini, il aura retrouvé son humeur habituelle, fébrile et enjouée. Ce qui me terrorise, c'est pas tant sa colère que la menace qu'elle représente: la fin de la tournée, la fin de mes plaisirs. Il est en position de force — je loge chez lui, il m'emmène avec lui, il me fait une faveur, à tout moment il peut me l'enlever. Cette tournée avec lui c'est un gros saladier de tortellini à la crème et aux champignons... j'y ai déjà goûté et putain, je sais que c'est bon. Je peux tout manger, je peux tout avoir, mais c'est pas sûr: à tout moment Costes peut s'énerver contre moi, et suite au tremblement, le saladier tomber à terre. Un saladier de délices sur la corde raide. A tout moment vraiment il peut annuler la tournée et me jeter de son appart. Il l'a déjà fait, je vous raconte:

La première fois que j'étais venu chez lui (avant de partir en Bolivie) j'étais assis là, je bougeais pas, je parlais pas, je le regardais monter une vidéo. Mais il n'aime pas qu'on le regarde travailler, il me l'avait dit mais je n'avais pas imaginé à quel point. Quand il se mit à boxer son clavier, à secouer son bureau comme pour l'éveiller d'un sommeil de mille ans, je sentis que quelque chose n'allait peut-être pas. Je me levai alors et me déplaçai dans la cuisine.

— Mais ouais, c'est ça, casse-toi...! mais casse-toi vraiment! Ouvre la porte et dégage, ouais...!

— Vraiment tu veux que je parte?

— T'as pas compris?... Casse-toi à Rueville! Prends tes affaires et dégage!

Alors moi effectivement, je pris mes affaires et sortis. Mais le portail du jardin était cadencé, et je n'osais revenir le déranger pour qu'il m'ouvre la grille; et j'osais pas non plus escalader la clôture de peur que ça ne lui déplaise. Je restai prisonnier entre deux portes. Si s'ouvrait celle de sa maison c'est qu'il m'aurait pardonné et m'emmènerait en tournée, s'il m'ouvrait le portail du jardin je rentrerais à Rueville et il se passerait rien. J'avais les boules, carrément les boules. J'ai attendu qu'il m'ouvre une des portes, j'ai attendu trente bonnes minutes. On était en janvier, il faisait si froid. Et là Costes est sorti, tranquille.

— Ah, t'es là?... Je croyais que t'étais parti... Ça te branche toujours d'aller voir le studio télé? Ça te dit? On y va?

Alors moi aussi j'ai fait l'air de rien, l'air de rien. Mais dans la voiture j'ai un peu pleuré. De soulagement. Il n'a pas vu.

Costes sait même pas ouvrir un paquet de céréales pour le petit déjeuner. Pour ouvrir un paquet de céréales pour le petit déjeuner il faut décoller les languettes en carton, les séparer, mais sans les fragiliser, sans les déchirer par brusquerie. Puis, s'occuper de l'emballage en plastique alimentaire. Pincer un pan de chaque côté de la couture thermosoudée, et les tirer lentement en des directions opposées. L'enveloppe se fend et s'ouvre sur toute sa largeur, permettant aux céréales une évacuation optimale. Enfin, pour éviter que les granulés ne glissent sur une languette de la boîte pour finir n'importe où sur la table, il faut, avant de commencer à verser, arracher d'entre les quatre l'une des deux plus courtes. Ceci exécuté correctement l'action devient efficace, et remplir son bol devient un geste lénifiant — la journée sera meilleure. Mais Costes éventre le tout avec un couteau, et les flocons lui tombent aléatoirement. Après une ouverture aussi violente, verser proprement devient un challenge impossible. Alors évidemment sa journée est pourrie, car elle commence par le stress d'avoir tout renversé par terre — ce qui est vécu comme une humiliation.

La plaque électrique étant gondolée, le fond des récipients ne touche la surface calorifère que par endroits — l'eau met des lustres à chauffer. Il a même pas un couvercle à plaquer sur sa casserole, finalement n'en trouve un sous le tas de bois. Chez Costes tous les objets sont cassés tachés collants huileux — même sa poussière est grasse. Le sol colle à mes semelles (ou à mes orteils quand je suis pieds nus), j'ai l'impression de marcher sur du papier tue-mouche. Et les chats marchent partout, ils se grattent en direction de la bouffe, et se lèchent les bourses puis lèchent notre nourriture. Costes n'a rien contre le fait qu'ils viennent poser leurs culs sur la surface où je découpe les légumes. J'imagine si fort, que je parviens à voir leurs germes grimper sur moi et dans mon assiette; je crie pas, je suis vraiment un Maître.

Et je comprends pas cette manie débile qu'ont les gens d'empiler leurs assiettes sales... Car quand on les superpose, elles se salissent aussi en dessous; tandis que si on les pose côte à côte, elles sont sales seulement à l'intérieur. Et je comprends pas non plus qu'ils remplissent d'eau les casseroles grasses pour tremper là-dedans leurs couverts; après ce n'est pas seulement la partie de la fourchette que l'on a mise dans la bouche qui est sale, mais aussi le manche, qui est devenu gras à cause de l'eau de la casserole dans lequel on l'a immergé: ça fait plus de travail.

Quand je fais la vaisselle je me prends des coups de jus parce que le réseau électrique est pas bien isolé de l'évier — la plaque de cuisson est à cinq centimètres. Et puis c'est intolérable: il n'y a même pas un plan où je puisse la faire sécher... Faut un plan parce que faut que tout sèche bien à cheval à l'envers; pour que l'eau s'écoule, qu'elle s'évacue. Mais lui il fait sécher ses verres à l'endroit, en poupée russe, l'eau macère. Et il ignore que les cuillères doivent se poser elles aussi à l'envers, car à l'endroit l'eau reste stagnante dans le creux et s'évapore traçant des auroles de calcaire comme des années d'arbre dans un tronc scié.

Sur Rance Info — une radio réputée sérieuse — on dit qu'un jeune de onze ans a fait un caca si puant que pour bien désempêster, il a vaporisé la bombe entière de spray parfumé. Il en est mort. On l'a trouvé mort, mort asphyxié dans les chiottes de sa grand-mère.

J'ai depuis une semaine l'anus qui saigne à cause du muesli. Quand je chie ça éclabousse de sang. A croire qu'il y a du verre pilé dans mes étrons. La nuit, quand je me lève pour chier, y a des limaces qui se promènent par terre et sur les murs et sur la lunette; quand je m'assieds je les éviscère. Il était une fois, Costes creusa un trou sous sa maison pour en faire une cave. De la terre sortie, il s'en fit un jardin. Sur ces terres vinrent un jour habiter des limaces. Elles y coulaient des jours paisibles, mais un essaim d'hargneux escargots les en chassèrent, et elles durent se réfugier dans la cave. Les conditions s'étaient faites rudes... elles glissaient là péniblement dans la pénombre de la moquette sèche et râpeuse, elles mangeaient les bribes de nourriture prises entre les fibres. Ainsi advint une première mutation: elles devinrent petites et sombres. Puis Costes remplaça la moquette par du parquet. Le parquet étant traité contre les larves, chez les mollusques ce fut le carnage. Quelques uns tout de même survécurent. Ils émergèrent de la cave et se réfugièrent aux chiottes. Depuis qu'elles sont aux chiottes, les limaces leur vie est encore plus difficile — n'ont plus à manger que la merde de Costes et de moi. Elles ne sortent que de nuit, à l'affût de nouvelles éclaboussures. Mais à force de sucer de la merde elles sont devenues rachitiques, de microscopiques petites limaces. Grandes sur terre, petites sur la moquette, maintenant aux toilettes toutes petites; c'est la naissance d'une nouvelle espèce: extrêmement petite et

toute noire. Noire comme notre merde.

Costes je l'entends il est en bas à vociférer dans sa cave. Il tape tellement fort par terre avec son pied pour vivre le rythme des chansons qu'il compose, que son genou s'est tout enflé. Tout à l'heure il a dit dans une interview: «Je vois pas l'intérêt de faire de l'art si c'est pas violent.» Je suis d'accord. Costes remonte de la cave et à quatre pattes renifle la pisserie de son chat.

Partout dispersés dans cet appart des restes de nourriture. Des carrés de chocolat entamés puis délaissés, des verres de thé à moitié bus, boîtes de sardines éventrées pas consommées, bouts de pain grignotés, rognés comme si une petite souris était passée par là, tartines rassies, pots de yaourt ouverts mais abandonnés intacts dans le noir. Il est comme les singes, qui se prennent une banane, mordent deux trois fois dedans puis la laissent choir et s'en vont en ouvrir une autre. Je souffre beaucoup de ce désordre mais me console en pensant que lui aussi souffre beaucoup à cause de moi dans son appart. Je me suis aménagé dans un coin de son bureau un territoire, j'essaye d'y vivre le plus soigneusement possible.

Quand je mange, son chat est à mes pieds. Je mets dans ma bouche une fourchetée de pâtes en sauce, et lui souffle l'odeur dans les narines. Je vois ces narines s'écarquiller, me dire «Donne-m'en», mais tout sera pour moi. Quand il ne reste plus que trois nouilles dans l'assiette, il s'en va comme part trois minutes avant la fin du match un supporter déçu par son équipe. Quand il est dehors à la fenêtre la nuit en hiver il miaule, il veut entrer, moi je m'approche, de la fenêtre, j'actionne la poignée, il s'apprête à rentrer, plein d'espoir de rentrer, mais là je lâche et m'en vais. Le chat regarde ma main s'éloigner de la poignée. Il fait si froid...

Pendant mon absence je loue mon appart à Nathalie. Tant pis, elle va tout casser mon harmonie dedans, mais j'ai besoin de ce fric. Le deal c'est que quand c'est fini, quand je reviens parce que la tournée est finie, faut qu'elle se barre; c'est convenu, elle est d'accord. Quand je serai de retour je vais purifier mon appartement, qu'il redevienne saint.

Elle s'est elle-même surnommée Puky, «mademoiselle gerbante». L'autre soir dans le métro, avec ses yeux ultra-fardés et son fichu têtes des morts, penchée en avant elle lisait un bouquin de sorcellerie et une formule qu'elle scandait, à défaut de le transformer en grenouille, fit changer un homme de place: il fit un bond et s'éloigna d'un siège.

Nathalie, la fois qu'on s'est rencontrés, le premier truc qu'elle a vu de moi elle me dit «...c'est ton trou du cul.» Elle arrivait en retard, c'était un cours de dessin, et j'étais le modèle; nu devant la porte, penché en avant je lui présentais mes arrières. Coup de foudre de mon côté, de son côté que dalle — un peu de curiosité. Je l'emmenai jusqu'à chez moi, tourbillonnant comme un p'tit chien sentant proche sa pâtée. Et là je lui parle, parle, parle, frime... — je voulais qu'elle comprenne comme je suis bien, qu'il ne faut pas me rater. J'étais amoureux, je me suis humilié elle m'a jeté; puis elle fut amoureuse, s'humilia et je l'ai jetée. Nous ne nous vîmes plus pendant un an, mais sommes maintenant comme deux tourtereaux. Elle est belle; elle est assise à ma table pistache, dans le couloir, éclairée par trois seules bougies, elle écrit muette — pénétrée — sous sa capuche de dure, quelques mèches blondes jaillissent en gerbes sur la peau de ses joues.

J'aime pas ça, quand mes amis sauvages se font domestiquer... Ils sont sauvages, et leur copine toujours tente de les domestiquer — de les réduire. Costes, son Eglantine l'a convaincu de changer la lunette de ses chiottes. Mais elle était

très bien cette lunette...! Elle fonctionnait! Elle faisait ce qu'on lui demandait! Tout ce qu'on est en droit d'attendre d'une lunette de chiottes... Mais Eglantine a voulu, Eglantine a eu. Avant Eglantine, Costes expulsait sa morve par terre sur le parquet de la cuisine; il n'ose maintenant plus. Non, maintenant, Eglantine veut qu'il s'achète un frigo, pour qu'elle puisse stocker une infinité de petites sauces gluantes; et pas un petit: elle veut un grand, un «familial», un haut comme un bonhomme.

Eglantine quand elle cuisine elle complique, elle transvase ses crémouilles des milliers de fois dans un millier de récipients, le but étant d'en salir le plus grand nombre, de perdre un max de temps à faire la vaisselle alors qu'une casserole et trois assiettes auraient fait l'affaire. Elle cumule les poudres, les nuances, en met partout, on ne voit plus rien, ce n'est pas clair. Les gens, pour un seul repas, pour se préparer à manger, salissent un nombre incommensurable d'ustensiles... Pour toutes sortes de perversions: «mijoter», «rissoler», «dorer», «napper», «décanter», «faire revenir»... c'est quoi toutes ces conneries...?

Nuit du 28 novembre. J'ai rêvé que je me fissure l'os du bassin et qu'au lieu de le garder cassé je décide de m'en débarrasser complètement, de me l'enlever et vivre sans, la colonne rattachée à rien, les fémurs rattachés à rien. Puis je me retrouve dans une salle de cinéma immense où il n'y a pas de film qui passe. Les lumières sont allumées, tout le monde est assis, moi avec eux ne bouge pas. Nous sommes intimidés parce qu'il y a un géant de feu qui déambule et détruit les gens. Il me repère et me prend pour cible, il est vraiment grand, grand comme un hôtel. Il baisse sa tête jusqu'à mon corps et me souffle sur le corps son souffle de feu mais ne me consume, non j'absorbe son souffle pour m'affermir. Je le reverse et lui piétine la tête beaucoup de fois, son visage perd ses parties proéminentes, il perd son nez ses oreilles ses arcades sourcilières, lèvres et menton. Son visage maintenant lisse a perdu ses caractéristiques, mais lui est encore vivant. Encore je le piétine et encore il est vivant, encore il meurt pas.

Aujourd'hui jour de décembre Yan Bonvent est venu nous prendre en photo pour nous mettre dans son catalogue. Il nous a parlé comme à des débiles, comme un psychiatre parle à un malade mental qui se trouve en cure dans sa clinique. C'est cool j'avais pas trop de boutons sur la gueule, et les jours avant j'ai pas trop mangé pour figurer mince dans l'Histoire.

Ces temps-ci, Costes à tellement été occupé à chercher des dates, à acheter des affaires pour le show, à faire les affiches le t-shirt, à téléphoner à réparer sa porte qui ferme mal, à faire réparer les tubes de sa voiture, à faire que peut-être son film sorte en salle, à bricoler l'encens que ça fume bien, à coller des cheveux sur un sachet plastique rose que ça évoque un vagin, que maintenant, avec sa tête toute pleine de soucis, il connaît toujours pas son propre show. Il est distrait, il pense à d'autres trucs, il se calque sur moi parce que moi je connais son show mieux que lui, parce que moi je n'ai pas ses soucis. Lui tellement il est absent que pendant le show de Bordeaux, en plein dans une action il s'est mis à lacer ses chaussures.

Costes fait des concessions pour convaincre Aimée de jouer dans tous les shows du tour alors qu'elle en a peu à foutre, alors qu'elle s'en branle je dois dire pas mal. Mais Costes lâche des «Je te paye le taxi jusqu'à la gare», «Je te paye le TGV jusqu'à Lille», «On retarde le show de deux heures et je viendrai te chercher à la gare»... J'aime pas ça du tout, ça m'agace énormément. C'est clair qu'avec Aimée

dans le show le show il serait mieux, mais Costes sait que ce show on peut le faire à deux, qu'il peut être très bien à deux, qu'on a pas besoin d'elle — qu'on a à prier personne. Et puis c'est chiant de bosser avec quelqu'un qu'à pas la motivation, de devoir partager les cachets avec quelqu'un qui a déjà un boulot à côté qui lui fait gagner du fric tandis que nous rien. Aimée est irréprochable... elle ne nous a rien demandé, elle nous avait prévenus qu'elle bossait, qu'elle ne serait pas disponible; elle a jamais dit qu'elle trouvait le show génial, même on peut deviner qu'elle le trouve assez nul; elle ne dissimule pas sa tiédeur, mais Costes s'est buté et il insiste de façon irrationnelle. C'est qu'il l'aime encore, il s'en est pas remis. Sa vue est troublée. Si Aimée n'était pas Aimée, ça fait longtemps qu'il l'aurait jetée. Mais si je me hasardais à lui dire «Faut virer Aimée, elle est imprévisible, on ne peut pas compter sur elle», Costes me dirait alors: «Ah ouais?... Mais dégage *toi*, plutôt...!»

Costes fait venir un quatrième élément: Rosalie. C'est sûr, à vingt sur les planches le show serait plus impressionnant... Ce serait une erreur de dire que Costes à écrit le show pour deux personnes, car c'est pour cent qu'il l'a écrit. Dans sa tête, quand il l'imagine, c'est avec un millier de personnes démoniaques dans un stade olympique. Il a peur de faire chier les gens; il a la phobie du vide, il veut tout remplir. Alors il multiplie les acteurs les accessoires les gags et les costumes, mais ceux-ci le débordent; il ne peut tout gérer et se distrait de son jeu de scène, alors que tout de même c'est là le plus important. Il se crée des conditions de stress, et ce stress lui sort violent sur scène. Il se crée les conditions de sa haine. Sans ça, pas de show.

Costes est un bourrin dans tout ce qu'il fait. Il comprend rien à ce qu'on lui dit, il comprend tout de travers, et se vexe pour des trucs que personne a dits. Il casse tout, complètement fébrile, fébrile tout le temps, il a la patience de rien faire, et s'étonne «Fait chier! Le spot s'est cassé!», mais moi j'ai vu qu'il a marché deux fois dessus et n'a rien senti. Il est brutal quand il touche, faudrait lui donner que des objets comme on en fabrique pour les bébés. Tout ce qu'il fait est foiré, bâclé, porcin, il ne peut rien faire de correct, aimerait bien le faire mais merdoie. Ses mains sont débiles malhabiles elles niquent tout elles salopent. Il fait tout dans l'urgence, comme si un rat était suspendu à ses burnes. Il brasse les complications. Moi, la moindre complication me fait tourner de l'œil. Alors je me repose sur Costes, je ne prends jamais d'initiative, je fais ce qu'il me dit de faire, et point barre. Je lui laisse tout le stress. Le stress? Pour moi un poison violent, pour lui du petit-lait. Quand j'étais môme, je parlais depuis pas bien longtemps mais déjà, quand une tension assombrissait l'atmosphère, en pleurs je suppliais: «Voglio la pace!... Voglio la pace!...», Je veux la paix!

Je lui laisse prendre toutes les décisions car il est pour moi impossible de coopérer: soit je fais, soit c'est lui. Ce spectacle est le sien, c'est très clair pour moi, même si à chaque fois il me demande ce que j'en pense comme si j'avais le droit d'y changer quelque chose. Lui, pourtant, il croit c'est une collaboration. Ce n'est pas vrai: tout ce que je lui dis c'est des choses qui vont dans le sens de comment j'ai compris qu'est son monde. Je me plains pas, je me sens bien dans ce qu'il fait, il me fait faire des choses qui m'amuse.

03 décembre, Aimée annonce qu'elle jouera pas dans le show. Le show c'est demain. Costes, par réaction, a failli jeter Rosalie, qui n'y était pour rien. Nous sommes tous sensiblement agacés, on cafouille les répètes, ce n'est pas au point. Mais si on le joue suffisamment violent, tout se passera — c'est sûr — bien.

04 décembre, Costes en a «assez de ce merdier». Costes

dit il a «envie de tout arrêter». Rosalie a pas dormi de la nuit à cause d'une rage de dents. Le distributeur automatique de billets se refuse à Costes, c'est la dêche, Costes n'a plus d'argent du tout. 1600€ c'est le prix de fabrication du show, et c'est Costes qui l'a tout payé.

#### 14.3 NOUS CONVULSIONNAIRES PARATONNERRES

Jeudi 04 décembre, concert à Pary au Batofar. C'est une soirée «Hommage à Costes», le bateau est plein à craquer. Une vingtaine de spectateurs nous ont craché dessus pendant bien trente secondes tout ce qu'ils avaient comme mollards en travers de la gorge. On m'a dit que dans la lumière des spots ça rendait super — c'était comme un chien qui s'ébroue. La flûte j'ai pu me la mettre loin dans mon cul, mais me suis trouvé essoufflé dès le premier quart d'heure; je pleurais intérieurement pour que le show finisse. J'ai beaucoup tapé dans le public à chaque fois que je leur tombais dessus, ils retenaient les accessoires alors pour les récupérer, j'ai dû donner des coups de pieds frontaux dans leurs ventres de punkoïdes teenagers. Costes, ils l'ont brûlé de leurs cigarettes. Ils ont aimé quand j'ai bondi du bord de la scène «à 3 mètres» bras en avant pour me suspendre à une poutre, il me disent avoir retenu leur souffle.

Anne Bam Bim Bunden a filmé prodiguant des coups de pieds en même temps qu'elle filmait, pour se dégager, et Rebelletti est venu nous faire des photos pour mettre dans la page culture de Plathouse. Dans les coulisses une fille me dit «T'es beau... je peux te toucher?» Pas de problème... Et une autre: «J'ai une copine elle a trop kifé ton corps. C'est une eurasienne... Tu veux la voir?» Elle me l'a montrée, je l'ai embrassée, et je suis parti.

Rosalie, après le show fait tout un scandale parce qu'elle pense qu'on l'exploite. «Vous m'avez poussée dans la fosse!» Elle s'est fait mal. Elle dit qu'elle se barre, qu'elle jouera plus dans le show — elle met son poing devant le visage de Costes comme pour le frapper. Mais après, comme dans les couloirs elle entend que les gens ont aimé, sans même s'excuser, alors qu'on partait, elle s'introduit dans notre voiture. Et Costes dit rien. Se la joue punk, la Rosalie, mais elle assure pas une cacahouète. Ça aurait été bien qu'elle parte.

06 décembre, concert à Lille dans la Zone de Confusion. Chez un collectionneur d'objets d'art qui est psychiatre, Philippe Ponte, un visage puissant. Egalement professeur d'ashtanga vinyasa yoga, il a suivi en Inde les cours du yogi Iyengar. A chez lui plein de machins spirités...

Pendant le show j'ai servi des gifles fortes à quatre personnes au hasard, fortes et parfaitement injustifiées. Une fille à qui j'en ai filé deux grosses a ensuite acheté à Costes deux de ses vidéos. Je me suis fait brûler à la cigarette comme Costes moi aussi: jaloux de ses brûlures j'ai pris la main d'un type qui fumait et ai appliqué mon corps sur l'incandescence. Rosalie nous a pissé dessus en vrai sur nos têtes, avec à la fin un peu de sang parce qu'elle sortait de ses règles. J'ai mal à la mâchoire... je mâche difficilement tellement me suis collé de pains dans la tête. Ponte a trouvé le show «très bien»; il nous traite de «parfaits convulsionnaires paratonnerres». Je ressens chaque show comme une bataille, je suis impatient de partir au combat.

07 décembre, concert au Jokelson de Dunkerque sur le port. Je coule tout le contenu chocolaté de ma bouche dans le col d'une fille, ça va dégouliner je suppose jusqu'à dans son slip. Je chope une autre fille dans le public, elle s'ac-

croche à la rambarde. Je tire plus fort, je la traîne par terre. Je ne parviens pas à lui baisser le collant, il aurait fallu que je le déchire. Je tambourine de ma queue molle contre son cul, elle cherche à cogner mon visage, elle ne trouve que ma poitrine. Elle ne crie pas pour jouer, quand je la relâche elle s'en va en pleurant. Costes me réprimande sévèrement à cause du risque qu'elle nous dénonce, et parce que «T'avais pas à lui faire ça.»

Outre la mâchoire je me suis frappé aussi les tempes, et percuté l'os qu'il y a dans ma hanche — faudra à l'avenir me jeter sur l'autre hanche, que la droite se répare. La peau me brûle parce que je me suis traîné sur le béton, que j'ai marché avec les mains en glissant sur mes cuisses, ça ne glisse pas. Je me suis râpé à sang, la poussière a pris place. Costes m'a tiré avec une chaîne rouillée, enroulée autour de mon cou comme une douillette écharpe de laine. Il m'a interdit de sauter de la mezzanine, il avait peur que je tombe sur quelqu'un, que je lui fasse mal ou me blesse. «T'as bien compris?... T'as l'air vexé... Tu ne sautes pas, c'est bien compris? Tu ne le fais pas!» Ma référence c'est pas les performers, c'est les chanteurs de grindcore. Je regrette que nos concerts aient pas la folie de ceux d'un groupe de grind, avec dans le public de ces gens en sang qui partent en ambulance. Et Costes qui croit que nos concerts sont violents...! Dès que je veux faire un truc un peu destroy, il me l'interdit.

08 décembre on joue à la Zone de Liège, au Royaume de Belgique. J'ai éclaté la mitraillette en plastique; à force de me la frapper sur le crâne elle s'est brisée en deux morceaux, et j'ai crevé le faux plafond en sautant en l'air le moignon brandi. Costes a sorti le plug de son cul plein de merde pour l'introduire dans la bouche d'un mec. Le mec, bien qu'il ait vu d'où que ça lui sortait, l'a sucé, tout nettoyé avec sa langue. Costes m'a tenu en laisse, il m'a fait renifler les fesses des filles. J'ai escaladé le pilier du balcon, et du balcon je suis descendu ventre à terre contre l'arête des marches.

C'est le boxon. Je vis dans un état de dégoût permanent, dans une irritation constante, dans l'exaspération de chaque instant. Sans l'entêtement de Costes à tout ranger, à tout réparer, à installer démonter trimballer, ce show n'aurait pas eu lieu. Moi j'aurais tout brûlé depuis longtemps, j'aurais fait un grand feu.

Quand y a une merde, Costes s'étonne que je m'énerve pas. Je veux bien m'énerver un peu mais Costes s'énerve déjà pour deux, pour trois, une foule. Je suis habituellement de bonne humeur, mais comme Costes est de mauvaise, comme il serait dangereux d'en manifester une bonne, je réprime ma bonne humeur et adopte un ton également courroucé.

Rosalie on dirait un vieux schtroumpf de gouttière; une grognasse de camionneur, une putain de station-service, une toxico de PMU. Elle m'aime bien, dès qu'y a un problème c'est la faute à Costes, moi je suis le gentil. Sur scène je peux lui marcher sur les mains, ce sera la faute à Costes. C'est parce qu'en dehors des shows je suis aimable; je peux être violent avec Rosalie parce qu'en dehors du show je sais être attentionné: «Tu as bien dormi?», «Ça va mieux ton mal aux dents?», «Je t'ai pas fait trop mal, la dernière fois?» Je fais comme ça depuis que j'ai compris que je pouvais obtenir plus de choses des filles au lit si, par ailleurs, j'étais doux et sensible avec elles.

Je suis sur scène comme si j'étais seul. J'utilise mes partenaires comme des accessoires de spectacle, au même titre que la mitraillette, le tambourin ou l'épée. Je les prends, m'y frotte, les remue.

Quand je mets ma tête entre les cuisses d'une fille

prélevée dans l'assistance, quand je pose ma bouche contre sa chatte et pousse, son petit ami se trouve souvent debout à ses côtés. Quand il regarde sa copine ma tête entre ses cuisses et moi qui dit entre ses cuisses «Aime-moi!», il se pose la question de savoir s'il doit me briser la colonne oui ou non. Mais je suis bien crade, et toutes veines dehors, ce que je fais amuse, alors il hésite.

Costes est inculte, son esthétique, infâme. Costes est pas dans le coup, il est out. Costes est brut, il connaît pas la laideur, il comprend pas quand c'est nul. Il a autant de culture qu'un chat. Nous sommes des milliers d'artistes présentant chacun aux autres de nouvelles structures, des milliers de propositions nourries les unes par les autres, formant le réseau de la Bibliothèque Mondiale des Structures Mentales. Il est extrêmement excitant que de participer à cette grande discussion à bâtons rompus... Mais Costes parle il parle et n'écoute jamais. Produire sans s'instruire des productions autrui c'est comme parler sans jamais écouter, parler au monde sans écouter ce qu'il dit.

Mais quand on est cultivés on a tellement à l'esprit toutes les p'tites règles que tout nous apparaît complexe, et qu'il devient difficile de réaliser soi-même quelque chose. Tant de gens c'est des puits de références, ils connaissent tellement l'Histoire de l'Art qu'ils sont devenus incapables d'entreprendre eux-mêmes une œuvre. Bloqués.

Costes est attaqué en justice par l'Union des Etudiants Juifs de Rance, la Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme, par la Ligue des Droits de l'Homme, le Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples, et le Procureur de la République, représentant du gouvernement rançais. Sept ans, que ça dure. Il reçoit des menaces de mort. C'est sa mère qui lui paye les procès. Costes fait des bêtises, sa mère paye derrière. Moi je pourrais pas... si je devais avoir la moindre amende, le moindre ennui avec la justice, j'arrêteraï aussitôt. Je ne suis pas disposé à passer ma vie à rembourser des pénalités. Je peux m'amuser beaucoup aussi avec ce qui est permis.

Un jour de bon matin des policiers en civil ont débarqué chez Costes pour fouiller sa maison. Ils cherchaient des armes de guerre. Ont regardé une à une les photos qu'il a de filles, de copines, lui demandant pour chacune «Elle a quel âge?» Si une fille dans sa rue se faisait violer, ça traînerait pas: sûr, ce serait pour lui.

Dans certaines villes les concerts de Costes ont été annulés. Sa venue ou sa non venue déclenche des débats éternels. Les «Gothics Against Racism» l'empêchent de donner le show à Brême; ils menacent de crever les pneus, de briser les vitres des voitures dans le voisinage de la salle si l'on nous fait venir. Non plus l'on ne pourra jouer à Angers, ils disent là que Costes est un nazi — ceux qui le disent sont ceux qui y tiennent toutes les tribunes. Je vis avec lui et moi je vous affirme — je suis catégorique — que Costes est pas raciste. Il ne l'est nullement. Il y a pourtant des villes, Costes peut plus y jouer parce que les organisateurs — de jeunes militants anarchistes — ont décidé en Assemblée Générale que sa moralité ils ne peuvent l'accepter, non ils peuvent pas. Lui demandent les paroles de ses chansons pour voir s'ils sont d'accord... Ils veulent un art au service de leur politique, comme l'art que voulait Hitler, comme l'art que voulait Staline, un art *utile*, au service de l'idéologie du Parti. Et aussi, beaucoup en étant venus à vivre des subventions de l'Etat, ils ont peur qu'on les leur coupe s'ils acceptent de le faire jouer.

Costes dit il veut que toute subvention au milieu de l'art cesse. Il dit que si on arrêtaï de distribuer de l'argent aux

artistes, tous les escrocs arrêteraïent de faire les artistes; ils ficheraïent le camp immédiatement, ils dégageraïent la place. Et les galeries, les théâtres, enfin libérés, nous accueilleraïent nous les véritables. Pour empêcher les véritables d'arriver, ils blindent les espaces de gens inoffensifs; toutes les places sont occupées par des artistes qui ne font de mal à personne. *Ils saturent*, c'est une tactique. De plus, pour toucher leurs subventions, faut aborder les bons thèmes — il y a des thèmes qui ne passent pas. Ces imposteurs ne font que produire ce que le marché attend d'eux, ne font qu'obéir à des tendances, alors que chaque artiste devrait être sa tendance. Ils ne sont pas des artistes, et l'art, franchement, ils s'en battent les couilles. Ils ont rien à dire et ne pensent rien. Mais occupent la place. Ils font comme moi quand aux toilettes publiques je m'enferme dans la cabine alors que j'ai pas envie, alors que j'ai rien à chier, juste quelques pets, tandis que de l'autre côté de la porte y a des gens qui en peuvent plus, qui pestent et insultent. La poignée se fait massacrer parce que moi je suis dedans à occuper la place, à renifler mes vesses, alors qu'eux ont vraiment un gros truc à faire (le jour où ils rentreront ils vont s'exploser l'anus, ils vont en mettre partout les sauvages...). Oh bien sûr ils pourraient chier là sur le carrelage...! Mais les artistes font des œuvres pour qu'elles soient considérées (comme le boulanger fait du pain pour qu'il soit mangé), et la voie de diffusion est la cuvette. Les artistes subventionnés par l'Etat sont comme ces ouvriers auxquels l'usine a prêté une maison; le Directeur peut la leur retirer s'ils lui désobéissent. Comment voulez-vous que leur art soit libre, dans ces conditions...!

Le 13 décembre on a joué Chez Zelle à Louvain-la-Neuve. On a failli annuler le show, tellement le son était pourri... Parasites dinguisssimes, larsens à outrance, une sono avariée de fond en comble. On a eu six coupures totales de son. Mon pied de micro descendait tout le temps à un niveau pour que mon nombril puisse chanter. On est pourtant pas difficiles, presque on a aucune exigence, mais là pratiquement on a joué unplugged.

Après le show les gens m'interpellent pour me remercier «pour l'énergie». Les types les plus cleanement fringués ont profité du spectacle pour se cracher les uns les autres dans la gueule. Quand j'ai sorti la flûte jaune du fond de mes intestins, je l'ai sucée comme un Mr. Freeze®. J'explique: je me plante la flûte pas du côté où l'on souffle, mais de l'autre; ainsi, quand je la sors, ça fait dedans comme une carotte glacière, un échantillon. C'est ça que j'ai aspiré...

J'ai rencontré féérique Marilyn aux cheveux charbon, elle chantait en première partie. Elle m'a offert une paire de socquettes noires avec marqué dessus «Je volupte». Marilyn portait une robe de princesse, et sa couleur m'a fait me souvenir de quand avec ma voisine j'allais au fond de sa pelouse. Y avait là une flaque d'orties fleuries et de ces fleurs blanches, nous cueillions l'extrémité sucrée avec nos dents. Les fleurs de ces orties c'est la robe de Marilyn.

Arthur m'offre un dessin, je choisis madame l'araignée qui danse. Ça me rappelle quand petit j'assommaï les guêpes pour les lancer dans les toiles. Après j'attendais que l'araignée vienne en faire une momie. Je retrouvais chue une carcasse, comme une poterie.

14 décembre on joue à Bruxelles, au Magasin 4. Rosalie a pissé façon arrosoir. C'était si spectaculaire, que les gens ont cru assister à un mauvais trucage.

On fait ce qu'on a à faire, on le fait de notre mieux, et avec nos meilleurs sentiments. On fait des fautes mais on s'en fout: si quand c'est fini on a bien mal au corps et plus

de voix, alors c'est bon, on a bonne conscience. On s'apprécie. Pas de jalousies. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il y a pas de rivalité entre nous; c'est du donnant-donnant: j'exploite sa renommée, lui exploite mon énergie. On s'entend bien, je râle jamais, je suis toujours partant, je suis toujours disponible (je veux lui faire du bien). Il sait que je ne le lâcherai pas... Il le sent, il se fie. Je suis avec lui pour le meilleur et pour le pire. Pourtant, je sens qu'à tout moment il peut péter un câble et me jeter hors du show. Même juste à cause d'une phrase. Je ne peux jamais être tranquille.

Costes se rend pas compte de l'effet que ça me fait que d'être tout à coup autant regardé, valorisé, même interviewé. On fait attention à moi, je suis «le mec qui tourne avec Costes». On s'intéresse à ma vie. Je suis flatté terriblement. Plein de filles de garçons m'abordent pour me dire que j'ai un «super trop beau corps». On me demande: «Tu te fais donc jamais mal?» «Si! que j'me fais mal...» Ils s'imaginent quoi...?

J'emmène Marine dans les loges, je l'embrasse gentiment. Elle me dit «Tu m'intimides...» C'est pas vrai... c'est elle! qui intimide moi, à cause de sa beauté... Je l'embrasse à nouveau. «Je crois pas que c'est une bonne idée.» Moi pourtant je suis convaincu que c'est une excellente idée... Mais soit, on redescend au bar. Au bar elle se colle à moi et demande:

- Tu passes une bonne soirée?
- Non.
- Pourquoi...?
- Viens, allons courir dans la rue.

Nous courons dans la rue sous la pluie jusqu'au portail, puis nous papotons encore. Je regarde ses lèvres articuler. Il fait froid, nous nous caressons. Tout doux. Je presse mon corps contre le sien, lui écrase les épaules. On reste un moment.

De retour au bar elle dit c'est dommage que je parte demain, elle aurait eu tellement de choses à me dire. Me propose de l'accompagner ce soir pour un «Brussels by night». D'ac, mais d'abord je me lave. Quand je reviens, comme elle discute, pour pas déranger, je m'accoude derrière elle silencieux. Le temps passe; je ne suis pas sûr qu'elle m'ait vu. D'ailleurs, subitement, elle quitte le comptoir, et le temps que je réagisse je l'ai perdue de vue. Je demande au vendeur s'il a pas vu sortir une fille.

- Avec une casquette?
- Ouais, ouais...
- Elle vient de partir.

La rue est déserte. Je m'étais lavé la quéquette exprès pour le cul à Marinette, mais Marinette est plus là pour me l'offrir. Elle a pas dû me voir redescendre des douches, elle a dû croire que je me foutais d'elle. Heureusement tout de suite après je suis tombé amoureux de la barman, elle me regardait aussi beaucoup, mais concrètement ce soir, je me retrouve seul avec mon «super trop beau corps» à me branler. Aujourd'hui j'aimerais revenir au temps où j'étais modèle. Une Ecole d'Art c'est bourré de jeunes filles à peine majeures en quête d'une émancipation. J'ai jamais autant baisé qu'en cette période.

- Tu viens prendre un thé?
- Ouais, ok...

Et je l'emmène. Aussi simple que cela. On se retrouve dans ma plus grande pièce, assis par terre on boit un thé en tailleur. Et au milieu d'une phrase banale, voilà que je passe deux doigts sur son tibia. Je continue ma phrase l'air de rien et place au bout une question facile, histoire de lui permettre de me prouver qu'elle non plus n'est pas affectée par cette caresse. Elles répondent usuellement posément et pendant ce

temps ma main est allée plus loin. Puis je la retire spontanément, ma main, pour bien souligner l'idée que ça a pas d'importance. La deuxième fois que j'en viendrai à toucher son corps elle sera acclimatée, elle commencera à trouver ça agréable. Je manie son corps jeune, dans un instant nous serons allongés.

Une fille, nue. Fermement la saisis par les bras, lentement les lui tordre en arrière, de sorte à ce que ses coudes se trouvent quasiment joints dans son dos. La peau de sa poitrine se trouve alors très tendue. La maintenant dans cette vulnérable posture je passe ma langue raidie pointue de bas en haut telle une incision, si ma langue était un bistouri sa peau à coup sûr s'ouvrirait telle une mer rouge. Ou encore: l'approchant par derrière enserrer son sein gauche de ma main droite écrasant le droit de l'avant-bras, ma main gauche presse sous son sexe écartant ses lèvres, légèrement la soulevant. La pénétrer sentant passer ma verge comme un pylône entre mes doigts.

#### 14.4 VER-COQUIN ET LE PLANCTON

Costes dit: «C'est fou... on rentre chez des gens qu'on ne connaît pas, on mange leur nourriture, on dort dans leurs lits accède à leur intimité, et tout ça juste avec l'excuse qu'on fait les mariolles de temps en temps...»

Décembre 2002 nous sommes logés dans la campagne hollandaise, à Nieuwleusen avec les gens de Fckn' Bstrds. Costes et moi on dort des nuits énormes; Costes dort aussi toute la journée. Il reste au lit à regarder les programmes pour enfants de la BBC — il est une fois resté au lit quarante heures, j'ai compté. Il mange même pas. Quand Eefie vient nous dire que le repas est prêt, Costes s'en fout. On est tous à table à manger autour de l'assiette vide de Costes, on est tous à table à manger autour de la chaise vide de Costes.

Eefie a acheté cette ancienne usine à croquettes pour y faire une concentration d'artistes. Son père, nous dit-elle, était pasteur, mais surtout connu comme exorciste; les gens affluaient de la contrée entière lui apporter des suspects. Et comme aussi il était psychiatre, il savait bien si la personne son problème était mental ou vraiment dû à une possession.

A côté il y a une fabrique de vers, une verminière. Ils grouillent dans des caisses. Ils sont jaunes, certains blancs, avec à l'avant quelques pattes. «Ça a le goût de la noisette», nous dit le patron. Alors j'ai voulu en manger un. Il me l'a mis dans la main, me suis assuré qu'il soit bien vivant bien frais, et l'ai croqué. Il y a trop de peau et pas assez de pulpe. J'ai dit: «J'ai pas bien pu sentir le goût... faudrait en manger dix d'un coup...» Mais je l'ai pas fait car j'ai peur qu'à dix ils ne se dispersent — qu'un parte dans un mauvais trou, vers mon cerveau avant que j'aie eu le temps de le mâcher.

Costes a profité de l'aubaine pour tourner un film dedans. A un moment dans son film y a une scène, à Costes et Rosalie le mec qui joue le scientifique leur fout des poignées d'asticots dans la bouche. Dans une autre scène je suis couché par terre, et le scientifique renverse des caisses remplies de vers sur mon corps nu, sur ma bite circoncise — c'est le bain. Sur mon visage il en met aussi un peu, et tous ces animaux je les sens se déhanchent sur ma peau. L'un d'entre eux, promu hanneton, mord férocement mon sternum, un copain l'aisselle. Cette vermine repté sur mes paupières, elle repté sur mes lèvres et faut pas bouger. Mais Costes arrête de filmer parce qu'à Erwin nu à mes côtés dans la même galère, un ver-coquin lui rampait dans le conduit auditif. Il est pas possible de faire un geste sans en écraser quelques uns, tellement y en a... Eefie m'a versé dessus un froid coulis de tomate, tout patauge. Y a une scène où elle se

fait mettre des asticots dans la chatte. Costes zoome sur un qui sort de son con, qui nous fait à tous coucou. Et ce soir, dans la scène où l'assistant se branle dans un plat rempli de ce plançon, et bien c'est pas sa queue qu'on filmera en gros plan, mais la mienne — j'ai insisté pour avoir le rôle.

Ça y est, c'est fait, je viens d'éjaculer dessus... Je lave maintenant mon zizi deux fois avec du savon. Quelque chose a dû me piquer, me couper, je ne sais pas, mais mon gland saigne un peu. Ça doit être de la faute aux hannetons intégrés dans le groupe: ils ont, les salauds, une carapace et des tenailles, et quand je les broyais sur mon pénis, le tendre a dû se faire tailler. Pour me donner du cœur à l'ouvrage, j'imaginai me palucher dans un plat de spaghetti. Mais le concept se démontrant finalement trop modérément érotique, j'installai sur la table une revue de cul ouverte sur un monde de plus ravissantes créatures vertébrées. Enfin excité j'allumai la caméra braquée sur la soupière, et m'efforçai de jouir au plus vite. J'éjaculai une première fois, mais continuai à me branler empoignant à pleines mains les vers, les frictionnant contre mon prépuce jusqu'à les réduire en genre crème Nivea®. Je pilonnais avec ma queue dans l'assiette en en dégommant un grand nombre, les pilant menu. Je faisais avec ma trique comme avec un couteau de cuisine coupant en rondelles un concombre à toute vitesse. Les larves et cafards pas assommés fuyaient de toutes parts. Je voulais éjaculer encore une fois mais c'était trop crade, tout ce pâté... mêlé de sperme et de salive et d'un soupçon de sang, les pattes arrachées et les têtes en vadrouille, les ailes les mandibules de bestioles... Je bandais encore, mais le coup de grâce me fut donné par ce ver moribond qui héroïquement parvint à se transporter sur la revue jusqu'à sur la cuisse de la fille qui le plus me motivait: ça a tout cassé. J'espère que Costes va un jour monter ce court métrage, ça m'amuserait beaucoup que vous matiez ce sauve-qui-peut.

Elle fait chier, Rosalie, avec ses mal aux dents... Et elle continue à sucer du chocolat... Moi je vais chez le dentiste une fois par an: y vais de moi-même, sans urgence, lui fais réviser ma panoplie, puis pendant un an je suis en paix. Je n'ai jamais pu les supporter, les dissipées, les filles indisciplinées... Tout le temps j'étais amoureux de la première de la classe, de la plus obéissante. Rosalie c'est un chien qui se mord la tignasse pour se soulager dans sa chair gangrenée. Quand on fait la balance, qu'on teste juste le son, elle se lance en maléfiques invectives à la Artaud qui nous foutent la honte. Quand elle pouffe de son rire satanique de prolo j'ai envie de la débarrasser de toutes ses dents. Ne peut-elle pas se contenter de dire «Check!» comme tout le monde, au lieu de déclamer des poèmes de barde? «Alla papa...! Alla mama...! Nihil! Nihil! A putza nihil!... Allez vous faire... foutre! Allez vous faire... mettre! Allez vous-en jusqu'en enfer! To hell!...» Elle dit que «c'est très phonétique». Un rappeur dans la salle: «Putain, on se croirait au festival de théâtre d'Avignon!» Elle nous dit qu'un jour un mec lui a dit «T'as une tête qui fait penser à Klaus Kinski». Le drôle dans l'histoire, c'est qu'elle a pris ça pour un compliment.

Elle nous regarde travailler. Quand on veut lui faire faire quelque chose elle ne peut pas, elle a dans une main une cigarette et dans l'autre un verre de bière. Quand un show est terminé et qu'il faut démonter, elle part se laver et ne revient que quand tout est fini. On voudrait s'en priver mais on est embêtés parce qu'on a pas d'autre fille en vue pour la remplacer (on aimerait tout de même garder une chatte sur scène, ça rend toujours mieux). On voudrait avec nous une fille qui ait du charisme, une étoile qui brille, une étoile. Mais Rosalie n'est qu'une chose terne, elle a le visage comme du jambon fumé, c'est une femme recroquevillée.

«Naine crapouillette!» l'a surnommée Costes...

Costes toujours me demande mon opinion, mais quand je la lui donne, mon opinion, il se fâche. Alors très vite j'ai compris, et quand il demande mon opinion je lui donne la sienne. Qu'il trouve bonne.

Costes me dit que faut pas que je crade les gens, pas que je les tape, pas que je force les gens à faire des choses dont ils n'ont pas envie. Ce sont des limitations qui me laissent perplexe parce que ce sont là les choses que je préfère faire. Il dit: «Tu veux faire celui qui dégueulasse les bourgeois, qui leur fait la leçon.» C'est vrai que j'aime bien salir... Et y a une plus grande satisfaction quand au départ l'objet en question est très propre. Parce qu'on apprécie mieux le résultat: quand je passe l'aspirateur j'aime mieux le passer quand par terre c'est très sale. Il me dit: «Toi aussi! tu es un petit-bourgeois... Et puis moi, si j'étais dans le public, je n'aimerais pas que l'on vienne me toucher.» Je l'ai vu pourtant glisser ses mains visqueuses dans les slips en coton des filles de l'audience! Je ne veux faire que le spectacle auquel j'aimerais assister. Mais Costes dit: «Tu peux pas à quelqu'un qui a été suffisamment gentil pour venir voir le show et payer son entrée, tu ne peux pas en prime lui niquer ses vêtements!» Mais moi je veux une réelle communion: je veux partager ma saleté, partager ma sueur, partager ma douleur, et si sur scène je me fais mal j'ai envie que tout le monde ait mal aussi dans une grande orgie douloureuse. Je me souviens de ce jour où, sortant d'un concert de Cannibal Corpse et venant de m'apercevoir de ma lèvre fendue en quatre endroits, de mon tibia en sang, j'avais jugé avoir vécu là une très bonne soirée.

Nous jouons ce soir 20 décembre à Enschede, à l'AKI, une école d'art. Donner le show dans un tel milieu est facile, parce que si c'est nul personne osera le dire — personne veut passer pour un ringard! Alors que faire le show devant un public de pounks, si c'est nul il nous cassent la gueule. L'art contemporain attire beaucoup d'incapables. Dont moi. Même si nous ne sommes rien capables de faire, nous trouvons dans ce milieu un moyen de nous valoriser les doigts dans le nez.

Trop mauvais. Pas exprès. Nous fûmes handicapés par des coupures de son pire que celles de Louvain, car celles-ci plus longues. Minutes impuissantes. A regarder le public migrer. Dans un numéro où nous sommes supposés faire partir les gens en transe, imaginez comme des défaillances techniques peuvent casser le trip... Dès la première interruption, Costes avait lâché l'affaire. Même une fois le son rétabli, il ne semblait plus disposé à jouer. Attendait que ça passe. Mais comme moi je ne cessais toujours pas, il dut se remettre en mouvement. Déjà on avait commencé le show sans en distinguer la musique. Ça vient du fait, je suppose, que l'on a fait une balance irréaliste, sans tenir compte de la capacité d'absorption d'une salle bondée. Quant aux hiatus, ils n'étaient peut-être dus qu'à une imprévisible panne. Quoi qu'il en soit, Costes se dit dégoûté de voir si fréquemment son travail «saboté par les défoncés de la sono». Et encore plus outré d'être, quoi qu'il arrive, quoi qu'il arrive, toujours félicité — «Ils sont toujours satisfaits...» Costes ça l'énerve et dit: «De moi ils n'attendent que médiocrité.» Son public pense qu'il fait nul sciemment, pour emmerder les gens. Ils pensent que c'est cool ainsi, que plus c'est nul et plus c'est bon. Costes, il voudrait que quand c'est le cas on lui dise: «C'était mauvais.» Ce qu'il voudrait faire, c'est un show carré... faire un putain de show carré. Il supporte pas qu'on dise que ce qu'il fait c'est «à l'arrache», car ce n'est pas ce qu'il cherche à faire. Lui il fait de son mieux. C'est pour ça que quand vous

venez le voir à la fin d'un show pour lui dire «C'était génial! Vraiment pourri...» vous le vexez à mort! Car lui voulait pas faire pourri, il voulait faire quelque chose qui fonctionne. C'est juste qu'il en est pas capable — il est trop speed il est impatient, c'est un éjaculateur précoce dans ses moindres mouvements, il sait pas doser, il sait pas se retenir. Et en plus il ne sait pas se lâcher... Trop crispé. Il est vraiment tout raté.

Je prends pas de douche, je file danser au cœur des étudiantes. Ce qui me touche chez ces filles, ce sont les poils blonds de leurs avant-bras quand ils m'apparaissent dans la lumière rasante. Si belles elles m'examinent, mais j'ai jamais le temps de les baiser parce que tout de suite on remballé et puis on part.

Je suis étendu sale dans mon sac de couchage durci, le chocolat sec qu'il me reste sur le corps va fondre dans la chaleur de ma couche. Faudrait que je lui dise, à Costes, que si je préfère dormir dans une autre pièce c'est pas pour l'offenser mais simplement pour me branler... pour pas l'embêter avec mes bruits bizarres... Je me masturbe en m'imaginant pénétrer les filles que j'aurais pu pénétrer en vrai si il m'avait laissé rester.

On a dormi quatre heures. Le pare-brise de Costes on voit pas grand chose à travers. Ses phares y en a qu'un qui marche, et la route est épaisse de brouillard. De plus il a la vue médiocre, il voit de pire en pire. Quand vraiment faut qu'il lise il se met ses sortes de lunettes: une fine bande plastique grossissante de quinze centimètres de large pour un centimètre de haut scotchée à deux tiges violettes, et deux élastiques de bureau noués derrière la nuque qui tiennent le tout collé contre ses yeux. Ce sont des lunettes «3 scotchs» (comme y a des pizzas «4 fromages»): scotch brun, scotch transparent, et chatterton. C'était à la base des lunettes «Pif Gadget».

21 décembre à Maastricht. Au Löss Theater, pendant le festival Odd Pop. On a fait un bon show. On nous a payé l'hôtel — un hôtel vide, dans une villa, «Villa Hortus», du linge propre. Après un mois de tournée je n'ai encore fait l'amour avec personne (toutes mes capotes dans leurs étuis). La première fois que j'ai parlé à Costes il était en train de démonter après avoir donné sa pièce «Les Otages», et je ne lui causais pas depuis cinq minutes que trois filles venaient nous interrompre... elles voulaient coucher toutes ensemble avec lui. Cela m'avait grandement impressionné et j'ai tout fait, par la suite, pour en venir à tourner dans ses shows... Ce que je ne savais pas c'est que ce qui était arrivé là était une exception, et qu'il n'avait pas même pris le temps de coucher avec.

Aujourd'hui 23 décembre un filet de sang coagulé pend au bout de mon urètre. Je n'ai jamais observé cela auparavant. Quand j'ai rapporté ça au médecin, elle m'a demandé si c'était après un rapport sexuel violent.

Vous avez de la chance, à pouvoir vous brosser les dents en vous promenant librement dans la pièce...! Car moi je suis obligé de rester fixe courbé au-dessus du lavabo, en effet dès que j'introduis quelque objet dans ma bouche elle bave beaucoup.

31 décembre 2002 on a commencé sur le toit à faire partir des fusées, je visais le sapin de Noël haut de trente mètres place Clébard pour le faire brûler. Ce soir pour la première fois je me suis torché la gueule. Au rhum. Et j'ai fini le flacon d'alcool à 96° que je m'étais ramené de Bolivie. J'ai aussi versé du vin rouge dans un large verre de Baileys®, étrangement le mélange précipite, je l'ai mangé à la petite

cuillère. J'ai vomi à cinq reprises; à la fin ne me sortait plus que du jus de bile. Je marchais à quatre pattes plus facilement que debout. Nathalie m'a aidé à me rentrer dans ma maison. Encore saoul l'après-midi du lendemain. Ça m'a beaucoup amusé, je suis content d'avoir essayé. Mes amis m'ont raconté que m'adressant à eux, pompeusement je sermonnais: «...car en fait moi, je méprise beaucoup les gens qui boivent...!» Puis marchais sur mes quatre fers jusqu'aux toilettes vomir un coup dans la cuvette, et revenant au salon leur répétais: «...oui, car moi oui en fait je méprise beaucoup... mmm... beaucoup les gens qui boivent...!»

Le peuple, tout ce qu'il lui importe, c'est son confort. Tout va bien tant qu'on touche pas à son confort — à son train de vie. L'amour du confort, c'est ce qui l'empêche d'évoluer vers le mieux, car pour tendre vers l'intelligence des choses, il lui faudrait emprunter un chemin inconfortable.

Nathalie a pitié des gens parce qu'elle se sent comme eux; elle n'a somme toute pitié que d'elle-même. Je suis celui qui jette la première pierre. Ce monde fantôme — vaisseau fantôme — agite devant nos yeux des doigts de pieuvre murmurant «Dors...! Dors...! Laisse-toi flotter... fais la planche, fais le mort, suis le courant, suis le courant... le courant de ma voix, de ma voix lactée, ce courant tiède, ne te réveille... Laisse-toi aller...!» Les prestidigitateurs arrivent, à quelqu'un d'hypnotisé, à lui faire exécuter des mouvements absurdes sans par la même déclencher son sens critique. Il a l'air d'être éveillé, tout le monde peut croire qu'il l'est vraiment, alors qu'il ne l'est pas vraiment. Ainsi de mes contemporains: on pourrait croire qu'ils savent ce qu'ils font, alors qu'ils ne le savent pas.

Dois-je gâcher ma vie à pleurer le monde, à le combattre en pitoyable paladin donquichotesque, à m'épuiser, à m'affaiblir à devenir maigre et stressé en mauvaise santé rongé comme Costes, ou bien ne devrais-je pas plutôt m'en construire un parallèle? «Parallèle» parce qu'il ne peut être perpendiculaire, parce qu'il est obligé d'aller dans le même sens. Il y a oui soulagement du fait qu'il ne roule pas sur la même voie mais un peu à côté, mais tout de même il va dans la même direction et il s'arrêtera au même terminus. Vivre dans la réalité est courageux, vivre dans un monde parallèle est lâche. Mais à vivre dans la réalité on souffre davantage, donc vivre dans un monde parallèle est intelligent et vivre dans la réalité est bête. Être lâche et futé, ou un fou téméraire? Dois-je vivre dans la vérité, dans la réalité comme Costes, ou dans la fiction comme Simon et Sylvie qui se portent bien? Eux sont les anti-Costes: artistes subventionnés, ils font des œuvres pile dans le sens du courant. Mais Costes est un saumon — et n'en suis-je pas un aussi? Je sais que si mon art était celui de Simon, celui de Sylvie, je ne serais pas fier comme je le suis maintenant. J'ai l'impression de me construire une maison en blocs de marbre, taillés sur mesure, posés un par un à la main doucement par moi, tandis que eux se construisent une maison en préfabriqué, en carton-pâte, se faisant aider par les ouvriers de la mairie. Ils ont sans doute raison dans leur choix parce que eux vont pouvoir voir leur maison finie et y vivre, et jouir de son confort, tandis que moi j'aurai peut-être même pas fini d'assembler le mur porteur avec mes techniques rétrogrades... Leur art est léger, ils refusent de se prendre la tête — sont-ils blâmables? Costes et eux sont deux tendances que je comprends, et eux tous sont mes amis. Je crois être comme Costes mais refuse de me faire bouffer, je veux une vie plaisante. Simon et Sylvie sont des anti-Costes dans le sens où parler avec eux rend à mes yeux son travail ridicule. Costes est lui-même un anti-Simon et Sylvie parce que par-

ler avec lui me fait apparaître leur travail nul. Simon et Sylvie font l'art qu'on leur demande, ils font ce qu'on attend d'eux, ne font que répondre à une commande, à la commande d'un client. Ils font ce qui se vend, ils font l'art qui s'achète. L'art est un business, les gens ne s'y intéressent qu'en termes de placement. — L'Histoire ne nous a fait parvenir que les Giotto les Michelanges, mais d'autres assurément peignaient en ces temps-là, d'autres qui ne recevaient eux pas de commandes de l'Eglise et dont l'œuvre ne fut pas retenue. — Simon et Sylvie sont de ceux qui surfent sur la vague, ils font ce qui se trouve être en vogue: de l'art «touchant», de l'art qui soit — quel non-sens! — «convivial». De l'art convivial c'est ce que demandent les Administrations pour maintenir le peuple placide, celles-là même qui signent les chèques. Peut-être que c'est pas vrai, peut-être bien que Simon et Sylvie ce qu'ils font c'est vraiment personnel, j'attends de voir au prochain changement de cap de la tendance s'ils ne vont pas aussitôt suivre pour rester en phase avec les bureaux. Mais d'un autre côté, pourquoi cracher sur de l'argent facile et sans risques...? Costes a une vie de merde, eux une vie sympa. Si Costes leur chantait «L'art c'est la guerre», eux lui rétorqueraient: «La guerre? Quel intérêt...?»

L'art est la sécrétion de l'artiste. Il est souhaitable que l'art soit infect, il serait malsain que l'artiste garde ses germes à l'intérieur. Ne demande-t-on pas aux catarrheux de cracher? Un artiste ne peut être que malade de ce monde, aussi a-t-il des glaires au fond de la gorge. L'art sain pue, l'art, pour être sain, il doit puer, l'artiste doit transpirer ses toxines. L'art sain pue parce que pue la sueur, «malsain» n'est pas l'art qui dégoûte mais celui qui ne révolte point.

#### 14.5 LE MÉNECHME DE DONALD DUCK

Je range sa cuisine. C'est là une question de clarté, de clarté c'est-à-dire de survie. J'ai acheté du liquide vaisselle (fongicide) vu que Costes n'en avait pas; Costes n'avait pas de liquide vaisselle parce qu'il laisse ses chats lécher ses assiettes. Costes dit l'endroit qui pue le plus au monde, c'est l'intérieur des oreilles de ses chats. J'enrage quand je le vois filer au chat la moitié de son hamburger... C'est moi! qui aurais dû l'avoir... Tous les chats qui squattent les appartements humains devraient être mis au frigo et mangés comme des lapins. Et puis, sa façon de manger me dégoûte; un macaque ne pourrait faire pire — quand il boit du lait dans un bol, il en ressort plein les poils des narines.

Quand on scotche il faut aplatis! Il scotche pas bien, il n'aplati pas, il a pas compris le principe de fonctionnement du scotch. Quand il scotche, une partie importante de la surface collante reste pas appliquée. Je passe derrière lui pour bien aplatis, pour bien presser la surface, l'écraser avec mes ongles. Quand on scotche un câble au sol il faut appuyer de ses doigts le scotch de sorte à ce qu'il colle un maximum au diamètre, que la gaine soit prise à 70% dans la colle (j'estime à 30 le pourcentage de circonférence qu'il est impossible de scotcher car trop proche du sol). Mais Costes lui, avec le petit pont qu'il fait, il ne saisit que le sommet, l'adhérence est minime; et il s'étonne après que le câble se barre... Mr. Bungle c'est lui! Tout ce qu'il fait est branlant, s'il fabriquait une chaise je voudrais pas m'y asseoir car les vis seraient vissées à moitié. Moi mes bouteilles leurs bouchons sont bien vissés, qu'accidentellement une se renverse je n'aurai à craindre que du liquide s'en échappe. Mes pots de confiture sont pareillement bien scellés, quand je les sors du frigo je peux les soulever par le couvercle le pot va pas s'éclater à terre dispersant des épines de verre, aucune marmelade n'ira

se répandre entartant la moquette. Si un nanogramme de confiture s'avérait entamer une course folle sur la pente externe du pot je l'essuierais séance tenante, je laisserais pas traîner; sinon, après, ma maison entière deviendrait également collante. Quand il pose une bouteille en verre sur la table, il la pose à cheval sur le manche d'une fourchette (il le fait pas exprès); quand il pose un grand paquet de muesli ouvert, il le pose sur le rebord de la table basse alors que n'importe qui peut en passant le frôler et le faire tomber. C'est terrible, pour moi qui observe... je suis mis en torture, ça me rend malade. La plupart du temps j'anticipe ces minicatastrophes et repositionne les objets derrière lui, mais parfois juste m'assieds, et accueille le prévisible avec un discret sourire. Un jour qu'Eglantine lui avait prêté son ordi portable très cher, lui le tint en équilibre sur l'arête d'une étagère pour brancher des câbles derrière et l'appareil eut un mouvement tel qu'Eglantine et moi nous jetâmes au sol en même temps pour amortir sa chute, tellement il était pour tous deux évident qu'il allait se crasher... Eglantine perdit même une de ses chaussures, dans la promptitude de son élan... Quand Costes nous vit à ses pieds dans une pose comme celle des gardiens de but en extension il comprit le pourquoi, et atrocement se vexa. «C'est bon... garde-le, ton ordi...! J'en ai pas besoin...! Garde-le si tu crois que je vais le casser...! Vous me prenez pour un idiot...» Tellement sa réaction fut nase, qu'Eglantine et moi nous regardâmes incrédules. Costes a les mouvements dangereux, des gestes qui dans une bd feraient rire, mais qui dans la vraie vie mettent en danger. Il lui arriva en bricolant de poser la lame de son cutter contre ma paupière, heureusement à plat sinon il m'aurait fendu l'œil à la 'Chien andalou'. Quand je le lui fis remarquer (la lame encore sur mon œil) il me dit «Excuse...», la retira, mais n'en fut davantage offusqué.

Costes accuse à tour de bras les gens d'être des «défoncés»... Mais lui aussi! Oui lui! Il en est un! Un défoncé! Il est complètement complètement défoncé ce Costes...! Si sa petite amie Eglantine l'a nommé tendrement «Simplet», moi j'y vois plutôt carrément un Donald Duck en peau et en os. Il se plaint de jouer dans des salles où tout est de traviole tout s'effiloche, mais si moi j'étais le propriétaire d'une salle équipée de matos en bon état de marche, je ne la prêterais certainement pas à Costes de peur qu'il ne me la ravage. Il est du genre à fixer un spot au mur avec du scotch et à s'énerver quand ça tombe. Il y a un truc que mon beau-père Udo m'a appris de bien, c'est le coup du travail bien fait. «Pour que le travail soit bien fait, il faut se créer de bonnes conditions de travail», disait-il. La première condition d'un travail bien fait est d'avoir un espace dégagé. Deuxième condition: avoir de bons outils. La troisième condition est d'avoir claires en tête les données du travail. Quand ces trois conditions se trouvent réunies, le travail ne peut que te réussir.

Dans mon paradis comme je l'imagine, Costes aurait droit d'y être mais je le mettrais en quarantaine à perpétuité, dans un joli coin de paradis que j'aurais trouvé pour lui. Personne aurait le droit de s'en approcher, et les pires légendes courraient sur l'habitant de ce lieu. Mais Nathalie n'est pas moins dangereuse, et elle se trouve dans mon appartement. Elle installe partout des tentures, et elle a pour habitude d'allumer partout des bougies qu'elle laisse brûler sans surveillance. La plupart des accidents sont provoqués par des personnes trop sûres d'elles. Moi, avec tout l'amour que je me porte, je ne me fais pas confiance, et vérifie deux fois tout ce que je fais pour m'assurer de l'avoir fait correctement. Comme dans le cockpit d'un avion long-courrier, où ridicule ou pas ridicule on vérifie 36.000 fois si tout est opérationnel, si réellement on peut se fier.

Si je veux vraiment quelque chose, je suis capable de

tenir une année entière tous les jours en compagnie de quelqu'un qui m'agace, en compagnie d'un type dont chacun des gestes irrite ma peau en profondeur. Ce que je fais est comparable à ce que font les clandestins qui veulent immigrer en Angleterre: ils se blottissent sous un camion, et après un long et inconfortable voyage, arrivés à destination ils abandonnent le navire<sup>27</sup>. Ma galère s'appelle «Holy Virgin Cult Tour», ma terre promise, la grande scène américaine.

S'adapter signifie faire des concessions. S'adapter signifie se diluer, signifie se trahir, ce qui n'est tolérable qu'en échange d'un profit — s'adapter ok, mais le profit doit être gargantuesque. Les tensions entre moi et Costes viennent du fait que nous soyons deux chefs mais qu'un seul soit amené à exercer. Les décisions qu'il prend sont pas les mêmes que celles que j'aurais prises dans une situation identique, et je suis ici contraint de m'adapter aux siennes. Tant que je resterai je me soumettrai sans négocier, j'accepterai Costes complètement. Mais c'est dur: il est trop con. Il n'est pas dans mes habitudes de passer du temps avec des gens cons, j'ai plutôt l'habitude de passer mon temps avec des personnes fines. Tout ce que je veux, c'est que Costes m'emmène en Amérique (mon «profit gargantuesque»). L'Amérique c'est pour octobre. Si j'arrive à tenir jusqu'en octobre je pourrai me vanter de pugnacité, car j'ai tous les soirs envie de claquer son crâne comme un œuf Kinder®. A force de réprimer mes agacements, j'ai un sourcil qui bouge maintenant tout seul — un nouveau tic. La vie que je me suis faite pour moi est beaucoup mieux que la vie qu'il s'est faite pour lui. Je n'aurais à vivre sa vie, si je ne désirais à tout prix partir chanter aux USA... Je suis un Jacob, lui qui dut travailler deux fois sept ans pour Laban afin qu'il lui file sa fille Rachel à marier — sauf que moi, je n'ai que sept mois à tirer. Je me sens comme un qui s'est aperçu avoir marché dans une merde mais qui doit attendre sept mois avant de pouvoir se racler la semelle.

Pour économiser l'argent pour l'avion pour aller en Amérique, j'ai passé mon appart à Nathalie qui est en train de s'y répandre. Mon retour rue de Beyrouth sera celui d'Ulysse rentrant à Ithaque — mais pas de Pénélope pour m'accueillir ni même de chien Argo. Je chasserai la prétendante et purifierai mon temple par un saint carnage. Mais pour l'instant, pour des raisons stratégiques, pour pas tout foutre en l'air par une impulsivité mal venue, je retiens mon dégoût et ne fais rien entrevoir. Je fais semblant que j'adore la tournée, je fais semblant que c'est génial comment Nathalie a décoré mon appartement. Mon grand-père serait fier de moi: depuis que je suis tout môme il insistait pour que j'apprenne à être diplomate, avant même que je comprenne ce que signifiait le mot. Costes a noté mon récent désintérêt, mais fort heureusement mon apathie semble pour l'instant lui suffire.

Costes ne sait pas vivre; son père le lui rappelle tout le temps, et avec raison. Il n'écoute pas de musique en voiture, même pendant ses longs trajets, il dort dans une cave humide sur un lit trop mou, il ne sait pas glander, il collationne sur une table si basse qu'elle l'oblige à manger plié, ça lui fait des repas pénibles, des sommeils insalubres. Costes mange tous ses plats tièdes, voir froids. Il dit que la nourriture chaude détruit les papilles gustatives — ce qu'il oublie, c'est que la nourriture chaude est plus digeste.

Son voisin repeint sa maison tous les ans. Pour montrer à Costes comme c'est bien d'avoir une maison fraîchement repeinte, tous les ans il lui repeint aussi un petit bout de la sienne — pour lui faire voir comme c'est plus joli, pour

encourager Costes à la repeindre lui aussi, que ça fasse un plus joli quartier. Dans son jardin, des dizaines de paires de chaussures sous une bâche pourrissent à même la boue fertilisant le sol, s'ajoutant aux pelures, aux peaux d'oranges et restes d'ananas qui fermentent sous ses fenêtres. C'est que démodées Aimée ne veut plus les porter, mais non plus elle n'ose les jeter. Costes dans son petit appart stocke toutes les merdes que lui file Aimée, si vous aussi avez des merdes qui vous encombrent demandez à Costes de les stocker chez lui (01 42 43 69 24). Elle est même pas spécialement jolie, elle n'a qu'une grande gueule. Son corps est trapu, sans grâce, je dirais vulgaire. Il y a pas de quoi en faire tout un plat, elle n'a rien d'une princesse. Je ne comprends pas l'adoration que lui voue Costes. Elle passe chez lui lui piquer ses dollars (il lui a confié ses clefs), téléphoner lui laissant le soin de régler la note. Pourquoi qu'il la chasse pas...? Quel est cet envoûtement...? Et elle se laisse même pas baiser... même pas ça... Elle a pas un beau cul, elle a pas un beau visage, juste élégante; elle a des fringues de la mort, mais toute nue elle est plus rien. Tombé l'apparat elle n'est plus qu'une fille moyenne. Elle ne peut avoir une telle importance que parce que Costes et d'autres couillons lui en donnent la possibilité. Costes lui donne un pouvoir, elle s'en sert. Encore maintenant, quinze ans après que son obsession pour elle — qui alors avait douze ans — ait contribué à bousiller son mariage, il reste complètement envoûté. Ce n'est pas pour rien, qu'elle lui a inspiré l'album «Sorcière»... Encore maintenant elle peut tout lui demander, elle l'aura. Il dira:

— Oui... d'accord...

Puis va raccrocher le téléphone, et furieux va crier:

— Je ne vais tout de même pas faire ça!

Mais docilement va obtempérer.

Son gros chat gris Moquette braille comme un nouveau-né. Costes joue du piano, de la cave remontent les notes, c'est de la musique de cabaret. Moi assis à son bureau je lis *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* de Jean Giono, j'écoute Mortician fort dans les écouteurs. Le chat roux dort sur une veste par terre dans la cuisine, sous une toute petite lumière. Depuis qu'Eglantine est partie c'est moi qui dors avec Costes dans le lit, je dors à la place d'Eglantine.

Quand je marche dans la rue, comme je n'arrête pas de me toucher au cœur, tous les musulmans de Saint-Ignace croient que je les salue, que je leur fais signe de mon amour. C'est un malentendu! Je ne fais que vérifier si j'ai bien emmené mon portefeuille, ou alors c'est que je presse mon téton.

08 01 03 les salariés d'une entreprise lorraine, si l'Etat leur apporte pas maintenant les millions pour sauver leur entreprise foutue, ce soir à minuit ils versent dans la rivière des bidons de produits toxiques pour se venger.

10 janvier on a joué à Lyon au 13, invités par Pierre Limon. Après un mec me demande:

— T'es danseur?

— Non.

— Ah bon... Tu danses fort!

Je lui réponds que c'est parce que j'ai la sensation qu'un jour ou l'autre je vais me retrouver sur une chaise roulante. Par conséquent je profite de mon corps un max pour que quand j'y serai j'aie le moins de regrets possible. Tu ferais bien d'en faire autant, tu ferais bien de sauter en l'air tant que tu peux le faire, genre *maintenant*: saute!... Vas-tu attendre d'avoir un accident, pour en avoir envie? Je veux que chaque jour soit comme si hier encore j'étais amputé de mes

cinq extrémités et qu'aujourd'hui je les retrouvais. C'est pour cela que parfois quand vous me croisez j'ai des gestes inattendus... C'est que je teste mon corps et m'exalte sur ses possibilités. Je fais la fête à mon corps et le célèbre car il est pour moi, il est à mon service. Tous les jours je l'embrasse et lui dis «Je t'aime». J'en profite à fond comme si demain on allait me le reprendre, comme si demain c'était la chaise roulante. Ce qui par contre me dissuade de tant bouger, c'est que très vite je transpire; et que quand je pue je me sens pas à l'aise parmi les filles — bien qu'on m'ait dit que ma sueur sentait bon.

Avant le show j'étais si fatigué et tellement j'avais froid que je claquais de toutes mes dents. Mais après je chantais et sifflais et j'avais tellement chaud que dans ce même contexte climatique je suis resté une heure et demie en t-shirt parmi tous les autres en vestes duvetées.

Avant chaque représentation je scrute les murs pour vérifier qu'il n'y ait pas de clous. J'essaye au possible de ne pas me faire mal. La question que tous les soirs je me pose est de savoir si je vais me faire un peu mal ou beaucoup mal. Je tente de me faire suffisamment pas mal pour aborder le show suivant pas diminué.

Quand je vois affluer les gens, emplir la salle, je me dis: mon Dieu... mais comment qu'on va faire pour satisfaire ces gens...? Ce sont des gens fantastiques, tous spéciaux, tellement intéressants tellement cultivés. Ils sont fins, je serais fier d'être leur pote, et ils sont venus pour nous et attendent de nous d'être épatés. Bon Dieu... vais-je être assez intéressant pour eux? Vais-je avoir suffisamment d'énergie? Mais après le show, quand le corps luisant je me rhabille, je me dis ouais, tous ces gens maintenant m'adorent. C'est normal, c'est normal...

Les jours où l'on donne un spectacle, je vais aux toilettes une dizaine de fois. Chaque fois j'y chie un souffle, mais de petit tas en petit tas, progressivement je vide mon ventre.

La fille sur laquelle je me suis couché aujourd'hui pour faire la simulation d'orgasme m'a griffé tout le dos, mon aine. J'ai des rainures, des traînées d'ongles en croûte comme m'en avait faites Elise quand je lui avais fait l'amour. La salle était comble, on a dû renvoyer du monde. J'ai trouvé le cœur du poulet sagement assis sur les entrelacs de la moquette.

Le 11 janvier on a joué au Chapitonom de Grenoble. J'avais avant le show encore plus super froid qu'à Lyon, mais après le show je suis resté longtemps torse nu dehors la nuit avec de la neige sur le trottoir. Pendant le concert un mec nous a lancé une bouteille en verre, elle a glissé sur le crâne à Costes pour aller s'exploser contre le mur en briques derrière. Mais Costes a continué à chanter. Pas loin plus tard, ce même mec a sorti un couteau papillon, l'a pointé en direction de Costes et lui a fait: «Viens!... Viens!...» On a continué à jouer, mais en évitant la zone. Le show achevé le gus est venu nous parler, Costes a discuté avec lui, mais a gardé à portée de main un pied de micro que si l'autre avait bougé il lui aurait fait sa fête.

Des filles sont venues nous voir. L'une d'entre elles m'a dit que c'est fâcheux, elle m'a dit que je lui aurais expédié plusieurs fois mon coude dans le minois. Ah bon, m'en souviens pas. De toute façon elle n'est pas en colère, ce n'était qu'une excuse pour venir me parler (mes coudes ont rompu la glace, notre premier contact physique a déjà eu lieu). Elle me demande:

—Tu te contrôles ou tu te laisses aller?

—Je me retiens... Si je me retenais pas, je te ferais ça...

Et j'enroule mon bras sous sa gorge et fais mine doucement de lui briser. Je remarque que les filles qui nous abor-

dent c'est pas des punkettes crados mais des filles clean. Elles nous accostent avançant comme prétexte une critique philosophique pointue. Mais elles se découragent, nos groupies... Ça veut baiser vite, une groupie... Quatre heures d'attente leur sont fatales.

Les gens sont déçus que ce soit pas du vrai caca qu'on utilise mais de la crème chocolatée. Mais si on utilisait du caca pour de vrai, la scène le sol les sièges les murs seraient imbibés de l'odeur des mois durant — ce serait pas cool pour les organisateurs, ni pour les groupes qui jouent ensuite.

Rosalie a une odeur à faire pâlir un putois. Elle se spritche un parfum aux hormones de vieille chatte. Ses vapeurs sont celles qu'un corps de femme dégage quand il est sexuellement excité, c'est une fille du public qui m'a fait remarquer que quand elle arrive sur scène ça sent la phéromone sexuelle femelle. Avec ses slips en froufrous de méduse et son collant violet métallique, avec sa vulve à deux battants pendants qu'on dirait une entrée de saloon quand quelqu'un en sort, chaque geste qu'elle fait m'indispose (c'est pas de sa faute, c'est moi qui ai un problème avec les chattes). Et en plus la conne espère mon amitié... Il est en tout cas pas question que je lui lèche la chatte: ses lèvres enflammées on dirait le surplus de peau qui pend à la gorge des dindes et qui se balance quand elles courent, on dirait les oreilles d'un teckel. Dire que chaque soir y a une scène où je dois la supplier de faire l'amour avec moi (le script veut heureusement qu'elle refuse)...! Et tous les soirs elle doit me pisser à la gueule.

Elle est bourrée de médocs. Depuis que Rosalie est avec nous, elle a tout le temps été convalescente de quelque mal; il n'y a pas eu un jour, un seul après-midi sans qu'elle ait quelque malaise, quelque maladie pour l'excuser. Jamais il n'est arrivé qu'elle nous dise: «Ah! Aujourd'hui je me sens bien...!» Chaque fois que Costes fulmine contre elle je dis rien, mais suis aux anges. J'attends ce saint moment où il va lui demander de partir. Je ne veux pas parler contre elle parce que sinon il serait capable de la garder, elle lui apparaîtrait opprimée et en tant que telle il chercherait à la défendre. Il a cette tendance à vouloir défendre tous les transis tous les persécutés, indépendamment de ce qu'ils pensent. Il s'en fout de ce que pensent les gens à partir du moment où ils l'imposent pas aux autres. Il accepterait de donner son show n'importe où, si on le lui demandait...: à la fête de l'Huma, à une convention hip-hop, à la fête de la Jamaïque tout comme à la fête du Front National, dans une galerie d'art, dans la cour de l'Élysée tout comme à la Fête de la Bière, dans une bar-mitsvah ou dans un döner kebab, dans une caserne, dans une école, dans un camp d'entraînement d'Al-Qaïda ou au Pentagone, rien à cirer. Si on fait les shows essentiellement dans le milieu anarcho-techno-rock, c'est juste parce que ce sont les seuls qui les veulent, les seuls qui pensent qu'ils valent quelque chose.

Costes me l'a fait remarquer: si notre show est jugé «bon», c'est parce qu'on évolue dans un milieu de médiocres. Si on donnait ce show pour des gens qui bossent dur leur art, on aurait pas le niveau. Mais l'underground est un milieu de branleurs. Nous bricolons des instruments débiles qui marchent mal pour faire des bruits minables, enfignons des combinaisons de lapin pour faire croire que c'est bien quand même (que oui c'est nul, mais «second degré»), projetons comme fond des vidéos décoratives pour faire oublier notre jeu de scène consternant. Il suffit pas de montrer sa bite, pour valoir quelque chose... C'est facile de s'habiller comme un con et de faire du gros son en appuyant sur des boutons...!

Costes faut toujours qu'il boive un peu parce qu'en fait, c'est un coincé du cul. Costes, donc, pour se booster, avant

chaque show boit un fond de gin brouillé de Coca®. Il a tellement pas l'habitude de boire, que trois gorgées de cette mixture suffisent à le faire complètement disjoncter. Et pour soigner ses cordes vocales, pour se donner de la voix encore, il a aussi commencé à prendre de la cortisone.

Costes sur l'argent est réglé à 100%. Je lui fais confiance, je le crois incapable de m'arnaquer. Les cachets sont maigres mais il veille toujours à ce que j'aie assez d'argent, et ce quitte à en prendre moins pour lui-même. Aucun contrat ne me lie à lui, nous n'avons signé aucun papier, notre relation est une relation de confiance.

Nathalie me dit: «T'as pas peur d'écrire des conneries?» C'est qu'elle, elle a tellement peur d'écrire «des bêtises», qu'elle préfère ne jamais rien affirmer; qu'elle ait une idée, et elle l'assomme aussitôt de nuances. Quand elle parle elle casse toutes ses phrases, si elle pense quelque chose elle se dit «C'est pas tout à fait vrai...», «C'est trop caricatural...», alors elle se reprend et ternit sa phrase. Si son esprit trace des méandres comme un rio, c'est que son terrain de jeu est plat. Mais moi je trace droit, j'avance moi à grand coups de machete.

Elle n'a pas le corps de mes rêves, et des siens non plus. Elle est complexée par ses gros seins, les voudrait petits comme ceux de sa sœur. Chaque fois que je les lui regarde elle me les cache avec ses bras. Elle voudrait des cheveux noirs, une peau chocolat, parler clairement courir vite, elle voudrait savoir frapper, être un corps féroce. Elle déteste sa démarche paysanne et l'accent franc-comtois qui lui vient parfois. Elle est trop sensible. C'est une fille naïve, le sait, et fait tout son possible pour le dissimuler. Je l'aime. Parce qu'elle est pure dans sa quête, qu'elle est sincère. Ce qu'elle cherche est quelque chose de vraiment précieux.

Elle est déjà pour moi trop vieille — a vingt-quatre ans, bientôt vingt-cinq. J'aimerais qu'ensemble l'on voyage mais ne peux me résoudre à voyager accompagné. Je déteste son prénom, je préfère l'appeler Agathe, son deuxième prénom. J'adore quand on fait l'amour, j'adore quand on dort ensemble. J'adore quand on mange, j'adore rester à ses côtés quand elle chie et me marrer à la regarder rire parce que ma présence l'empêche de chier. Je la regarde en général trop souvent trop longtemps, elle me dit que ça lui fait bizarre; se regarde du coup elle-même se demandant ce que je vois, elle croit que je lui regarde ses défauts, que je regarde combien elle est moche. Non je regarde comme elle est belle, j'essaye de mémoriser ses détails pour m'en souvenir toute la vie. Elle est mal dans sa chair, la renie. Ses jambes sont pas très fines, sa chatte est pas jolie; elle n'aime pas ses tétons, voudrait les miens, elle dit avoir des dents de lapin, dit avoir des yeux de cochon, elle a pas de beaux cheveux, mais j'aime tant sa peau. J'aime l'odeur naturelle de son corps. Elle m'aime aussi, elle est confuse. Elle a aussi honte de moi que j'ai honte d'elle. Je n'ai pas confiance en elle, et n'ai d'estime pour son travail. Elle se tord le visage... ses sourcils font des loopings, sa bouche se fait gondole et son front — on applaudit — est un virtuose de l'accordéon. C'est une bossue du visage, la Quasimodo de l'épiderme.

#### 14.6 JE M'ATTENDS À NE PAS RETOMBER

15 janvier Costes a failli mourir. Six carreaux de carrelage se sont détachés de la façade d'un immeuble rue Passerail, du cinquième étage se sont écrasés sur le trottoir à l'endroit précis où Costes allait marcher dans 2 secondes.

18 janvier on est passés aux Instants Chavirés de

Montreuil affichant «complet». C'était un bon show mais j'ai oublié de faire tourner ma bite en hélice au moment où il fallait la faire tourner, et j'ai aussi oublié de donner des coups de poing dans ma tête. Quand Costes m'a sucé la bite, au moment où je l'arrache de ma bite pour faire semblant de l'enculer, Costes n'ayant pas assez ouvert ses mâchoires, elles butèrent sur la couronne de mon gland ne me faisant pas du bien. La flûte jaune, après son passage dans mon cul, je l'ai rincée dans la bouche d'une fille distraite qui, contrairement au mec de Liège, avait elle pas compris d'où ça venait (quand elle comprit elle fit une sacrée grimace). Une fille est venue avec nous se coucher sur scène, moi, dans la bonne humeur je l'ai culbutée, lui ai baissé le collant le slip exhibant à tous ses fesses charnues. Il y avait une fille qui nous filmaît couchée sur le dos avec ses jambes grandement écartées sous notre nez. Elle m'a roulé une pelle profonde. Il y avait beaucoup de gens qui filmaient, qui photographiaient, des gens blindés de culture, total blasés, j'avais peur de n'y arriver cette fois pas à me faire aimer. Mais on m'a adressé des compliments, on m'a dit des trucs tels que si je savais rougir j'aurais rougi assurément. Quelqu'un m'a baisé la main. En gros on m'a fait savoir que j'étais un bon, ça m'a fait plaisir. Costes arrivait pas à ranger, tellement les gens l'interrompaient pour le féliciter... Il saignait du tibia droit. Pendant le show on se fait mal, mais on se rend compte de rien. Une jolie métisse est venue me dire que j'avais un beau cul, quand elle est partie j'ai pu l'embrasser sur la bouche. Et son petit ami je lui ai aussi embrassé la bouche.

Dans la salle y avait Alain Soral, l'écrivain-boxeur. Pendant le show je l'ai cherché pour lui sauter dessus, pour lui grimper sur les épaules, mais je ne l'ai pas trouvé. Je lui aurais caché les yeux de mes mains et tapé dans les côtes avec mes talons, et lui, m'aurait projeté au loin comme une peau de bête. Il m'a ce soir dit que rien qu'à nous regarder ça l'avait épuisé.

Mais quand on eut fini de tout ranger y avait plus personne, on est rentrés sans filles. Pourtant c'est fou... y en avait plein des filles qui auraient voulu coucher avec nous! Il y a quelque chose qui cloche, quelque chose à revoir. Si on avait un roadie on serait montés dans les loges, on les aurait toutes tringlées. Ras-le-gigot de me branler... je veux de l'ovaire! Faire l'amour souvent est une question d'hygiène. Si je ne fais pas l'amour je me sens comme en carence alimentaire. Je suis reconnaissant à Costes de m'avoir choisi pour jouer dans ses shows, il m'a offert un peu de sa gloire, j'aime bien la gloire. Mais c'est que j'aimerais aussi beaucoup baiser! C'est grotesque... je suis couché dans mon lit à me pincer la peau des couilles... Je me souviens qu'à la soirée «Fin du monde» donnée à la Tartina de Behl à l'occasion de l'éclipse solaire d'août '99, je n'étais alors pas aussi 'fameux' et pourtant, une fille dont je ne connaissais le visage que pour l'avoir croisée deux ou trois fois et cela furtivement, me serra sur le canapé de velours et commença à me la sucer. A peine j'eus le temps de grossir que la copine d'un pote vint lui coller une beigne, la chasser de moi, puis me harceler pendant plus d'une heure alors que je m'étais étendu sur une chaise longue. Entièrement nu depuis 03 heures du mat, il était 06 heures et j'avais enfilé ma petite veste, mais tout mon bas lui demeurait accessible. Et à genoux elle caressait mes bourses monologuant doctement sur les avantages d'une bite longue. Puis s'approcha un homosexuel noir qui recula sa voiture, ouvrit le coffre, et faisant pêter à mes oreilles sa musique techno de base dansa devant moi avec ses deux gitons, proposant assidûment de me pomper. A la fin il implorait: «Juste le bout... Juste le tout bout et au travers d'une capote...»

Je rêve que je suis couché dans un lit, et qu'il y a là un garçon couché à ma gauche. Et qu'il faut que je l'encule. C'est la première fois et pour lui et pour moi. Je suis couché sur le dos et lui vient sur moi, et tout le monde le conseille c'est lui qui fait tout; moi en dessous me concentre sur ma trique. Je lui recommande: «Il faut que ton anus épouse mon gland.» Bien que laborieux ça a en fin de compte marché, ma bite entra dans son cul, sous les applaudissements. Mais maintenant que je suis réveillé et que j'essaie de me souvenir comment était ce garçon que j'encule, et bien je dois reconnaître qu'il ressemblait en tous points à moi.

Au réveil on est toujours pas dans notre état normal. Costes me dit qu'hier il croyait que j'allais «plus jamais redescendre»... Costes aussi, il était hier déchaîné... C'est trop con que sa mère soit pas venue le voir... Elle a jamais vu ce qu'il fait, elle a toujours préféré ne pas savoir. Si hier soir elle s'était déplacée nous voir, elle aurait peut-être arrêté de penser que son fils est un raté.

19 janvier, avec Costes ce matin il pleut on se promène le long du canal de Saint-Ignace jusqu'à l'embouchure avec la Saine. Chaque fois qu'on flâne dans le quartier, il fait des commentaires sur les aménagements de la ville. Il parle comme s'il était Monsieur le Maire. Il dit: «Ah! Ça c'est pas bien comme ça! Ça il fallait le faire plutôt comme ça! C'est intolérable! Ça on peut pas le laisser comme ça! Ça c'est des dépenses inutiles! Ça c'est mieux fait dans la commune voisine! Ici les habitants sont pas contents! Fallait pas couper cet arbre! Ici faut plus de verdure! Là ils défoncent tout, faut leur niquer la tête!» Oh ça il aimerait bien, être le maire de Saint-Ignace...

On a reçu des photos de Rosalie sur scène: saisissante! Spectaculaire! C'est fou comme elle est vilaine...! Elle a vraiment une sale gueule, ça rend grave bien pour les shows. Faut dire elle est facile à photographeur, la Rosalie, elle bouge pas. Mais les photos de nous sont toutes floues.

Ce soir on est repassés en interview sur Radio Perfecto et en avons profité pour lancer un appel pressant afin de trouver à Rosalie une remplaçante. Ils ont lu la fiche de Costes chez les Renseignements Généraux.

Costes émet l'hypothèse comme quoi les gouvernements comploteraient contre les êtres les plus intelligents de la planète. Puisque tous les meilleurs veulent la chute des régimes en place, puisque les intelligents, insatisfaits par le monde présent, sont les plus enclins à absorber des substances apaisantes, les dirigeants veillent à la diffusion de drogues incapacitantes pour mettre ko cette classe potentiellement renversante (pour faire de leurs cerveaux comme de la soupe de tortue). Ces jeunes tombent en ruine, année après année ils sont plus bas.

Costes est allé dans une fac parler de son travail aux étudiants. Avec le prof c'était le deal: j'emmène mes élèves voir ton spectacle si après tu viens dans mon cours de philo leur expliquer. Mais il les a déçus car il n'intellectualise rien.

Il a fait imprimer des t-shirts avec notre blason, dans un squat où ils organisent des matchs de basket-ball en monocycle. Et ils ont tout sérigraphié de travers. «Bande de défoncés!...» Il était sur le point de retourner leur casser la gueule, mais un relent de réalisme finalement le retint.

Nous habitons Saint-Ignace, Pary, banlieue nord. Tous les soirs on fait une descente en ville distribuer des tracts boulevard de Telleville, rue Ederklumpf, dans les rues et dans les bars on pose sur leurs tables nos papiers annonçant le show. Comme y a dessus une image de nous à poil, ils regardent le tract puis nous dévisagent pour voir si c'est bien à nous ces bites. On les donne pas à tout le monde, nos tracts: on les donne pas aux arabes ni aux africains ceux qui sortent en

groupes, surtout pas à ceux en habits traditionnels ou en survêts. Si on ne les leur donne, c'est parce qu'on a considérablement plus de 'chances' de se faire agresser par eux que si on les file à d'autres; si on ne les leur donne, c'est parce qu'il y a 'fabuleusement' plus de risques avec eux qu'avec des rançais de souche qu'ils viennent puis foutre la merde au show — est-ce de notre part une marque de racisme ou la prise en compte d'un réel phénomène d'intolérance? Ce sont pour la plupart des personnes étroites et violemment moralistes. Depuis leur venue massive sur Pary plus personne n'ose s'habiller de façon excentrique, même les keupons ont dû revoir leur attirail à la baisse (ils en avaient marre d'être quotidiennement l'objet de leurs railleries). Saint-Ignace est la ville de Rance qui compte la plus forte concentration de familles immigrées, et aucun dandy ne peut s'y balader sans encourir des manifestations d'hostilité plus ou moins nuisibles à sa santé. Un parysien de Pary, si tu lui files un flier genre le nôtre, il sera plutôt enclin à sourire... au pire il sera dépité, mais restera dépité silencieux, respectueux des délires autrui (juste que c'est pas son truc). Alors que ces arabes qui tant réclament pour eux la tolérance, ils sont incapables d'en faire preuve. On ne leur remet nos feuilles 'obscènes' que quand on sent qu'ils ont adopté les mœurs décadentes rançaises, qu'on peut leur montrer notre cul sans craindre de leur part des représailles.

On entre dans les librairies nationalistes comme dans un sex-shop. Elles ont dû s'équiper d'un double vitrage, d'une double porte blindée, d'un sas de sécurité comme un sas de dépressurisation; après les violentes agressions dont elles ont fait l'objet, ces choses-là leur sont devenues vitales. Pour se protéger des 'bonnes mœurs'... Je suis content, on trouve ici des livres impossibles... des livres qu'il n'y a pas chez les autres libraires. Je passe des heures à m'esclaffer — les titres sont excitants. Ce sont des livres persécutés, stigmatisés. Si cette société que j'exècre les poursuit, c'est qu'ils lui sont dangereux. Tout ce qui peut faire couler la machine m'intéresse, mieux vaut être un naufragé qu'un rameur dans la galère. Quand on interdit un livre, c'est parce qu'il est trop bien. Je m'intéresse aux livres que la société que je méprise veut me cacher; je veux des livres dangereux. Pourquoi est-ce que les livres d'extrême gauche qui prônent l'émeute et le pillage sont en vente sur la grande place alors que ceux pour l'ordre et la discipline se font bannir? Parce que seuls les nationalistes s'opposent au Grand Projet du Système, qu'est notre uniformisation. «Travail Famille Patrie» c'est pas trop ma tasse de thé, mais les couilles oui, les couilles sont ma tasse de thé, et eux en possèdent une paire car tous sont contre eux.

On a joué le 24 janvier dans le squat Art et Toit, métro Château de Vincent. Un mec du public («un nazi», un pote à Klaus Charnière m'a-t-on dit) est monté spontanément sur scène et spontanément on a baissé son froc, on lui a trituré le fion, mais quand Costes a tenté de lui mettre trois doigts dedans, il a protesté. Juste après le show un jeune homme est venu me dire: «T'as pas peur, à aller comme ça jusqu'au fond de la salle dans le public?... Parce que je te préviens, y a deux mecs ils avaient sorti des cutters...» J'aimerais vraiment pas qu'un jour quelqu'un me tranche, mais il faut que je fasse le show à fond. Je vais jusqu'aux gens debout derrière parce que je veux qu'eux aussi soient confrontés à l'énergie, que je sois au milieu d'eux, qu'ils sentent mon corps, vraiment qu'ils en sentent les émanations. Et je crois que c'est justement s'ils percevaient en moi une peur que c'est là qu'ils me planteraient... Si j'ignore la menace et me montre démoniaque, ils sauront que si jamais ils me loupent ce sera

grave pour eux.

Bonvent le photographe de guerre est venu cette fois nous filmer. A un moment je suis monté nu debout sur un banc, et puis j'ai sauté en l'air pour retomber sur le flanc sur le carrelage blanc. J'espère que les gens ont mal quand ils regardent ce que je fais pour eux, je ne suis pas Superman. Je comprends même pas comment je fais à chaque fois pour faire les shows jusqu'au bout... puisque déjà à la première scène je me sens défaillir, privé de force j'ai même du mal à garder mes bras levés...

Costes est désespéré... il se rend compte que quoi qu'on fasse son public toujours va croire que c'est une critique de la religion. Le titre du show c'est «Le culte de la vierge» — ils croient que c'est ironique, ils croient que c'est une satire, alors que c'est une éloge. C'est un spectacle pour raviver l'intérêt pour l'Eglise Catholique, la faisant revivre en tant que culte païen orgiaque. J'ai moi la foi: toutes les fois que je saute en l'air je m'attends à ne pas retomber.

J'ai rencontré Julie, je crois qu'elle voulait faire l'amour avec moi mais je ne l'ai compris qu'une fois qu'on soit partis. C'est comme les blagues: je ne les comprends et en rigole que trois heures après qu'on me les ait racontées. Message personnel à l'attention de Julie: Julie si tu me lis sache que moi aussi, que moi aussi j'aurais voulu faire l'amour avec toi.

Nous a contactés une fille qui est partante pour jouer dans le show à la place de 'Médusa'. Elle débarque lundi, et se fait appeler «Ugly Dead Girl». C'est à ce qui paraît la fille qui m'avait griffé à sang lors du concert de Lyon.

#### 14.7 SANS SOUFFLER MOT

Cet après-midi du 26 janvier je me suis rendu à une messe haïtienne. Dans une église (plutôt un bunker) qu'Aimée avait conseillée à Costes. C'est à Bonteint, dans une zone industrielle. C'est dans une cour, au fond de cette cour à gauche, puis à droite puis à gauche, derrière une grande porte en fer. Là.

Quand à 18 heures je franchis cette porte, les discours ont déjà commencé. Costes m'avait renseigné: ils embraient dès le samedi, dorment sur place, puis recommencent le lendemain jusqu'à tard le soir.

Pour l'instant ça va, ils ne font que chanter, c'est encore classique; mais il m'a dit qu'après, qu'après «ça part en live». M'a dit que c'est ici que les sœurs d'Aimée et Aimée elle-même se sont faites posséder par un démon pendant près de trois semaines et qu'elles étaient devenues dangereuses et que personne savait comment les en débarrasser. Une histoire de fous... mais c'est à Costes de la raconter. J'aimerais bien qu'il écrive sur cette histoire, car c'est un fait exceptionnel.

Ils n'ont fait pour le moment que parler. L'orateur parle et toutes ses phrases sont ponctuées par les «alléluia!» de l'assistance — on se croirait à Harlem. De part et d'autre du pupitre, un grand drapeau rançais ainsi qu'un drapeau de la communauté européenne. Suspendues au faux plafond des plantes plastiques déplumées, des guirlandes au clignotement fainéant, comme d'anémiés jardins de Babylone. Le sol est en linoléum et nous sommes assis sur des chaises d'espace vert. Je me suis placé vers le milieu de la salle pour voir au mieux ce qui se passe devant sans pour autant provoquer. Je reste discret autant qu'il m'est possible de l'être, je suis le seul blanc présent.

Un jeune homme s'assied attendant et me demande si je comprends. Carrément pas! Ils parlent créole, et quand c'est pas du créole c'est un rançais difforme ou super mal articulé,

et avec dedans des mots en anglais. Mais je lui dis: «Oui, je comprends.» Certaines femmes s'intercalent entre les allocutions pour nous raconter les expériences de leur vie, et les rêves qu'elles ont fait du Christ pendant cette nuit. A chaque fois qu'on lit un verset de la Bible l'assistance toute entière se lève en signe de respect. Je fais tout comme eux. Et puis alors mon jeune homme me tend la main, il me dit quelque chose, je capte le mot «manteau».

— Ah! Mon manteau!... Et je commence à le retirer.

— Non! Non! Il faut se féliciter de nous être enlevés nos manteaux de péché!

— Ah! Bon! Ok!...

Et je lui serre la paluche qu'il me tend depuis tout à l'heure — je sais maintenant pourquoi. Tout le monde félicite son voisin de l'avoir fait, on se serre les mains, on se dit «C'est bien». Et puis subitement la femme qui depuis un moment pérore questionne:

— Y a-t-il parmi nous quelqu'un qui vient pour la première fois?

— Vas-y! Vas devant! Parle dans le micro! m'encourage mon chaperon... Pas le choix, faut que j'y aille. Tous les fidèles se tournent vers moi, me regardent et attendent que je me lève pour aller me présenter. J'y vais, me tiens devant eux et à ces gens leur dis:

— Je viens pour la première fois, je suis content d'être avec vous ici, j'ai accepté Jésus comme mon Sauveur.

Tel quel. Tous applaudissent.

— Comment t'appelles-tu...?

— Je m'appelle Giglio Nemes, et je suis italien.

Ils applaudissent encore un peu, je regagne soulagé ma chaise. Mais c'est en fait de la triche: je me suis fait avant briefer par Aimée sur les phrases qu'il fallait dire pour que tout se passe bien.

Entre l'estrade et nous les assis y a une vingtaine d'hommes et de femmes sur le ventre somnolents, couchés sur des couvertures par terre. Le jeune homme mon voisin se présente, il s'appelle Jean. Me demande:

— T'es musicien?

— Un peu.

— Tu joues de quoi?

— Je chante.

— Si tu vas devant chanter, je demande aux musiciens de t'accompagner...

Oh là...! c'est vraiment vraiment gentil, mais il me semble préférable de refuser; je ne suis pas assez bon acteur, l'imposture pourrait se voir. Une grosse vieille femme marche vers moi bourrue, et comme pour que les choses soient claires une fois pour toutes me demande: «As-tu accepté Jésus comme ton Sauveur, ou veux-tu accepter Jésus comme ton Sauveur...?» Au pif je réponds que «je l'ai déjà accepté», espérant que ça passe pas pour trop prétentieux.

De plus en plus de chants, de plus en plus longs — ils en connaissent les répliques par cœur —, des musiciens nous escortent maintenant de leurs tambours, les dormeurs se sont levés, ils font cercle et dansent. Leur tenue les singularise: les femmes sont vert émeraude et les hommes en tuniques brunes longues, avec quelques choses dorées. Ils s'exaltent, chantent les mêmes sentences pendant longtemps, ça prend la tête, c'est le but. Y a une chorégraphie, je la distingue. L'excitation gagne l'auditoire. Ils balancent les bras comme on leur demande, ils ferment les yeux je ferme les yeux, je balance mes bras comme on me le demande. Les musiciens tiennent la cadence, ne l'accélèrent ni la décélèrent, leurs bras doivent en être éprouvés. Alors que tout le monde bouge, certains ignorent et continuent à feuilleter des revues de mode sans avoir cure de l'agitation qui les environne; leur voisinage immédiat part en transe, et ces personnes continu-

ent à tourner les pages sans même lever les yeux.

Ça crie bizarre... Se gargarisent comme le ferait un diable, ce ne sont pas des voix normales, et ce ne sont pas des camés qui les produisent mais de respectables mamas quinquagénaires. Et puis on arrive à une phase où c'est fini de chanter. Tous se mettent à prier leur propre prière, chacun pour soi et à très haute voix; les voix s'enchevêtrent en une clameur aiguë, puis quelqu'un ayant fait tinter un triangle, tous s'arrêtent et moi de même. Mais recommence alors une danse, et cette danse est une chenille où personne ne se tient car ils avancent en bondissant. C'est le grand-prêtre, qui bondit en tête... En cul! vu qu'ils progressent à reculons... Lui c'est le plus petit, mais aussi celui muni de la meilleure détente. C'est lui qui dirige les chants, lui qui donne partout le la, qui se nique le plus la voix. Il tourne sur lui-même plus vite que n'importe qui, sa tunique se soulève — je vois ses jambes nues. Je suis debout devant ma chaise et comme les autres je danse le rythme, irrésistible. Moi aussi je saute pieds joints, décolle mes pieds, je dois me retenir pour pas trop en faire. La chenille passe dans les rangs, ou nous tourne autour comme opérant sur nous une circumambulation. Ils ont viré le drapeau rançais, l'euro péen, pour en apprendre deux autres, un de tissu vert et un jaune.

La course de la chenille a duré une demi-heure. Les membres ont reformé un cercle, sont même à genoux. On les croirait calmés, mais aux femmes leur sortent encore des rôles épisodiques — comme si une puissance stagnait en elles et qu'elles faisaient leur possible pour la refouler, pour que ses cris viennent pas perturber le silence. Pris de spasmes leurs corps vibrent autonomes, comme les corps de serpents morts, qui bien qu'ils soient morts leurs corps persistent.

Le petit chef rompt la trêve. Il parle bas comme s'il ne parlait que pour lui, en 'yaourt', une nouvelle langue. Une femme spécialement traduit pour l'assemblée (interprète, transcode, extrapole). Il parle les paupières trémulantes et prononce «gloria» tous les dix mots. Tous ceux du cercle sont complètement partis, haletants. Je suis conscient de mon privilège, je leur suis reconnaissant de me laisser voir.

Entre dans le cercle une femme et son bébé. On dit une prière. Le prêtre touche le bébé, lui passe la main sur le visage. On déshabille le bébé et l'enveloppe dans le drapeau vert; ou dans le jaune, je sais plus. On le pose par terre. Il pleure, il crie, je vois pas, trop de gens penchés sur lui. Je vois qu'une femme tient un flacon, quelque liquide. Ils jettent maintenant le bébé haut en l'air, et le rattrapent. Et le jettent, et le rattrapent. Le cercle se recompose. Deux hommes de part et d'autre du cercle se passent le bébé en se le lançant à hauteur de poitrine comme un ballon de basket. Six ou sept fois. Y a entre eux plus de trois mètres, et leurs mains tremblent. Quand c'est fini toute la communauté se lève et marche les rejoindre, Jean me dit qu'il faut que je m'y presse aussi. J'y vais alors et m'agenouille avec les autres. «Non! Faut toi que tu te mettes avec ceux au centre!» Je me corrige. La vingtaine nous encercle. Mes mains sont posées à plat sur mes cuisses. On nous ordonne de fermer les yeux. Eux autour se mettent alors à vomir un bruit monstrueux, monstrueux, quelque chose de terrifiant, vraiment, comme la voix de mille esprits en rogne. Bien que tendu je reste confiant, et garde mes yeux clos. Quand je les entrouvre, c'est pour voir une dame qui marche parmi nous toucher nos fronts; à moi aussi elle dessine une croix sur le front avec une substance graisseuse. Je crois pouvoir maintenant m'en aller, je suis les autres qui partent, les autres qui sortent, tout le monde sort, mais voilà que moi ils m'arrêtent. Faut que je reste. Peut-être qu'ils vont me faire une crasse parce que j'ai dit que Jésus est mon Sauveur alors que c'est pas vrai<sup>28</sup>! Pas

du tout; ils me gardent pour m'accorder un traitement particulier: dix d'entre eux aménagent un nouveau cercle, juste pour moi, juste autour de moi. Lisant la pâleur qui gagne mon visage quelqu'un me rassure: «Ils vont seulement prier pour toi...» Ils commencent par réciter très vite des phrases créoles comme des incantations, et puis progressivement ils se mettent à s'approcher de tous côtés éruptants, ils avancent tendant leurs bras devant eux comme des zombies vers moi qui suis au centre. Ils avancent ainsi lentement et je ferme les yeux, cette fois de mon initiative. Et quand ils arrivent sur moi ils ne baissent pas leurs bras mais les maintiennent tendus et leurs mains pointues, et me touchent de toutes parts du bout de leurs doigts, et me pressent le corps en s'égosillant, en beuglant comme des possédés; l'un d'eux m'appuie particulièrement sur le ventre, il me le pousse de ses doigts vers l'intérieur comme pour le monter dans ma cage thoracique — mais je n'ouvre pas les yeux pour voir qui c'est qui me fait ça parce que je n'ai pas peur, je ne doute pas de sa bienveillance. Et puis tout s'est arrêté net, leurs bras sont retombés. Sobrement, d'un signe de la tête je les ai remerciés. J'étais ému. Ils m'ont alors dit: «Ce que tu cherches tu le trouveras.» Je n'ai rien répondu; calmement je suis parti. Non pas qu'ils m'aient demandé de partir... je suis parti parce que j'ai senti que c'était bien comme ça — je ne voyais pas ce que je pouvais avoir de plus, je ne désirais plus rien. C'était parfait ainsi, fallait partir. Sans souffler mot je suis sorti droit comme un i, j'ai marché comme si j'allais traverser la mer à pied.

## 15. Turlututu chapeau pointu

On nous loge chambre 438 au Myris, un squat de Toulouse sur sept étages, dans l'ancien Palais de Justice. Je déteste les squats et les gens qui là macèrent. Ils occupent des lieux splendides et les gâchent en bariolant tous les murs des couleurs de l'arc-en-ciel. «Pour que ce soit plus gai...» Sombres idiots. Ils taguent des maximes à la con («L'Etat opprime, la Police réprime») et foutent dans tous les coins leurs horribles sculptures d'objets des poubelles, ils récupèrent toutes les merdes et les foutent à l'intérieur des palaces qu'ils habitent. Et font chier les voisins et font chier le propriétaire et font des histoires pour partir. Les squats sont des verrues dans la ville. J'aimerais qu'il leur advienne ce que mon grand-père souhaitait à la Sicile: que l'île plonge toute entière dans la mer noyant ses habitants. Et c'est là qu'il y a une astuce: l'île, disait-il, devrait alors réémerger des eaux pour que toutes les familles siciliennes disséminées de par le monde viennent constater les dégâts, et alors, quand jusqu'au dernier tous les siciliens se trouveraient sur l'île, celle-ci devrait plonger une seconde fois terminer le travail. S'ils maculent de tortillons multicolores, s'ils colorient tout ce qu'ils voient, c'est bien parce qu'ils ne savent voir la beauté des choses, qu'ils n'y sont pas sensibles, comme des fumeurs au palais ravagé qui doivent saler à mort tous leurs plats pour y capter un quelconque goût. Ils ne comprennent le charme d'un Palais de Justice, de ses moquettes ses radiateurs, des gonds de ses portes, de ses prises électriques, ses longs couloirs beiges, ses grands espaces vides, dénudés... Ils ont tout foutu en l'air, comme Rosemary dans *Rosemary's Baby* qui fait repeindre en blanc mort ce formidable appartement dans lequel elle emménage, détruisant tout son vécu. Cette manie de tout égayer vient de leur naturelle tristesse.

«FAIS CE QVE TV VOVLDRIS AVOIR FAIT QVAND TV MOVRRAS» est la phrase que j'ai pu lire peinte sur une tablette de la cathédrale de Toulouse. Elle résume ma philosophie, j'aimerais savoir qui l'a écrite. Ceux qui l'ont accrochée là ne se rendent pas bien compte de sa portée, de ce qu'elle implique. Cette phrase est l'aboutissement d'un raisonnement ultraviolent.

J'aimerais dédramatiser, ne pas me stresser autant avant de jouer. Mais je n'y arrive pour l'instant pas. J'ai l'impression pour chaque show que c'est le Jour de ma vie. Ce repas que les organisateurs toujours nous offrent avant de jouer, je le perçois comme le dernier repas du condamné avant sa mise à mort. Ce qui est flippant c'est de penser à l'état de folie dans lequel on va se retrouver dans un instant, de savoir que tout de suite dans quelques minutes je vais être émotivement ébranlé, passionné au sens étymologique du terme. Je suis pourtant là super calme à regarder; Costes souvent s'inquiète: «T'es fatigué?» Je ne suis pas fatigué, mais me concentre. Je regarde les gens qui entrent dans la salle. Je me concentre sur eux m'énerve contre eux, c'est facile; je tire d'eux mon énergie, de mon mépris pour eux. Je vous remercie d'être aussi dégueulasses et par ce de me permettre de m'éclater autant.

31 janvier on a joué au Myris. Sont venues plusieurs cen-

taines de personnes, plus de 400 — 200 de trop. Tellement y avait de balourds groupés autour de la scène que le son des enceintes ne parvenait pas au sonorisateur; il a dû travailler à l'aveuglette et nous a fait un travail de merde. Dès le début on a eu zéro son dans les micros, ça nous a fait foirer l'entrée. On lui a fait rembobiner la bande pour recommencer, il avait même pas remarqué qu'il y avait un problème... Le public nous criait: «Faites pas chier!...» Le son allait et venait de façon on ne peut plus aléatoire mais tant pis, on y est allés quand même, là-dessus. «Starlettes!...» Leurs appréciations ayant fini par nous les gonfler, nous avons été ce soir-là d'une extraordinaire violence — c'était très bon. Rosalie s'est prise plus de coups qu'à l'ordinaire, et j'ai foutté Costes si fort que sur son dos y avait dessiné comme un bouquet de fleurs tout en lignes rouges.

Faut maintenant que je parle d'un phénomène grave, ressurgi ici de manière flagrante, mais commun au milieu tout entier: sous couvert d'anticapitalisme ils organisent des concerts «entrée libre (à vous de donner ce que vous voulez)», ce qui concrètement fait que les gens se fouillent dans les poches, en sortent une poignée de pièces, cherchent là-dedans les plus petites, les de moins de valeur, et les jettent méprisants dans la caisse d'un regard qui semble dire: «Bâtards de capitalistes...! M'avoir fait payer 5 centimes pour voir 3 concerts...!» De plus, avec ce système de «participation libre», plein de gens qui entrent en ont rien à foutre des groupes qui jouent. Si le prix était fixé ne serait-ce qu'à 3€, eux à coup sûr seraient pas venus. Mais avec la «participation libre» ils rentrent et foutent la merde. Bien sûr, si l'entrée est «participation libre», c'est que le prix du verre de bière au bar est lui clair: cher. Plus il y a de gens dans la salle et plus ils vont vendre de bières. Les artistes sont payés en fonction des recettes à l'entrée, tandis que les directeurs du lieu touchent l'argent du bar. Quand la soirée est finie pour nous y aura misère, mais les décideurs du squat, ces idéologues subtils, eux auront du blé plein les poches. Et même qu'on a du mal à ce qu'il nous le filent, notre salaire de misère... Faut se battre bec et ongles pour pas se retrouver le bec dans l'eau... C'est la prise de bec: «Comment? Vous voulez de l'argent?... Sales capitalistes! Vous n'avez pas honte? Vous ne pensez qu'au fric...!» Ben oui, on y pense... c'est que l'autoroute n'est pas «entrée libre (à vous de donner ce que vous voulez)», que la boulangère vend pas son pain en «participation libre», et qu'aux stations Shell® ils connaissent pas ça non plus. Ces cachets sont nos seuls revenus, ils sont le fruit de notre travail. S'ils continuent avec ce système de libre entrée, au lieu de le servir ils vont le couler, l'underground... Après nous avoir finalement payés, Nadia, la matrone du Myris s'indigne: «Ah! Ça me dégoûte! que d'avoir touché à tout cet argent... Vite, faut que je me lave les mains!»

Les squats prétendent ne pas avoir de chef car c'est mal vu, que de reconnaître en avoir un, de chef, auquel tous obéissent... Mais il y a bien partout un chef. Généralement c'est un homme ou une femme nettement plus âgé(e) que les autres mais avec un look jeune à fond qui lui permet de se légitimer, de passer pour un(e) d'entre eux. Les squats c'est des gosses qui jouent à l'anarchie et un adulte ou deux qui discrètement les gouvernent (tranchent, interdisent, encaissent) et leur font croire que c'est pour de vrai.

Après le spectacle Costes et moi à tour de rôle avons descendu nus comme des vers les cinq étages d'escaliers de marbre pour aller prendre une douche au sous-sol. Royal! Puis Costes subit une énième interview:

— Quel est ton propos?

— Je ne sais pas... Je n'ai pas de propos, je fais un spec-

tacle. Moi-même je comprends pas mon spectacle.

— Mais ta démarche... quelle est ta démarche?

— J'ai pas de démarche. Je trouve ça grave qu'un artiste ait un propos, une démarche...

Le lendemain on reste à Toulouse pour jouer au Clandé, un ancien bar à putes. L'endroit est spécial: un comptoir de tous les clichés, des boiseries forgées style Art Nouveau, les boudoirs feutrés velours. C'est Marco, qui cette fois nous a fait le son. Marco a fait ça bien. Il est doux, discret, bosseur. Il a tellement fumé que ses lèvres restent en avant comme si tout le temps il cherchait à donner un bisou. Costes s'est pris un coup de boule d'un à qui il avait mis les doigts dans la chatte de sa nana. J'ai tout craché mon chocolat dans la bouche d'une inconnue que je sais maintenant qu'elle s'appelle Anne. Elle a été gentille, elle m'aimait bien. J'ai passé beaucoup de temps, dans l'intimité du public, à lui lécher la chatte au travers de son pantalon — j'espère que tout de même elle a senti quelque chose...! Un performer bondage est par surprise monté sur scène, j'ai pas manqué de lui fouetter le crâne. L'action où Costes et moi on déchiquette un poulet et qu'on l'écartèle avec les dents a plu moyen, à cette assistance de végétaliens... Enfin... c'est surtout moi, qui écartèle... car lui a les dents trop pourries pour le faire sans dommages. Il n'a pas de Couverture Sociale, ses dents se désagrègent par manque de soins (il se défie des corps soignants), elles deviennent comme les colonnes de pierre rouge dans le Colorado, ex-montagnes entamées de toutes parts par le passage abrasif de l'eau de fleuves disparus depuis des siècles.

Des femmes nous proposent après une partouze, mais elles sont trop vieilles pour que ça puisse nous intéresser. Anne s'en est allée mais elle me fait amener un petit papier. Et que va bien pouvoir me dire une fille dont je viens d'ainsi chauffer la touffe? «Quelle sensibilité ravageuse!» m'écrit-elle, dans un nuage de petits cœurs bleus...

Rosalie, sur scène, elle fait plus rien. Elle pose. Grimace. Surtout elle attend le moment quand on lui file son argent. Elle prétend être notre victime alors que c'est elle qui nous exploite. Elle nous fait des tragédies — nous téléphone l'autre soir complètement retournée pour nous dire que à cause de la photo de sa chatte qu'on a mise sur internet, son alcool de mec allait venir la tuer. «C'est une question de minutes...», «Au minimum je vais finir à l'hôpital...». Nous, super inquiets, tout vite enlevons la photo et la rapelons, on a peur qu'il soit déjà trop tard, qu'elle soit déjà morte, mais elle décroche. On l'encourage à s'enfuir, à se réfugier chez les voisins, à... «Non non, tout va bien» elle nous dit... Il est rentré il a rien dit, tout est calme il se passe rien, on entend la télé au fond qui vante. En fait elle devait avoir honte de sa chatte moche sur le web, alors elle nous a fait flipper juste pour qu'on l'enlève. Mais c'est injuste parce que nous on les a, nos bites moches sur le net...! Je l'ai dit: elle nous exploite; nous sur scène on s'empale, on se suce et on se fait très mal, mais elle rien, son sexe on peut même pas le lui toucher sinon elle nous fait une crise.

J'ai rêvé d'un rat blanc qui sur le crâne avait la chair qui s'ouvrerait telles les lèvres d'un sexe, et un gros chien venu le laper s'est abreuvé de son liquide sur la tête du rat.

On vient de jouer au Zoobizarre de Bordeaux. 40 personnes, la salle était vide. On s'est tout de même donnés, j'ai fait de mon mieux, même que trois types m'ont dit «Merci Giglio...», mais dans l'ensemble les présents sont restés froids sur leurs chaises (celles que je n'ai pas renversées).

J'y ai revu Meeao. C'est fou comme je l'aime bien... Je

l'aime vraiment beaucoup. Je suis content de le connaître. Je suis désolé qu'il nous ait vus aujourd'hui dans cette salle creuse, j'aurais tant voulu me faire voir par lui un peu superbe. Tout de même, ce soir, j'ai testé un nouveau gag: après m'être pincé les narines, je me suis mouché fort projetant la sauce de mon nez sur les spectateurs immédiats. Costes, maintenant qu'il a fini de brûler tous les poils de sa bite, il vient brûler les miens à moi qui suis plus poilu.

Nos vêtements de scène sont de plus en plus sales, puants, terriblement puants, terriblement sales, on sent comme ces clochards qui rentrent mendier dans la rame de métro et tout le monde s'écarte au passage tellement leur odeur est âpre. Nous n'avons jamais lavé nos vêtements de scène, pas une seule fois. C'est trop drôle, de voir leurs grimaces quand on s'approche... Ça me fait moi-même gerber, quand dans les loges on enfile nos costumes, leurs tissus germés... Je pose mes couilles dans un slip qui n'a jamais eu le temps de sécher, les chaussettes sont trempées les chaussures idem, parce que dès que le spectacle est fini on les enferme. Ça fermente dans les sacs plastique. Une fille a offert à Costes une copie de sa thèse sur «La saleté corporelle et l'amour propre». Costes y est fréquemment mentionné.

Ce soir on rejoue ici même. Le patron nous fait remarquer que hier j'ai rompu leur mur de placoplâtre en sautant contre (quand je cours vers le mur, un mètre avant de le heurter je saute en l'air pour pas que je puisse me ralentir). Costes dit faut que j'arrête de faire ça. Faudrait aussi que j'arrête de me lasser la tête avec la mitraillette, puisque ayant à Liège fini par la casser en deux, maintenant elle est réparée avec deux bouts de bois à section carrée, et ceux-là dans ma tête doivent faire nettement plus de dégâts.

On vient de faire le show, je me crois descendu d'un navire qui tanguait force 10 sur l'océan. Il y a eu des mouvements de panique générale quand je venais leur cracher dans la bouche, ils bondissaient de leurs chaises pour se presser au fond de la pièce comme si je tenais dans ma bouche en fait une vipère. Les gens aiment bien quand je prends la pose celle en équilibre sur mes épaules avec les jambes en l'air, droites ou en tailleur, et la bite qui me pend vers le visage, et les ondulations du bassin parce que je suis sur le point de me renverser... Pour respecter la volonté de Costes, j'ai rien fait au mur. J'ai par contre réalisé une figure inédite: j'ai posé en pointe de compas l'os de mon genou sur le carrelage mouillé et, me poussant avec les mains, me suis fait faire la toupie tout vite tout vite. Un docteur est venu pour sortir son gros cul, pour nous aider à faire apparaître la vierge. Il a claqué du fric pour offrir une vraie fleur à chaque spectateur, et on l'a vu poser sur scène un dense bouquet de roses. Après le show il ramène une bouteille de champagne qu'il ouvre éclaboussant, et il nous offre un nouveau tube de vaseline.

Costes m'explique que plus il s'embourbe dans les procès et plus il veut faire des disques avec des textes susceptibles d'être condamnés. Pour voir où ça le mène, combien bas il va tomber. Dans le genre artiste maudit, y a pas mieux. Moi c'est pas artiste maudit que je veux faire... Moi, je veux faire artiste-avec-plein-de-filles-autour-et-de-la-bonne-nourriture-à-manger-avec.

Le docteur est revenu ce matin avec une nouvelle bouteille de champagne. Quand on est partis, il a bombardé notre voiture de croissants. Depuis que son fils est mort il est devenu comme fou. Il a quitté son job, et passe toutes ses nuits tous ses jours sous alcool, cocaïne et médocs. Il est à la masse. J'ai vu sa jambe que tout le temps il se gratte, sa jambe pourrit.

Et trois mois plus tard on apprend qu'il a poignardé

quelqu'un.

Ce soir 06 février on a joué à Clermont-Ferrand dans une ancienne cave à fromage, une grande pièce souterraine comme une chambre de catacombe. Le sol en terre battue est bosselé, les murs quand tu les touches y a tout qui tombe, le plafond c'est des arcades, des choses courbes, des lignes hautes et courbes. Dans le public y avait Vaquette, Vaquette en tenue de Vaquette, la tenue du Diable. Un mec à nouveau est monté montrer son cul, c'est un classique. Autre classique: j'ai passé ma tête sous la jupe d'une louloute pour lui laper la chatte à travers son collant. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui lécher directement la chair, ça m'eût été pourtant possible, car elle n'eût pas un mouvement de gêne. A force les réflexes me viendront.

Richard voit que je saigne du front, d'une bosse, il veut me mettre de la pommade. Comme je me suis rhabillé, il voit pas que c'est mon corps tout entier qu'il faudrait plonger dans la pommade. Pourtant, j'entends que le public trouve le spectacle pas assez saignant. Ce serait sans doute bien pour eux si on en sortait mutilés. L'idée, en me brutalisant, ce n'est pas de détruire mon corps mais de le rendre plus robuste. Ça me dérange pas de me couper la peau, mais faut que ce soit accidentel — jamais je n'accepterais de me la couper exprès. Les gens me croient sadomaso; sado oui, mais pas maso: quand je heurte mon corps je n'ai pas l'impression de lui faire du tort mais de lui faire du bien. D'autres attaquent leurs corps, se le percent et l'affaiblissent, moi le percute et le cogne pour l'affermir — parce que je l'aime. Costes me demande pourquoi je ne me suis pas inscrit à la Légion Etrangère — y ai-je déjà pensé? m'interroge-t-il...

Après ces moments d'euphorie il m'arrive souvent, comme maintenant, de me retirer marcher seul dans les rues alentours, de m'offrir une belle promenade nocturne. Je pratique le 'jeu de paume', ce jeu qui consiste à marcher au hasard jusqu'à se perdre. Quand je marche dans les rues, j'ai la sensation constante que quelqu'un me suit de sa carabine pour m'abattre. Derrière moi ou quelque part aux fenêtres. Ma sensation est que d'un instant à l'autre — maintenant! — ma cervelle va gicler. Quand cette intuition commence à me limer les tempes je me mets à marcher en de sophistiqués zigzags dont un tireur même d'élite serait, je crois, pas en mesure d'anticiper les trajectoires.

Quand ce matin Costes m'a réveillé, dans mon rêve il se passait ça: je courais avec Vaquette et nous étions tout de blanc vêtus. Si nos vêtements étaient à ce point blancs, c'était par souci de mimétisme parce que nous avions pénétré un lieu interdit où il ne fallait pas être. Nous courions furtifs sous nos capes blanches, nos capes ondoyaient à cause de la vitesse majestueuse de notre course, nos pas se produisaient sans bruit. Nous filions dans d'innombrables couloirs de linges blancs tendus dans une zone de nuages, c'était le ciel. Et puis j'ai vu une armoire de tri en bois aux tiroirs carrés, j'ai ouvert deux de ces tiroirs et dans l'un la tête d'un nègre mort, un père de famille, et dans l'autre la tête de sa femme. Aucun signe de décomposition — plutôt une vision alimentaire, comme ces friandises meringuées vendues en hiver dans les boulangeries françaises, «têtes de nègre» qu'on les appelle. Il me semblait qu'à ces crânes il aurait suffi que je casse la calotte pour accéder à la mousse.

Nous jouons le 08 à Pau pour la soirée «Turlututu chapeau pointu». Sur le passage de l'alléluia, de la position du gardien de but d'une équipe de hockey sur glace qui pare, par impulsion de mes bras je décolle réalisant en l'air des pirouettes à 360°. Rosalie cette fois y a rien à dire, elle a mis

le paquet — elle a pissé comme une vache. Combien de bières, dut-elle se taper pour arriver à ce prodige...! Avant chaque représentation je savonne les divers objets qui iront finir dans notre cul, pour éviter qu'on se rentre trop de vieille merde. Je récure l'extérieur de la flûte, mais à l'intérieur il y a de ma merde tassée jusqu'au bec.

Si maintenant je veux m'améliorer il faut que j'arrive à vomir sur scène, mieux encore à chier. Je vais m'entraîner. Bander serait d'un niveau encore au-dessus. Mais s'il est possible de bander en marchant, en courant ça me paraît pas être humain. Bander n'est pas compatible avec l'engagement musculaire exigé par le jeu, le sang part ailleurs. De plus, ces scènes fondamentalement me dégoûtent.

Costes a des chaussures cassées, toujours de la crotte aux semelles, et ne se torche même pas le cul. Chaque fois que pour le show je lui lèche la rondelle, je sais qu'il y a de la merde qui reste; elle est là qui m'attend. Moi je me torche beaucoup... quand c'est lui qui me lèche le derrière il lèche les boulettes roses prises dans mes poils, garantes de ma très haute propreté.

Ici à Pau nous avons été accueillis par de sains bourgeois. Je me suis senti bien plus à l'aise chez eux que chez les squatteurs. Ce sont des gens qui se lavent, et leur maison est propre aussi. J'ai aimé les manières de Constantine. Mon sexe aime beaucoup les manières bourgeoises.

Au vu des messages que m'envoie Nathalie depuis quelques jours, je me dis que ce serait possible qu'elle se suicide. Je peux même pas lui dire «Ne le fais pas», je n'ai pas d'arguments pour étayer.

Nathalie veut qu'on lui fasse confiance mais elle n'est pas foutue de la mériter. Elle perd, égare, oublie, néglige. — Je suis fou! de lui avoir confié mon appart... Mais si les dégâts occasionnés ne sont pas trop graves, l'opération restera une opération avantageuse. — Il faut surtout que je dise rien, pas une observation, sinon elle monte sur ses grands chevaux et sans délai m'accuse: «Tu ne me fais pas confiance...»

Cette nuit j'ai rêvé que je mangeais le crocodile qui me poursuivait.

## 15.2 PITOYABLES

Par internet on nous prévient qu'on nous prend pour un couple d'homosexuels. C'est charmant, mais y a méprise: c'est pas parce qu'on se suce la teube qu'on est pour autant des tarlouzes! Personnellement, jusqu'à présent, n'y a que les filles qui m'animent... qui font que ma queue se dresse<sup>29</sup>. Et je crois que c'est pareil pour Costes. La haine! Ainsi les filles se retiendraient de nous aguicher de peur de se faire jeter, de détruire notre petit couple? Che iella...! Sono proprio sfigato... Ça fait si longtemps que j'ai pas baisé, que rien que de me curer les oreilles ça me procure un plaisir sexuel. Je continue à les ramoner même quand leurs orifices sont je le vois déjà tout propres. Cette tournée censée être la période-de-ma-vie-où-j'ai-baisé-le-plus-de-filles s'avère être ma période-la-plus-longue-sans-avoir-baisé-une-fille... C'est aussi faute à la forte odeur du show; je souffre de cette odeur mais à chaque fois qu'ils parlent de laver les affaires, moi je dis non — ça amenuiserait l'impact du show. C'est moi, qui insiste pour que rien soit lavé... J'aime pas faire les choses à moitié.

Ma période faste fut celle où je posais comme modèle à l'École d'Art. Un tel vivier de chairs! En tant qu'élève j'avais souffert de la mollesse des modèles en fonction, aussi en devins-je moi un excellent: masochiste et inventif. J'ai posé buste dans la poubelle le bas en l'air, ou encore couché sur

les cuisses d'une fille Angélique — elle en tailleur, mon cul sous son nez (ce fut son point de vue) —, crochant mes pieds à une tringle à rideaux (que j'avais toujours sur moi)... Un prof profita de moi pour avoir des poses douloureuses; pour que ses élèves qui me dessinaient, comprenant ma douleur, me traçent le feu au cul (exemple: moi couché nu à plat ventre sur une barre de fer suspendue bancale à plus d'un mètre du sol). J'aimais mettre mal à l'aise les filles en allant m'asseoir à coté d'elles à poil, comme si de rien n'était, faisant abstraction de ma nudité alors que je voyais leurs visages s'empourprer. Je fréquentais en ces temps fréquemment trois filles à la fois, parfois quatre, et un soir, je me souviens, un malheureux incident me coûta le corps de Vanessa. Elle m'avait téléphoné le jour même pour passer à 18 heures, j'avais dit oui. Mais tout fut si doux, si bon, que je me fis surprendre par le temps: Léane avait pris rendez-vous pour 22 heures et fallait que je fasse sortir Vanessa. Je lui dis alors tout simplement: «Dans un quart d'heure une autre fille va venir, ce serait bien que tu partes.» Ça la fâcha beaucoup... Oui c'était gravement mal joué de ma part, mais je ne pensais pas qu'elle serait restée aussi longtemps (elle était carrément intentionnée à dormir chez moi). Bref, elle m'enfonça un doigt dans le cul, lâcha une série de coups de poing contre mon ventre, renversa son verre de bière sur ma tête, et se rhabilla. Je ne la revis plus. Léane arriva dans les dix minutes. Après avoir consommé, je l'accompagnai à la gare jusqu'au train pour rejoindre sa famille au ski sur les Alpes.

Une nuit à 03 heures le téléphone sonna et c'était Marie, sa voix était trouble, elle demandait à venir, sans poser de questions j'acquiesçais. Ce furent là les derniers mots. Car elle monta et nous fîmes l'amour et elle partit sans que nous ayons à prononcer une phrase. Quelle simplicité...! Je ne la connaissais que de vue... Elle avait un désir m'impliquant, elle comprit que j'avais compris et que je n'étais pas contre, et ça se fit. Si toutes les fois cela pouvait être aussi limpide...!

Pour emmener une fille chez soi faut avoir quelque chose d'acceptable à lui montrer. Car jamais elle n'agrèra de monter 'comme ça', sans raison... Et encore moins si tu lui dis que «C'est pour baiser.» Alors, faut que tu lui trouves une excuse: un livre, un disque, un film à visionner, un thé à lui faire goûter. Si tu lui dis «Viens, je vais te montrer ce livre dont je t'ai parlé», elle montera. Si par contre tu lui dis «Viens, on va baiser comme des phoques...!» tu auras tout foutu en l'air. Et pourtant, elle est pas dupe: si elle monte chez toi «mater un film» elle sera déçue si elle en voit la fin...! Si elle monte là où tu loges, y a des chances qu'elle n'ait pas d'objection à ce que la discussion se poursuive au corps à corps. Juste, elle a besoin d'un mensonge.

Pour savoir si ça risque de se passer, il te suffit de provoquer un contact avec son corps — de manière 'fortuite', évidemment. Il te faut que cette première civilité soit parfaite, parfaitement calibrée. Elle en sera comme inhibée; inhibée car surprise, surprise par ce grand calme, surprise par l'innocence de la manière, par ta totale absence de gêne — tu viens d'effleurer son sein et pour toi, c'est comme s'il ne s'était rien passé. Elle a bien vu, ta main arriver... mais l'effronterie tant l'a ébahie, qu'elle n'a pu réagir. Il peut bien sûr également s'agir de gestes plus anodins... comme le coup du pull dont la texture t'intrigue, le classique «pardon, laisse-moi passer» en la touchant à l'endroit de la colonne qui connaît sa plus forte dépression (juste là où commence la cambrure des fesses), le bête mais pourtant concluant «t'as quelque chose dans les cheveux»... Il faut par contre veiller à ne la toucher que du revers de la main, jamais de la face interne. Car une, la caresse est plus légère, deux, elle glissera mieux (tes paumes sont moites), trois, une fille se sent moins

agressée (menacée) par le dos d'une main que par une main ouverte (préhensile). Ta paluche ne doit pas s'attarder, tu dois même la retirer assez vite (mieux vaut tôt que trop tard), mais aussi lentement que tu l'as faite arriver. Ton geste, doit être séculaire; immensément lent (ça ne doit pas être une fuite). Le sang-froid est chez l'homme ce que les femmes apprécient, il est pour elles synonyme de bonne baise (un qui sait pas maîtriser son émoi sera identifié comme éjaculateur précoce). Cette première approche décide du dénouement de l'affaire, car en fonction de sa douceur elle choisira de, ou de ne pas, te laisser aller à son corps tout entier. Si la première caresse est admise, les suivantes ont des chances de passer aussi. Il s'agit d'y aller graduellement, avec légèreté, sans y penser, sans accorder de gravité à la situation — aucune gravité mais de l'apesanteur, le secret est dans la *nonchalance*. De cette heureuse manière on se retrouve à s'embrasser, et aucun de vous n'aura souvenir de comment vous en êtes arrivés là.

Mais si au contraire tu sens à ton contact une réticence de sa part, laisse tomber, arrête-toi sur-le-champ, ne t'expose pas davantage. La drague est une prise de risques et le risque que tu encours est de te faire humilié. Dragner c'est quémander, quémander c'est avouer un désir, reconnaître un manque, c'est-à-dire une faiblesse: draguer, c'est avouer une faiblesse. La fille peut t'accorder son corps, ou te refuser cette faveur; quand elle te le refuse, c'est là que tu es humilié. Tu es toute façon déjà humilié quand tu le demandes. C'est sans doute pour cela, que les filles qui ambitionnent de coucher avec un garçon ont besoin de l'excuse du film, du livre ou du thé...: parce qu'elles veulent pas t'avouer qu'elles ont ce besoin de baiser. Grâce à ces prétextes, si elles sortent de chez toi sans qu'il se soit rien passé elles ne se sentiront pas humiliées, car bien sûr elles étaient venues pour le thé. C'est si tordu pour ménager les amours-propres. Plus tu te mouilles (plus tu avoues ton intérêt) et plus en cas de refus ça va être dégradant pour toi. Donc il te faut avancer prudemment, vérifiant une par une la solidité des marches de l'échelle du septième ciel. Baisse ta culotte peu à peu, il faut te garantir la possibilité d'une retraite digne; si au moment du blocage ta culotte tu l'as déjà aux chevilles, tu auras du mal à lui faire croire que c'était juste pour pisser.

Donc je disais: si la fille se refuse arrête-toi à l'instant, n'insiste pas, lâche prise et feins d'être triste. Mais sans lui dire que tu l'es. Elle le lira d'elle-même sur ton visage, et demandera:

— Tu es triste?

— Non, que tu lui répondras... Mais tu te montreras froid, froid et distant; taciturne. Tout en jouant celui qui n'a point été affecté. Feindre l'indifférence, feindre que tout va bien.

— T'es vexé? T'es fâché?

— Non, pas du tout. Pourquoi? Et nettement gâcher l'atmosphère. La jeune fille regrettera l'intimité qu'elle vient de briser par son refus («Il y a cinq minutes tout était si bien...»), et pourvu d'en jouir encore, elle reviendra sur son veto. Et c'est là que les rôles s'inversent... Elle croit que puisque tu ne l'as pas forcée tu la respectes, elle te voit maintenant comme un gentil garçon qu'elle a déçu, y a de fortes chances pour qu'elle essaye de se rattraper. Elle va s'arranger pour que tu la reprennes dans tes bras. Il ne faudra pas accepter tout de suite, sinon ton cirque sera décrédibilisé: si tu l'acceptes aussitôt, c'est que tu n'étais pas vraiment déçu, pas vraiment triste. Quand tu jugeras le moment venu, reloge-la contre toi mais fais-le distraitement. Comme si maintenant tu t'en foutais. A partir de ce nouveau rapport de forces tu peux recommencer à te passionner, reprends l'action là où elle l'avait interrompue.

Ne jamais harceler une fille, ne jamais lui montrer que tu cherches le contact avec sa peau. Si elle s'assied sur le canapé ne profite pas de la circonstance pour te vautrer à ses côtés, assieds-toi donc plutôt en face, dans un fauteuil à part. Elle verra que tu aurais pu, sans que ça n'apparaisse suspect, te rapprocher de son corps, mais que tu ne l'as pas fait, car n'en ressens l'urgence; que tu préfères à son corps une conversation yeux dans les yeux. Oui, fais comme si son corps ne t'intéressait nullement — pas de regards baveux —, mais arrange-toi pour qu'en lui montrant quelque livre vos peaux imperceptiblement se frôlent; un chatouillement à faire dresser les poils, un contact à ce point délicat — comme un souffle — qu'elle ne pourra s'empêcher de suspendre sa phrase une seconde pour ravalier ses frissons.

Tout est une question de charisme. Très facile d'en avoir, suffit de ralentir tes mouvements et la vitesse de rotation de tes pupilles (ne regarder que de façon appuyée — pas furtive —, il faut que ton regard pèse une tonne), de parler laconiquement, lentement et d'une voix au son apaisant, de ne pas gesticuler, de terminer tes phrases par des points.

(Pour savoir dans un groupe qui est le chef, suffit de repérer celui que l'on consulte. Celui d'entre eux qui dit «Z'avez vu la caisse de ouf?...» ce n'est pas lui le chef. Le chef est celui à qui s'adresse cette question. Si c'est le chef qui le premier aura vu cette «caisse de ouf», il ne l'indiquera pas à ses subordonnés mais juste la suivra des yeux; et ses fidèles, qui guettent même les mouvements de ses vitreux, s'apercevant de son regard captivé le suivront, et tombant sur la dite voiture la commenteront. Quand un groupe regarde la télé, le chef est celui dont on observe les réactions. S'il sourit, le subordonné cherchera à croiser son regard pour qu'il sache que lui aussi ça le fait sourire. Si le chef est irrité par ce qu'il vient de voir, les subordonnés attireront son attention pour qu'il voie que eux aussi ça leur fout la haine. Le chef est celui qu'on amuse, que l'on veut amuser, tout le monde se retourne pour voir si le chef a rigolé.)

Travaux pratiques: vous êtes tous deux assis face à face sur la moquette. Commence par discuter avec elle, si possible de choses profondes, si possible d'une allure inspirée, arrosant l'ensemble de propos futiles pour décompresser. Et quand tu l'estimeras consciente de ta grosse sensibilité, avec une décontraction qui va la faire halluciner tu vas cordialement lui caresser une parcelle; brièvement, ne lui laissant pas le temps de protester (bien que dans le nuage de spiritualité dans lequel tu l'as immergée, même si elle le voulait elle trouverait malséant de te repousser brusquement). Il te faut te lancer, avant d'embrayer, dans un monologue suffisamment étendu pour durer jusqu'à ce que ta main soit revenue en place. L'idéal est que ton baratin se termine par une question, afin de permettre à la fille de te démontrer elle aussi son grand détachement; en lui posant là une question tu lui tends une perche, tu la sors de son malaise, car si elle est jeune elle sera trop égarée pour trouver d'elle-même une pensée à enchaîner. Si elle arrive à répondre à ta question, elle te fera de la sorte savoir que ta chatterie ne l'a pas intimidée le moins du monde, qu'elle n'en est pas choquée, la preuve en est que ça ne l'a pas empêchée de suivre ton raisonnement. Elle répondra comme s'il ne s'était rien produit, alors que ceci aura été votre premier contact physique — ce n'est pas rien. Si par contre tu comprends qu'elle n'est pas en mesure de te répondre avec flegme, enchaîne directement avec une nouvelle digression, pour lui donner le temps de s'en remettre et lui épargner l'humiliation qui serait celle de te laisser entrevoir son désappointement. Il est ici important de préciser que ta voix ne doit subir aucune altération due à ton émotion; c'est capital, essentiel, faute de quoi c'est le bide. Si ta voix se met à vaciller au moment où ta main décolle, elle t'a-

rrêtera par une remarque du genre «Euh... tu fais quoi, là...?» Le rapport de forces basculera en sa faveur, plus rien ne pourra se passer de moins qu'elle n'en prenne l'initiative. Si donc lors du fatidique geste tu as du mal à occulter tes sentiments, aide-toi en pensant que tu n'es qu'en train de faire preuve d'hospitalité, que selon ce bon cher Schopenhauer on aimerait telle fille tel garçon juste parce qu'on n'aurait pas trouvé mieux. Si elle râle «J'ai un petit ami!...», lui dire «Et avec ça...? Moi aussi, j'ai une petite amie...» Mais généralement, de peur de passer pour des coincées, elles ne protestent pas. Du moins dans mon milieu. Il n'y a que les filles de mon milieu qui soient sensibles au charme de mon lieu... Pour les initiées il est «trop classe», pour les autres il est «pourri» — ce qui limite tragiquement l'amplitude de mes incursions.

Dans la drague, le rapport de forces est une donnée cruciale; celui qui a le dessus est celui qui donne à l'autre l'impression qu'il lui fait une faveur en acceptant de baisser avec lui. Un formidable moyen de faire perdre à l'autre ses moyens (de lui faire perdre sa contenance, sa confiance, et donc d'obtenir un rapport de forces favorable) est de lui demander d'accomplir une tâche qu'on sait pertinemment qu'elle ne pourra que foirer. Ne rien lui reprocher, la jouer irritation refoulée. Elle voudra certainement pas nous quitter laissant de soi l'impression d'être une gourde, aussi aura-t-elle à cœur de se racheter; et ce qu'elle fera pour nous ensuite sera réalisé avec une application particulière, elle concédera de faire pour nous des choses qu'elle n'aurait pas acceptées au départ.

Une façon de contrecarrer le pouvoir de sa beauté, est de lui faire quelque chose de complètement déplacé. Comme par exemple lui mettre un doigt dans le nez au beau milieu d'une phrase. Une façon de lui dire «Ta beauté ne m'impressionne pas, compte pas là-dessus pour m'assujettir» (même si en fait c'est pas vrai et que réellement elle nous impressionne). Le seul moyen pour moi d'aborder une fille la tête froide, est de me convaincre que «Toute façon elle m'arrive pas à la cheville». Sinon je me fais emporter par son effarante candeur et je panique. Nous ne pouvons nous faire aimer d'une fille qu'en lui montrant que nous ne tenons pas à elle outre mesure. Triste, n'est-ce pas...? Quand tu lui files ton numéro de téléphone, fais comme si ça n'avait pour toi pas importance, qu'elle t'appelle ou pas. Faut qu'elle sente que tu n'as pas besoin de sa visite — les filles couchent pas avec les besogneux. Quand c'est elle qui te laisse son numéro, range-le devant elle dans ta poche comme si ce n'était rien de mieux qu'un ticket de bus.

Quand on est adorés, on est partagés: d'un côté on éprouve du plaisir à l'humilier tout en sachant qu'elle en démordra pas, d'un autre on pense: «Cette pauvre fille mérite pas ça». Alors on veut faire en sorte que ça cesse au plus vite, on devient de plus en plus dégueulasse, dans le but thérapeuto-éducatif de lui ouvrir les yeux — pour lui dire: «C'est fini, vraiment fini, ne m'aime plus, je ne mérite pas ton amour; tout est mort, y a plus d'espoir, plus un brin». Jour après jour on la pousse plus loin dans son abaissement, en se disant qu'on est de fieffés salauds mais qu'il y a pas d'autre moyen, il faut faire comme ça. C'est destiné à nous faire souffrir, que de ne désirer que ce qui nous est inaccessible... Je désire davantage un sexe quand il est tapi au fond d'un slip que quand il se trouve déjà à l'air libre.

Si la fille avec laquelle tu sors te jette, ne lui demande jamais la raison. Si libérant ton pathos tu demandes «Mais pourquoi...?» tu mendies, et elle te méprisera aussitôt (par cette question tu essayes d'infléchir sa décision). Mais si tu acceptes tout de suite, sans commentaires, de la laisser aller, elle sera déçue et reformulera la nouvelle

tellement elle est pas sûre que tu aies compris ce qu'elle vient de t'annoncer. Car il est pour elle insoutenable que tu ne souffres même pas un petit peu, que ça ne te fasse ni froid ni chaud; c'est louche, c'est intrigant. Elle va croire que tu en aimes une autre, et que donc, d'une certaine façon, c'est toi qui l'a jetée en premier. Elle voudra alors te conserver, se faire à nouveau désirer, et pouvoir ce coup-ci *elle* te jeter. Les fois où je me suis fait jeter, j'ai ressenti ce que ressent Travis quand dans *Taxi Driver* il offre la course à Betsy. Moi cette scène, je l'ai vécue souvent.

Ne forcez jamais un amour, ça ne ferait que gâcher ce que vous en avez déjà vécu.

Quand une fille voit que son corps me laisse tiède, elle attribue cela à un manque d'appétit sexuel de ma part. Celle-ci jamais ne pense qu'éventuellement ma tiédeur puisse être due à une lassitude, jamais elle ne prend pour hypothèse que c'est parce qu'elle n'est pas assez jolie. Vanessa (do Brasil!) fut le seul corps auquel je n'eus rien à redire, j'eus beau l'examiner sous toutes les coutures je n'ai pu lui trouver un défaut — si ce n'est une carence d'esprit. Mes plus beaux corps: celui d'Elise, de Leïla et de Vanessa. Pourtant, pour connaître de nouveaux corps, je suis capable de chercher à faire l'amour avec des filles dont les corps je sais va pas me satisfaire. Tout comme je vais visiter un pays simplement parce que je n'y suis jamais allé. Vouloir baiser toute sa vie avec la même personne, c'est comme naître et mourir dans la même ville sans l'avoir jamais quittée: triste à mourir. Je ne pourrais supporter, qu'une fille avec laquelle je sors, ne veuille plus coucher qu'avec moi... Ce serait un trop lourd fardeau, trop de responsabilités. Je veux bien être le préféré, mais pas l'exclusif.

Moi qui espère la perfection de mes partenaires, je dois dire que mon corps est immonde. La différence est que je suis un garçon et que la beauté des garçons vient de leur rugosité. Un garçon dont le visage n'est pas harmonieux peut malgré tout être considéré comme beau, mais d'une fille est exigée une harmonie stricte.

### 15.3 JUSTE IL FAIT

Mardi 11 février le moral de Costes est au plus bas. Les dates prévues dans l'est s'étant révélées compromises, elles nous laissent envisager trente jours de marasme, trente jours sans revenu aucun. Quant aux cinq shows bien payés qui s'annonçaient en Autriche pour le mois d'avril, après une première réaction enthousiaste les organisateurs ne se sont toujours pas engagés, nous prenant de court pour arranger autre chose ailleurs, nous laissant un mois d'avril vide béant (hypothéquant notre tournée aux USA puisqu'on comptait sur cet argent pour la financer). Quant à la presse, 'pour d'obscures raisons' elle refuse de parler du show — non seulement d'en parler, mais tout simplement de le mentionner. Les journalistes subissent les pressions de ceux qui ne veulent pas que l'on parle de Costes. — Comme quoi il suffit de pas grand chose, pour déclencher leurs hostilités... Costes sait qu'il pourrait faire un spectacle «bien pire», mais là il sait que les conséquences lui seraient mortelles. Pour faire un spectacle pire que ça, beaucoup plus que par les gestes c'est les paroles, qu'il suffirait de corser. La langue est un glaive, les mots sont plus violents que les gestes, que les images. C'est d'ailleurs pour cela, qu'il m'a semblé bon de faire de la parole le centre de mes activités... — Costes chante-t-il donc si mal? Oui, il chante mal, mais c'est pas pour ça. C'est à cause des sbires de l'UEJR qui foutent la pression: «Costes est un nazi, si vous programmez son show ça veut dire [ben oui, forcément...] que vous êtes des pro-

nazis. Nous ne pouvons laisser l'Etat cautionner de telles activités, nous nous chargerions de faire savoir que cette salle est tenue par des nazis. L'endroit sera montré du doigt, plus personne n'osera s'y rendre de crainte de trouver sa réputation compromise. Inutile — vous en êtes conscients — de compter sur vos bonnes relations avec Monsieur le Maire [le titre «Hervé Goubette maire de Villedorge-sur-Laune par-rain d'un groupuscule d'activistes néonazis» compromettrait sa carrière politique], vous n'aurez plus qu'à mettre la clef sous la porte. Ce serait dommage, vous croyez pas...? Alors conseil d'ami: boycotez Costes.» Il y a trois mots qui brandis permettent de censurer n'importe quoi sans encourir de reproches: «secte», «fasciste», et «pédophile». Comme sur scène on fait une secte fasciste pédophile, c'est mal barré pour qu'on nous laisse jouer dans les salles subventionnées (notre «Culte de la vierge» est le culte de la «chatte sans poils» — pas de celles rasées, mais de celles qui n'en portent pas encore). Il leur suffit de prononcer un quelconque de ces trois mots pour que les individus les plus 'libres' et 'ouverts' se braquent, se bouchent les oreilles en hurlant, refusant d'en savoir davantage. Les unions de juifs de Rance ont empêché Costes de percer dans le show-biz, elles l'ont empêché de se faire connaître — faisant virer ses disques de chez les disquaires, disparaître son nom des journaux, l'interdisant de télé et maintenant, toujours pas rassurés, ils le pourchassent jusqu'aux tréfonds de sa tanière sur le terrain accidenté de l'underground, dans ses derniers retranchements.

Quand je suis arrivé chez lui à Saint-Ignace, Costes, ruiné par son long métrage jamais projeté, était si pauvre que j'ai dû lui avancer du fric pour qu'il puisse s'acheter un cube de sauce tomate... Il en est au point que pour le show du 15 à L'Usine il a pas assez d'argent pour louer une sono. Il va devoir tenter un bricolage de taré entre sa vieille chaîne et un ampli défoncé. Il dit qu'il y a dix ans il fit un show à L'Usine exactement dans les mêmes conditions, ce qui lui fait réaliser qu'il stagne. Il dit que ces derniers quinze ans il a trimé, et que par conséquent il mériterait d'avoir un peu évolué niveau échelle sociale; et non pas à quarante-neuf ans être contraint de se taper ce bricolage à la con... Il parle d'arrêter la tournée. Je suis la seule chose sur laquelle il puisse encore compter, je sais qu'il sait que quoi qu'il arrive je ne lui ferai pas faux bond, que quoi qu'il décide je ne lui destinerai pas de reproche, que je serai prêt à ravalier ma déception. Costes... je resterai jusqu'à ce que tu jettes l'éponge, et même un peu après espérant que tu la ramasses.

Avec Costes, les seuls moments de paix ce sont les lendemains de show. Mais dès le jour suivant, déjà le stress revient rugissant. C'est Costes qui l'entretient, car sans stress il n'existe pas; sans stress il ne fait plus rien, et ne rien faire est insoutenable quand on entend la mort marcher vers soi. Costes c'est le stress qui le fait vivre, le stress est son biotope de prédilection. Une fille lui a dit: «Le stress a déformé ton visage.» Costes est un moineau, une souris, forcément un petit animal. Costes comme les moineaux a les mouvements de tête saccadés, il se meut tout en saccades. Costes est une musaraigne, son cœur bat 800 fois par minute, le moindre petit événement lui provoque une accélération du rythme cardiaque qui risque de lui être fatale. Si Costes est un petit animal, moi je suis un lion. Le lion a des besoins ponctuels, il y a des moments où il est rassasié (Costes n'est lui jamais rassasié). Quand le lion est rassasié il est calme, il digère; sa vie est équilibrée, partagée entre travail et jouissance de son travail (les lauriers sont un lit de joie). Costes est un bousier qui fait des boules avec de la merde (la sienne), il fait des boules de merde et n'a de raison d'être qu'à faire ces boules et à les rouler. Une deux trois cinq dix

vingt mille, pour se remplir la vie il fait des boules avec sa merde. Costes a un tempérament d'écureuil, et on ne peut pas philosopher avec un tempérament d'écureuil. Il ne 'perd' pas une minute, il ne réfléchit jamais, juste il fait. Un écureuil se lève tôt le matin et direct commence à travailler, il rassemble des noisettes. Le lion lui, dans ses léthargies formule sans doute des aphorismes — rien d'étonnant qu'il ait été choisi comme symbole de la sagesse.

Une bonne partie des scènes du show j'aime vraiment beaucoup les jouer, mais un certain nombre d'autres je les trouve trop nulles. Je ne peux en parler à Costes parce que sinon il va me dire: «Peut-être bien que c'est pourri mais qu'est-ce que tu proposes à la place...?» Et je ne peux rien proposer à la place. Je ne veux rien proposer à la place parce que je ne veux pas me mélanger à lui; on ne peut suivre deux logiques à la fois. Je voudrais juste qu'on regarde les vidéos qui ont été tournées du show, que l'on regarde ces vidéos comme le font les footballeurs avec leur coach après un match. J'aimerais que Costes voie ces vidéos et voie de la sorte ce que voient de nous les spectateurs et se rende compte que certaines scènes ne marchent pas. Mais il a pas le courage de voir — «J'ai peur de me trouver nul...!» Ce qui nous manque est un regard impitoyable. Et ce travail, c'est Costes qui doit le faire: mater les vidéos du show attentif à l'impact de chaque scène, décidant de la garder, de la modifier, ou de la supprimer. Mais Costes ce boulot il a pas le courage de le faire, et le show ne peut pas progresser. Certaines scènes sont tout entières basées sur un objet qui s'avère n'être pas identifiable, pas identifié; la scène fait flop alors qu'il aurait suffi de rendre cet élément lisible. Il compte changer des trucs mais suivant ses impressions, il va éjecter des passages qu'il croit nuls et qui peut-être sont bons, laissant tranquilles les mauvais. Ce n'est pas sérieux. Ce show aurait pu être génial, c'est trop la haine. Ça me fait chier, de me défoncer pour un show que j'aime pas tout à fait... Costes est pas perfectionniste pour un sou. Pour lui quand c'est à peu près bon ça suffit, quand en gros ça va il s'en contente. Alors que s'il bossait un tantinet plus la chose, il pourrait la rendre tellement plus percutante. D'ailleurs il le sait, il s'en rend compte, mais il s'arrête avant, il s'arrête en cours de route. Le travail est sa seule passion, sa raison de vivre, et c'est pourtant par manque de travail que Costes pêche. Il croit le travail être son point fort, alors que c'est son point faible (mais Costes est un point faible ambulante). Il travaille tout le temps, et en même temps, c'est paradoxalement par manque de travail que son show reste en deçà de ce qu'il aurait pu être. Moi mes textes je les retravaille sans fin, je les reprends constamment en main. Je suis comme ces samouraïs qui battent toutes les nuits leur sabre sur l'enclume afin de le rendre encore plus tranchant. Un travail fini pour Costes en est un pour moi ébauché. Il ne produit que des avortons, comme l'avorton d'homme qu'il est. Il travaille beaucoup mais son travail est de mauvaise qualité. Il idéalise les expressionnistes parce qu'il a l'impression qu'eux bâclaient leurs toiles, que leur travail était aussi vite torché que le sien. Mais même le 'bâclé' se travaille, faut être plus balèze pour réussir un travail 'bâclé' que pour réussir un ouvrage léché. Il y a du bon bâclé (les Faxed Head) et du mauvais, et le sien, globalement, en est un mauvais. Je dis «globalement» car il lui est arrivé de réussir du très bon bâclé, de l'excellent bâclé. Certains de ses disques m'ont troué le cul, je les écoutais bouche bée de part en part. Mais ce sont des vieux disques, il s'est depuis perdu dans les technologies, il en use sans savoir en tirer parti. Les technologies le desservent, elles font du tort à sa créativité, il se perd en possibilités.

Quand je lui dis «Je déteste ton chat» Costes comprend pas, parce qu'il voit que je le caresse et le câline et puis le laisse grimper sur moi qu'il se couche en long sur mes épaules. En fait, ce que je voulais lui dire c'est pas «Je déteste ton chat» mais: «Je déteste toi qui laisses entrer un chat dans ta maison.» Je déteste que les animaux soient dans le domaine des hommes. Je ne veux pas qu'il y ait de chiens en ville, ça m'oblige à regarder par terre, ça me gâche la promenade que d'avoir à rester concentré sur de la merde. Pas de chiens en ville — ni aucun animal —, mais dans les prairies; et dans les maisons pas de végétaux qui ne soient comestibles, car ils prennent la place qu'il faut à l'homme. Costes se plaint de ce que son appart soit trop petit, il entasse pourtant toutes les merdes qu'on lui fourgue. Eglantine lui a laissé deux grosses plantes tropicales dans leurs pots en fer comme deux niches d'éléphant. Vu qu'ici il fait trop froid et que le vent de Saint-Ignace risque de déraciner ces végétaux aux racines superficielles, pour pas qu'elles crèvent Costes les a rentrés dans son appart. Il peut même pas les caser dans un coin, il doit les poser devant les fenêtres; comme ça les plantes ont de la lumière, mais pas les humains qui habitent la maison. Moi je dis: une plante ça doit rester dehors. Si elle est pas en mesure de supporter les conditions climatiques du lieu, si elle les vit mal, c'est qu'elle a rien à y foutre. J'irai pas planter des sapins au Brésil. Mais Costes a besoin de plantes, de bêtes, pour se sentir nécessaire, pour avoir l'impression que quelque chose sur Terre a besoin de lui. Non. Les chats doivent retourner dans la forêt, ils doivent se nourrir mordant et non puisant dans une gamelle. Nous les avons pervertis. Il est maintenant hors de question, pour eux, que de manger une souris... Et les chiens ont perdu le goût de la viande crue. Le patron du chien berger devant moi ne veut pas que j'offre à son clebs une cuisse de poulet cru, il a peur qu'après il ait la chiasse, il a peur qu'il se blesse la bouche avec les os, et toute façon il dit qu'il en aura pas envie. Ce chien est un molosse mais il ne connaît que les croquettes, les chats ne connaissent plus que le Ronron®. Je n'aime pas leurs maîtres, ils corrompent l'animal, il propagent une race dépendante à mort. Les font mendiants, pervertis de confort, avilis. On leur enfile un pet-en-l'air (ajoutez une écharpe ça sera mieux), on leur paye des séances chez le kiné et on finit par les emmener voir un psy puisqu'ils nous font des crises dépressives — quoi d'étonnant. Ils ne peuvent plus dormir dehors sinon ils s'enrhument, suivent un régime végétarien, regardent la télé avec leurs maîtres. Tout ce que nous touchons, tout ce que nous touchons pourrit. Même le tigre, nous on le pervertit: captif il ne tue plus, il attend qu'on lui apporte des animaux morts. Nous dépravons. Les chiens ont maintenant besoin d'une couette pour dormir, et on doit leur passer un slip qu'ils n'aient pas honte que tout le monde voit leur zizi. Ce ne sont plus des animaux, ce sont des hommes. Les animaux font un pas vers l'humanité, les hommes un pas vers l'animalité. C'est à nous d'aller à la nature! Ne la parquons plus pour embellir une ville qui a ses propres charmes (le béton a du charme), la nature n'est belle qu'ébouffée. Au lieu d'aller à la forêt, au lieu d'aller à elle, les gens s'achètent une plante dans un pot et s'achètent un chien, un chat, un canari, une tortue, un poisson rouge ou tropical, pour que l'animal soit dans leur milieu à eux (l'appartement) au lieu que eux, les hommes, aillent dans son domaine à lui, en humbles explorateurs («humbles» et «explorateurs», voilà deux mots que l'on ne voit pas souvent réunis). Pas de plantes, donc, pas d'animaux au foyer, ce n'est pas leur place, c'est salissant, ça prend notre temps, et nous ancre à notre lieu — nous empêche, lie, contraint. C'est la vie de l'homme qui doit être prioritaire! Pourquoi dépense-t-on tant

d'argent à secourir les animaux qui souffrent alors que l'homme va si mal... ?

Son chat bondit sur le clavier écrasant simultanément seize de ses touches alors que des fichiers importants sont à l'écran, puis s'endort dessus. Costes est au bord de la crise de nerfs quand il voit ça... mais jamais n'envisagerait de ne plus le laisser rentrer. Il chope les boîtes de sardines que Costes laisse traîner ça et là et les renverse, répand l'huile sur le plancher, marche dedans puis marche sur le bureau, sur les documents qui s'y trouvent, graissant tout ça. Il saute d'une étagère à l'autre faisant tomber derrière les meubles des dossiers que Costes cherchera ensuite pendant des heures. Moi je ne fais rien pour l'en empêcher car j'espère que Costes, dans un accès d'exaspération, parviendra à quelque résolution raisonnable.

J'ai les joues qui me démangent... je suis dans le lit par terre à lire, et les puces de son chat traversent les pages que je lis. J'essaie de les écraser mais elles sont dures et bondissantes. Quand j'arrive à en coincer une je presse très fort mais elles ont une carapace à toute épreuve. Je trouve une puce morte dans les plis de mon prépuce. C'est que le chat s'est endormi au niveau de ma tête, dans les cartons. Temps à autre il se réveille, se gratte le cou envoyant ses bêtes dans ma direction, se rendort. J'ai lu que les chats giclent leurs puces vers les mammifères avoisinants parce que ce sont des corps chauds, et qu'ainsi les puces reviennent pas mais restent sur le nouveau 'client'. Quand je le touche pour le déplacer il me mord et me griffe. Si ce n'était que c'est le chat de Costes et que Costes dort dans la pièce à côté, je réveillerais ce chat d'un coup de pied dans les roubignoles et lui maintiendrais le nez sur la plaque chauffante. Mais ce serait une erreur car ce n'est pas le chat le fautif mais Costes, lui qui l'a fait entrer dans un nid d'homme.

Les écureuils, les pinsons, leur régime alimentaire est simple, facile à trouver; dans la forêt ils se démerdent. Mais les besoins alimentaires de l'homme, siècle après siècle, se sont sophistiqués. Nos estomacs se sont faits capricieux, ils ne tolèrent que des produits raffinés. On gagnerait pourtant beaucoup, à acclimater notre organisme à un régime semblable à celui des animaux des forêts... Qui aurait alors encore besoin de se rendre esclave d'un champ de blé? On devrait se nourrir de la chasse d'animaux sauvages — et non de l'abattage de cheptels (pensez-vous que des bêtes recluses puissent nous transmettre de l'énergie?) — et de la chasse de végétaux sauvages. Les végétaux sauvages comestibles se trouvent parmi les baies, les champignons, les glands, les racines, les tubercules, les feuilles, miel, écorces, graines et fleurs. Mais nous avons appauvri les ressources de nos forêts et souillé nos rivières, de sorte que si un nomade, un vagabond, en venait à avoir soif, il ne pourrait l'étancher sans tomber malade. On ne peut que boire de l'eau traitée, stérilisée, et payer pour l'avoir. Laborit explique qu'avant, les hommes se chargeant eux-mêmes de leur survie, se défendant tout seuls, se soignant tous seuls, s'éduquant seuls, trouvant par eux-mêmes leur nourriture, ils n'avaient de comptes à rendre à personne mais que depuis, depuis que nous vivons en communauté (nous choisissons cette vie pour nous nanter d'un majeur confort) c'est la Société qui se charge de notre survie et, que en contrepartie, elle nous demande de contribuer à sa survie à elle. Elle demande à ses 'adhérents' de travailler pour elle, de lui offrir un (fort) pourcentage de leur temps de vie, et s'ils ne sont pas contents ils n'ont qu'à retourner vivre dans les grottes chasser le sanglier avec des lances. Mais elle a rendu ce retour impossible, en flinguant les ressources naturelles de notre milieu; et en gâtant nos corps à ce point qu'ils sont maintenant devenus trop fragiles pour ce genre de vie. Nous voilà donc coincés

ensemble. Si on pouvait trouver dans la nature de quoi boire et manger et nous couvrir on n'aurait plus besoin de travailler pour quelque société que ce soit car nous ne serions plus une charge pour personne. Notre génération aurait du mal à s'y mettre, mais les générations suivantes vivraient ça de mieux en mieux (l'homme s'adapte si bien, aussi bien qu'il sait se vicier). Et puis ces arrière-neveux oublieraient leur Histoire, et se remettraient à raffiner leurs aliments se rendant à nouveau esclaves. C'est sûr que ça se passerait comme ça.

L'Histoire n'est que le récit de nos erreurs.

Costes et moi, on est le couple Norton/Pitt du *Fight Club*. A la maison on a la vie du parfait petit couple: je fais la popote, il passe l'aspirateur, je fais la vaisselle, il prend un bain... tandis que le week-end, on se frite le corps en des extases religieuses publiques.

Notre QG on l'a appelé «Béthel», ce qui signifie «Maison de Dieu». Tous les soirs, quand je monte dans la voiture de Costes pour aller tracter, je suis pris par un malaise semblable à celui que je ressentais montant dans la voiture pour aller annoncer la venue du Royaume de Véhovah.

Ce soir je me suis enfermé aux chiottes, et pour le bien du show je me suis fait vomir. C'est la première fois que j'essaie de faire ça, et — cool — j'ai réussi du premier coup. J'ai fait ça pour m'entraîner, espérant pouvoir le refaire pendant le show après le trip homo. En fait, l'idéal serait que je sois en mesure de sortir tous les jus naturels de mon corps. Comme le mannequin de Bob Flanagan. La morve c'est fait, la gerbe — si tout va bien — c'est pour demain, le pipi viendra, le caca est possible, la salive coule à flots, le cérumen n'est pas spectaculaire. Le jus dont je serais le plus fier serait les larmes, et le problème lié au sperme je l'ai expliqué plus haut.

Je dors avec les vêtements que je porte en journée, je marche donc dans la rue en pyjama. Pour aller au lit je n'enlève que le bas, mon pantalon, et le slip aussi parce que j'aime dormir les couilles en liberté. Mon grand plaisir: m'endormir le ventre baignant dans mon liquide séminal encore chaud. Mon sperme c'est du shampoing multivitaminé. Je me branle contre mon coussin et m'endors dessus. Mais il faut s'endormir vite, car bientôt cette flaque sera froide comme un coup de surin.

Le 15 février on a donc fait ça à L'Usine. On tablait sur quatre-vingt personnes, on en espérait cent, on en a eu trente-sept. On a pas fait trop de pub parce qu'on craignait qu'il y ait trop de monde pour les dimensions de la pièce. Quand une salle est pleine, le show peut être mauvais tout le monde va l'aimer... mais un public qui est parsemé regarde avec défiance, il se dit «Y a pas grand monde, c'est que c'est nul.» Costes dit il préfère quand les gens ont bu, ils deviennent alors bon public. Les drogues agissent sur eux de sorte à ce que le moindre son, la moindre tache de couleur leur apparaisse merveilleuse. Leur sensibilité étant accrue, même un tas de merde leur apparaîtra tripant; infiniment riche. Un rien les enchante, pas une qualité n'est exigée, tout est super, ils se contentent de rien, rien est amplement suffisant et déborde. Ouais mais là, justement, de ce côté, c'est râpé... après les avoir fait attendre une heure dans le froid, sans musique et sans bières, leurs mines me faisaient davantage penser à des Bela Lugosi en puissance qu'à des stagiaires de chez Bozo le clown. La caisse était pire que vide, son contenu couvrirait même pas les frais. Costes, mauvais pendant, l'a jetée en l'air, l'argent est retombé sur les têtes des spectateurs.

Je l'ai trouvée bien conciliante la patronne de la salle...

Même pas fâchée de ce qu'on lui ait cradé la galerie, même si maintenant elle doit tout faire repeindre. Costes m'avait donné pour consigne de laisser les murs intacts et je l'ai observée, mais qu'est-ce donc que je vois à la fin du show? Une grande croix verte, tracée par Costes aux épinards sur le mur... Le mari, paraplégique, a suivi tout le show du haut de son perchoir, j'ai redouté un moment que Costes pas exprès le heurte. Faut qu'il arrête d'être saoul sur scène, qu'on puisse se permettre des gestes millimétrés. Costes oublie la mise en scène qu'il a lui-même écrite, il a le cerveau trop faisandé. J'aimerais qu'on soit aussi bien réglés qu'un boys band. Si sur scène les ambiances étaient plus franchement différenciées, les charnières plus nettes, avec des silences clairs et des rythmiques qui soient violentes vraiment, cela serait énormément meilleur. Plus de travail en répète et moins de bibelots. Mais moins de bibelots c'est pas possible parce que Costes a peur sans. Costes vit dans un monde de bandes dessinées, il voit tout sous la forme de vignettes, j'ai moi horreur des bd. Dans le premier script qu'il me fit parvenir il avait entre autres écrit: «...on va inonder la salle de sperme.»

— Et comment qu'on va faire, pour inonder la salle de sperme...?

— On ira faire un tour au Castorama®, on trouvera bien...»

Pour la scène finale ce qu'il voulait faire c'est nous foutre le feu au crâne puis léviter, on a un peu laissé tomber.

Costes s'enthousiasme pour les animaux, mais n'en tire aucun enseignement. Est-ce qu'un animal s'encombrerait de tant d'affaires? Costes, pour faire un show, trimballe des sacs d'artifices, son coffre en est plein à craquer. Mais un animal, quand bien même il sorte le grand jeu, il n'y a que lui et son plumage — car il se sent beau en soi, nul besoin pour lui de bidules. J'aimerais que l'on mime tout, que l'on fasse ce même spectacle mais sans les accessoires, juste les imaginant. Les objets nous posent des tas de soucis, ils se perdent et se cassent, mais quand un objet du show se casse, au lieu de le jeter, Costes le répare. Quand un objet du show se perd, Costes en rachète un autre. J'aimerais oui que l'on fasse le show en s'imaginant les accessoires si fort que même sans qu'ils soient là le public les verrait, ce show est une fourmilière et j'ai envie de donner un coup de pied dedans. Il est une accumulation de gags à deux balles, de petits trucs et de petits machins. Ce show est comme la coque d'un navire qui à force de traîner dans l'eau se serait faite parasiter par des tonnes de crustacés et de coquillages en couches, à tel point qu'on ne peut maintenant même plus en distinguer la forme. Elle a perdu son aérodynamisme, elle ne glisse plus bien, elle est devenue si lourde que le bateau menace de sombrer. J'ai envie de prendre un gros coutelas et de gratter sauvagement toute cette merde installée sur la forme originelle, qui était bonne.

Le mixage de la bande-son il l'a bâclé, lui-même le dit. Je comprends pas que l'on puisse mettre en route un show engageant trois personnes pendant un an sur la base d'une bande-son approximative dont le mixage a foiré... Mais il n'a pas la patience, ni le temps ni l'envie de la parfaire. Il venait de passer sept mois à monter son film, tous les jours tous les jours au point d'en rendre son corps vacillant, et moi je lui arrive tout bronzé de Bolivie lui réclamer une tournée. Il comptait partir en Guyane se rafraîchir la carafe... Je ne les lui ai pas présentées aussi franco, mais mes attentes grosso modo étaient les suivantes: je n'ai pas de scénario, trouves-en un; je ne sais pas faire de musique, fabrique-la; je connais personne, cherche des salles où nous puissions jouer; et fais ça vite parce qu'on est au mois d'octobre et qu'il faudrait déjà être sur les routes. En fait, à part ce «Y a

deux ans tu m'a promis une tournée», il n'y avait rien qui m'autorisait à le brutaliser ainsi... il aurait pu me jeter, et ne l'a pas fait. Il a cédé à mon caprice. Et comment que je répons au bon geste? En le diffamant. Je suis la vipère qu'il couve. D'une main j'écris ces phrases, de l'autre lui passe les outils pendant qu'il fixe le décor. Je m'acharnerais pas tant sur mes compagnons de route, si je n'étais obligé de les avoir tout le temps sous le nez... Nous sommes tous trois comme enfermés dans la cabine d'un ascenseur. J'imagine être capable d'écrire de vilaines choses sur n'importe qui, pourvu que je ne puisse m'en éloigner... Je méprise Costes autant que je mépriserais un compagnon de cellule. Comment en suis-je arrivé là, puisqu'en réalité je l'adore...? Si j'ai accepté de me mettre sous ses ordres c'est bien parce que je l'adore! Le problème est que toute son œuvre est fondée sur le stress, et que moi le stress c'est tout ce que j'essaye d'éviter.

Je suis content, que Costes se soit pris un tel camouflet... Il était parti pour louer des salles immenses, embaucher une quatrième personne, annoncer dix nouvelles dates à Pary... on se serait grave plantés. Je préfère encore qu'on se vautre ici, en petit, les pertes sont finalement minimes. Flairant la débâcle je l'avais découragé d'organiser un nouveau concert à Pary, mais Costes aime mieux s'investir dans des shows casse-gueule que de rester à la maison à rien foutre. Faut toujours qu'il s'agite.

16 02 je suis allé manger chez les parents de Costes et me suis senti très à mon aise, comme toujours dans les belles demeures. J'ai aimé sa maman instruite («En deux heures n'importe qui, peut apprendre à lire le grec ancien...!»). Elle croit que je sors avec son fils, elle croit que je suis le petit ami de son Jean-Louis... Ils ont sur la table des tréteaux miniatures pour que quand on a fini de se servir de la cuillère, du couteau ou de la fourchette, on puisse les poser avec l'extrémité relevée de sorte à ne pas gâter la nappe. Je préfère ça que de voir Costes dégueulasser la table puis poser ses documents dessus, puis les expédier aux gens et puis stresser parce qu'on le «traite comme un clochard!» (son leitmotiv)... Il y a une sévère dichotomie entre ce que Costes communique et ce que Costes espère en retour... Il mange comme un clochard, se fringue comme un clochard, vit dans une maison telle que serait celle d'un clochard s'il en avait une, produit des disques des vidéos 'qualité clochard', est à l'origine d'un site web jouissant de la clarté d'un bidonville, donne des spectacles qui sentent la vieille pisse, promu par des fliers mis en page comme des torchons, et puis s'étonne qu'on le traite tel un clochard. Il s'en étonne sincèrement!

18 02 je suis malade. Costes a du mal à trouver de nouvelles dates, et de moins en moins de personnes viennent assister à nos shows. Chloé (alias Ugly Dead Girl), dont je ne suis pas certain de l'éclat, a pris la place de Rosalie, et on vit de critiques problèmes pécuniaires. Alors forcément, logiquement, je tombe malade... C'est l'histoire du rat de Laborit: quand on ne peut ni fuir ni lutter, quand toute action est inefficace, on dirige la tension contre son propre corps, le rendant vulnérable aux infections. En effet, je suis fait comme un rat: si je fuis je perds le profit, si je lutte je me fais expulser et perds là aussi le profit. Une fois où j'étais allé voir mon père je me souviens avoir été souffrant du premier jour au dernier jour de mon séjour, et me souviens avoir guéri dès l'instant où je le quittai. La présence de mon père m'avait amené rhume, toux, fièvre, mal de gorge, mal de tête et d'estomac. Il faut pas que Costes sache que je suis malade

à cause des circonstances, sinon il voudra que je parte. Il n'accepterait pas que je fasse le show à contrecœur. C'est pas que c'est à contrecœur, c'est juste que je suis découragé. J'ai hier dormi seize heures d'une seule traite, aujourd'hui dix-neuf. Je ne lis pas ni écoute de musique, même quand je tombe malade je le fais avec sérieux. Je n'ai rien mangé depuis deux jours si ce n'est deux prunes et une clémentine, et n'en ressens pas le besoin. Je ne ressens même pas le besoin de guérir.

19 02 deux touristes japonais sont venus se prendre en photo devant la maison de Costes et d'Anne Bam Bim Bunden. Comme si c'était le Centre Pompidou.

#### 15.4 PRISE DE CONTACT

La nuit du 20 au 21 février 2003 je me réveille une première fois mouillé comme immergé dans une soupe. Rien de particulier si ce n'est que je me dévêts et jette loin de moi mon sweat-shirt trempé. Je me recouche. — Je tiens à préciser que je ne suis plus malade, je suis encore un peu faible mais depuis hier j'ai repris à manger mes quantités habituelles. — Je me rendors. J'arpente les couloirs d'une vaste villa. Plein d'invités, de domestiques en effervescence, une fête s'installe. C'est dans une pièce du bas dans laquelle je me suis retiré pour échapper au vacarme, que ça se passe. Elle est haute de plafond. Ce plafond, tapissé, semble chauffer, car comme celle du papier peint dans le film *Barton Fink*, l'épaisse couche de colle dont il a été enduit s'est lentement mise à fondre et converge en caillots vers le centre de celui-ci, qui se bombe. Il commence alors à vibrer comme la membrane percée d'un haut-parleur HS, un vrombissement, c'est Satan qui parle. Mais tous ces grumeaux de colle muqueuse comme des glaviots sur des cordes vocales brouillent sa voix, et l'empêchent de me parvenir intelligible; je discerne des phrases, mais n'en distingue pas les mots. Au lieu de chercher à comprendre, sous l'effet combiné de la panique et de mon éducation, mes réflexes prennent le dessus et, au nom de Dieu, je le congédie: je crie «Véjhovah!» et il s'en va. Plus tard je suis comme dans la cour d'une maison romaine mais couverte, et au milieu de cet atrium, au lieu dit de l'impluvium, une piscine en bonne et due forme. Réparties autour du portique, des dizaines de cabines inusitées devant lesquelles de chahuteurs éphèbes dénudés se rhabillent dans une ambiance toute anglaise. Au sol, épousant de près les limites du bassin, une ligne de carrelage blanc et sur cette bande, Satan qui veut encore me parler. Il y fait défiler un texte — un du type de ceux qui courent au bas de l'écran pour annoncer un jeu-concours sans interrompre l'émission télé. Ses lettres sont rouges comme la corniche qu'il y a dans la cuisine à Costes. Mais elles filent trop vite pour que j'en capture le sens... je m'en plains auprès d'une des deux servantes qui m'espionnent (croient-elles à mon insu). Même si elles semblent ne pas m'avoir entendu (imperturbables elles s'activent à parer la maison), je sais que par elles Satan m'écoute. D'ailleurs bingo! le texte ralentit; il le fait pour me permettre de le lire. Maintenant, pratiquement immobile, faut que moi je me déplace pour lire un mot puis l'autre. Je bouscule ce faisant les jeunes hommes jacassants et attire l'attention sur mon manège. «Putain, sa petite amie lui écrit des lettres d'amour jusque dans la piscine...!» «Ce n'est pas une lettre d'amour», je lui réponds sèchement. Et juste quand j'allais lui dire «C'est Satan qui m'écrit», un des mecs qui lançait ses chaussures un carreau du mur lui explose sous le nez giclant de la merde sur son visage juvénile. C'est là que ma mère se pointe.

Nous nous entendons sur la gravité de la situation, et convenons qu'il faut de toute urgence partir. Nous sommes si émus de nous trouver d'accord sur ce point, que nous fondons en larmes... Mais au lieu de foutre le camp en vitesse je reste faire mes valises, et empaqueter du matériel électronique pour le voler. Une des bonnes s'amène avec un sachet et, nous adressant pour la première fois la parole, nous dit: «Faut ranger aussi les chaussures.» Et sur ce elle attrape les pieds de ma mère pour les piéger dans le sac. Mais je repousse la femme, qui tombe et glisse sur ses fesses jusqu'au pied du mur. Elle glisse, son corps s'éloigne, mais ses pieds restent étrangement avec nous car ses jambes se déforment, elles s'allongent. Avec ces jambes elle agrippe ma mère par la taille et la tire à elle. J'ai les boules, je me réveille, mais avant de transcrire ce rêve j'attends longtemps blotti dans mon duvet comme en puce, car j'ai peur que Satan soit dans la pièce. Satan a la voix comme l'aboiement de ces chiens aux babines pendantes, toujours écumantes, à bave épaisse.

Plus tard ce matin je rêve encore. Je me trouve dans une antichambre cossue, dans une semi-obscurité comme quand en Italie on fait la sieste et que, bien que les volets soient clos, la lumière du dehors si puissante s'invite par les fentes et réussit à illuminer sensiblement la pièce. Deux cercueils en chêne laqué sont posés sur la table; un grand, et sur lui un petit, comme pour un enfant. Je leur tourne autour m'interrogeant sur leur contenu, mais voilà que le petit cercueil devient comme aimanté; comme si lui était l'aiguille d'une boussole et moi le nord magnétique. Il tourne avec moi puis se plaque sur mon corps, et dans le rêve je comprends que ce sont les cercueils de Satan. Je parviens à m'en séparer, mais aussitôt le grand cercueil me colle à son tour. Je ne peux cette fois-ci me dégager, pourtant, aussi lourd qu'il soit j'arrive à nous faire riper d'un pas vers la droite, suffisamment pour m'approcher d'une fenêtre et pousser ses volets. S'engouffre alors dans la pièce un flot de lumière sans pitié que les murs réfléchissent. Les objets de la pièce y perdent leurs couleurs, je n'en ai plus une vision en couleurs mais au trait gris 4H. Et le grand cercueil laqué noir, touché par la véhémence de cette lueur, le cercueil se soulève et se démonte comme le patron d'un parallépipède en papier. Je vois l'univers au loin s'anéantir, explosant en halos de plus en plus larges s'écartant du centre comme les ronds d'une pierre jetée dans l'eau.

Costes me dit avoir passé cette nuit entière à contracter sa jambe par impulsions compulsives. Son ordinateur enchaîne les rébellions, ses magnétoscopes se grippent, sa voiture est en ruine, son appartement est sur le point d'imploser, son public se barre, sa santé l'abandonne, sa vie est dans l'impasse, du fric il n'en a plus, et tout ce qu'il veut c'est partir au Japon se marier avec Eglantine. J'espère qu'une nuit il va pas entrer en transe dans ma chambre m'égorger.

21 février. Aujourd'hui, contre toute attente, Costes et moi avons été toute la journée d'une extraordinaire bonne humeur et confiants et légers.

## 16. Le reste n'est que bricoles

Pour entrer dans la maison de Costes faut marcher dans son jardin de boue aux déjections félines, et passé ce jardin, passée sa cuisine, on marche sur le tapis sur lequel je dors. Il m'a demandé de déplacer mon matelas mousse plutôt vers la gauche, parce que le plafond étant côté droit corrompu y a le risque qu'il s'effondre sur moi. Maintenant que l'Ugly Dead Girl est là, c'est elle qui dort dans la cave, la chambre la plus luxueuse de l'appartement. Costes et moi sommes remontés à la surface, je dors dans son bureau, lui dans la cuisine. Pendant la nuit je pète énormément, son cabinet (je ne suis responsable du double sens du terme) devient une extension de mes chambres intestinales. Cette «Ugly Dead Girl», en fait, c'est une fille avec une bouille tellement coussinée qu'elle est obligée de se nommer de la sorte pour évacuer son image de hamster. Elle est comme le Titi de Grosminet, c'est comme si Titi se faisait maintenant appeler «Ugly Dead Girl»...

Aujourd'hui, profitant de la bonne humeur générale, j'ai tenté une vague critique. J'aurais pas dû. Costes l'a mal pris, il s'est emporté, il s'est énervé contre moi. Mais je n'en pouvais plus de rester comme ça silencieux à le saper sur papier sans rien lui faire savoir... J'ai dit faudrait éliminer du bidule, pour redynamiser certaines scènes qui en sont plombées, par les bidules, mais lui il a compris que je trouvais le show «nul». J'accepterais pas de brûler un an de ma précieuse vie à faire un show que je trouverais tout à fait nul...! Il a compris que je voulais éliminer tous les gags, exclure les scènes rigolotes. Il dit me cerner parfaitement, il m'a sorti que mon esthétique étant «industrielle» je ne veux que des trucs de démonstration de force, que des trucs tout en noir. Il se cramponne à ce qu'il connaît, à ce qu'il sait faire et qu'il sait que ça marche, et refuse de prendre des risques pour faire des pas. Pourtant il me l'a dit qu'il aimerait un jour se ramener sur scène les mains dans les poches...! Les jazzman le font: ils se rabourent avec juste un saxo, et retiennent l'attention du public pendant une heure. Moi, un show avec rien, avec rien du tout, juste à danser, je n'ai tenu que douze minutes, mais au moins je l'ai fait — ce n'était rien que moi. Je dis pas que c'est facile, mais je crois qu'il vaut mieux mettre ses objectifs dans les étoiles qu'entre ses deux souliers, car même s'ils ne seront atteints, ces objectifs, ils nous auront fait voler haut.

Je n'aurais pas dû lui soumettre mes critiques... Il faut que je sois hypocrite jusqu'au bout, je ne peux me permettre un brin de sincérité. Quand on décide d'être hypocrite il faut l'être totalement, sinon c'est pas la peine. Pour camoufler cette hypocrisie il faut critiquer, mais ne critiquer que de toutes petites choses. De la sorte l'hypocrite passera pour quelqu'un de sincère, pour quelqu'un qui dit ce qu'il pense — mais s'il ne critique jamais rien, on le suspectera.

### 16.2 ÉVENTUELLEMENT AGRÉABLE

Monter démonter remballer transporter réinstaller, transvaser ce décor encore et encore. Mais le plus pénible est son stress; il ne faut pas que je me laisse contaminer. Son stress

est ce qui rend cette tournée désagréable. Il est même pas au courant que la vie peut être éventuellement agréable. J'aimerais juste qu'en dehors des shows l'on puisse un peu se détendre, cela semble lui être impossible. Je ne comprends pas que l'on puisse empoisonner ne serait-ce qu'une heure de son existence à cause d'un spot que l'on arrive pas à fixer. Plutôt jouer sans lumière! plutôt chanter sans micros! si de les faire fonctionner doit l'amener en de tels états de fureur... Aussi, innocemment proposai-je: «Ce serait bien si on pouvait éviter de se stresser, entre les shows...» Mais c'était encore une phrase de trop: il m'a dit que lui dire de pas stresser c'était une phrase pour le détruire, parce que maintenant à cause de moi il allait stresser de stresser, à cause de cette phrase que je lui ai dite. Et là carrément je le hais.

Chloé, comme moi appartient à une génération qui ne souffre plus dans sa chair. Chloé compense en se coupant la peau. Elle a les bras et les jambes charcutées d'une bonne centaine de coups de cutter. Et elle s'est pressée sur la peau des cuisses des fers chauds dont l'application lui a laissé d'autres cicatrices. Et le long de sa colonne, des brûlures de cigarette régulièrement espacées — une pour chaque vertèbre. Et elle porte sur le dos un symbole nucléaire transféré sur sa peau par apposition d'un pochoir. Pour couronner l'ensemble, son visage de Derrick à dreadlocks. J'aime bien cette statistique qui dit qu'en temps de guerre, le nombre des suicides tombe presque à zéro... Chloé n'aurait envie de se larder la peau, si elle voyait tous les jours des membres fraîchement sectionnés... Son corps, elle le traiterait du mieux qu'elle pourrait, plutôt... Un mineur bolivien, quand après quinze heures dans la boue il rentre à la maison, il a nulle envie de se taillader les jambes; à son corps il voudra plutôt lui faire du bien.

J'ai imaginé une variante à ce jeu Counter Strike™, celui en caméra subjective avec un gros flingue en premier plan. Ma variante serait avec à la place une grosse bite; tu promènerais dans les dédales d'un hypermarché, et dès que tu verrais une fille, tu la culbuterais dans son caddie et lui planterais la teube. 100 points dans la chatte, 200 dans le cul, 300 la bouche (pour la prise de risques). Le joueur rechargerait ses couilles en se branlant. Si la fille se relève pas, c'est 50 points de bonus. Si c'est une prépubère, le score est triplé. Quand le nombre de 100 viols est atteint, on a droit à une deuxième bite.

Cher Théodoric. J'aime bien, quand tu parles de «cette planète autrefois immense et couverte de civilisations superbes, et à présent rétrécie comme un studio, où s'entasse un magma de déracinés»... J'ai sous les yeux une carte de Rance, cette Rance prise, gigantesque raie, dans les filets de son réseau routier. A des fins commerciales ils font la Terre toute petite... toute petite... A l'échelle d'un logement, je ferais la gueule si après avoir habité un château je me retrouvais subitement confiné entre les quatre cloisons d'une cabine téléphonique...! Ils considèrent que le développement des voies de communication est forcément une bonne chose, il n'est pas forcément une bonne chose. Les voies sont un outil de soumission, car impossible de soumettre quelqu'un si tu ne peux aller à lui. Le monde est en passe de devenir uniforme. C'est moins bien quand y a moins de choses à regarder, quand il n'y a plus qu'une seule chose à regarder, la même partout... Mon bonheur vient de la diversité. Il est certes fertile de confronter les cultures (si diverses cultures ne s'étaient mélangées, point de rap US, nul Jean Dubuffet ni Bruce Lee...), mais faut garder les couleurs de base pures, si l'on veut continuer à opérer des mélanges et trouver de nouvelles combinaisons... Même à New York City, tout

naturellement les peuples ne se mélangent pas, mais restent entre eux en quartiers. Si les couleurs primaires sont sur la palette salies, si le jaune, barbouillé de noir, est maintenant verdâtre, si le noir d'ivoire a été terni, les tableaux qui pourront se peindre ne seront plus aussi luminescents — ils ne pourront être que fades. A force, ne pourront être peints que des monochromes beiges. Les monochromes beiges aussi sont intéressants, à condition qu'ils aient été peints de plein gré et non parce que le peintre ayant fait de sa palette une épouvantable mixture il n'aurait pu faire diversément. Il faut préserver une palette intacte! pour avoir de quoi mélanger... Je parle avec la panique d'un qui voit disparaître des crayons dans sa boîte à couleurs.

Aujourd'hui 28 février on a rejoué aux Instants Chavirés. Ce fut notre cinquième représentation parysienne. J'ai réussi à vomir quelque chose, à la troisième tentative j'ai pu sortir quelque chose. Mais c'est difficile, parce que je monte sur scène le ventre vide. Costes, à la fin du show on a vu qu'il avait un ruisseau de sang séché le long des jambes jusqu'aux chevilles. On a cherché une blessure à la cuisse, mais y en avait pas. On a remonté les rigoles, on est tombés sur son trou de balle. Un journaliste est venu présenter à Costes Maxime Le Forestier. Demain je cours à la bibliothèque emprunter un best of de lui pour savoir comment il chante.

C'était aujourd'hui le premier show avec Chloé. Ça va, elle assure. Elle nous a beaucoup pissé. Costes, glissé entre ses jambes comme un mécanicien sous une berline, s'en est rempli la bouche. Je m'en aspergeais le visage comme avec de l'eau de source. Le corps de Costes était luisant d'urine, si beau que je l'ai tout léché.

Comme personne n'a aujourd'hui voulu prendre la pâtée de bouche en bouche dans sa bouche, je suis monté sur un gars au hasard et lui ai tout dégueulé dans les cheveux. Ses cheveux étaient blonds et bouclés, ils étaient ceux d'un chérubin, mais quand je me suis vidé là-dessus j'ai étalé et lui ai fait un casque.

Ce soir 07 mars on joue à la Maison de l'Étudiant de Metz. Je me suis gardé une assiette de salade de pâtes, je vais la manger juste avant de monter sur scène, comme ça je l'aurai sur l'estomac et pourrai bien la vomir.

A part quelques problèmes d'ordre technique (j'ai dû chanter semi-accroupi parce que la vis qui règle la hauteur de mon pied micro était HS — même si c'était pas la peine puisque mon micro était coupé), on a fait un bon show. J'ai toujours pas pu vomir, alors que Chloé, pendant la scène où l'on se transvase le chocolat, m'a vomi sur la gueule du vrai vomi de son repas encore chaud. C'était après nous être tartinés la raie des fesses de crème chocolat. On fait le petit train, et penchés en avant on se lèche le cul; puis on se retourne, et lèche le cul de celui qui vient de nous le lécher. Alors Costes, le donneur, en dégorgeoir de gouttière, la bouche pleine débordante de cette merde, me la verse dans la mienne d'assez haut, moi récepteur à quatre pattes ventre en l'air. Puis je vomis cette même sauce dans la bouche de Chloé, qui la crache à son tour dans la bouche de Costes, qui redégueule le tout dans la mienne. Sauf que Chloé ce chocolat la dégoute, ça la fait ainsi vomir du vrai vomi dans ma bouche. Et quand je verse ce vomi dans la bouche de Costes, ça le fait vomir à son tour dans ma bouche. Je me retrouve donc avec dans ma bouche du vomi de Chloé, du vomi de Costes, plus le chocolat léché de nos culs. Alors, m'évertuant à pas me râper la verge, je rampe et harponne les gens tel un galeux, je me frotte à leurs bottes gargouillant: «Excusez-moi... Excusez-nous... On est des larves... oui... pardon... excusez-moi... excusez-moi...» Et, avec ce mélange de

chocolat du cul dans ma bouche, je roule une galoche à la personne de mon choix; de ma langue pointue je pousse le paquet bien au fond dans sa gorge. Si je n'arrive à choper la bouche de personne, je décolle de sa cheville la socquette d'un mec et recrache tout à l'intérieur.

Quand Chloé a pissé, je m'en suis moi aussi empli la bouche pour recracher ça en l'air comme un jet de baleine. Chloé m'ayant ligoté à Costes au scotch brun, quand la musique me fait partir impétueux, j'ai couru traînant Costes sur ses fesses sur vingt mètres. Comme une séance de ski nautique... Comme je n'ai plus de poils aux couilles ailleurs que au-dessus, posés comme une moumoute, je me suis brûlé ceux du cul. Ça fait plus mal — je ne contrôle pas.

Après le show, y avait au faux plafond des impacts d'épinard tels que ça faisait des stalactites. Un mec s'est occupé de filmer le phénomène. Sont venus des gens qui voulaient qu'on écrive quelque chose dans leur carnet. C'est marrant parce qu'on peut écrire n'importe quoi, ils nous disent toujours «C'est merveilleux, ça me fait chaud au cœur...» Avant le show on a été interviewés deux fois, mais Chloé se plaint de ce qu'ils posent des questions qu'à Costes et à nous pas. Moi je trouve que c'est juste ainsi, parce que la célébrité se mérite. Aujourd'hui Costes leur a déclaré: «C'est injuste que les viols soient punis par la même peine que les meurtres, parce que personnellement, franchement, je préfère me prendre une bite qu'un couteau.»

### 16.3 ELLE NOUS VEUT — PRENONS-LA

Le public a l'impression que ce n'est qu'un délicieux bordel... Alors qu'il y a une structure! Molle, certes, mais une structure! Costes tend à rendre le show de plus en plus segmenté, mais la segmentation ne donne de la violence que si les transitions sont sèches. Or le véhicule de Costes a les écrous vissés mous, aucune manœuvre nerveuse n'est pour lui envisageable. Costes a tout calfeutré de coton... Je voudrais une charpente plus lisible, je voudrais que des parties dures mettent en valeur les parties molles. Je voudrais ce show comme une côtelette de porc, avec des compartiments de textures différentes: des parties de viande dense, des zones de viande brouillée, de la graisse, des surfaces osseuses. Compartimenté. Pas de sfumato.

On monte stricts, accoutrés d'hideux costards gris missionnaire protestant, sales et froissés des soirs précédents. Costes porte une cravate Dior®, moi une Ralph Lauren® (à l'attention de Patrick Bateman). Parmi les affaires du show, nos cravates sont les plus imbibées de merde. Costes m'attend au fond dans la pénombre du spot rouge, et moi devant ajuste la position des micros sur pieds, au millimètre près, pinaillant afin de nous rendre d'entrée antipathiques. Je pose les micros sans fil sur deux chaises placées de part et d'autre de la scène. Quand tout est bon je vais le chercher. Une main sur l'épaule je lui dis:

— Le moment est venu.

Hochant la tête il m'étreint le coude, puis, contractant ses paupières, me dit faiblement:

— On le fait comment...?

— On le fait façon Jean le Baptiste prêchant dans le désert vêtu de poils de chameau et se nourrissant de sauterelles. Tempête de sable.

— Tempête de sable...?

— Tempête de sable.

Alors nous avançons vers nos micros. Je sors une cloche, une clochette de celles aiguës de l'Armée du Salut à Noël. Chaque fois que j'entends son timbre je frissonne, parce qu'elle signifie le commencement de ma douleur.

«Nous sommes venus de très loin, car vous aviez faim-aim, nous sommes venus de très loin, vous apporter du pain [Costes tend un quignon à l'assistance]. Vous refusez le pain, car vous n'avez pas faim-aim, vous refusez le pain, nous sommes venus pour rien. Nous sommes venus de très loin, car vous aviez froid-a, nous sommes venus de très loin, vous apporter du bois [je tends un bout de branche]. Vous refusez le bois, car vous n'avez pas froid-a, vous refusez le bois, nous partons dans le froid. Ayaya mes amis, mais ne voyez vous pas-a? Ayaya mes petits, vous refusez la foi. Ayaya mes amis, ayaya a yaya, ayaya mes petits, vous refusez la foi. Ayaya a yaya, ayaya a yaya, ayaya a yaya, ayayayayaya...» Et on frappe dans nos mains façon constipée. Sur ce la musique s'arrête, et Costes accuse le peuple rassemblé de n'être venu que pour voir un spectacle. «Ce n'est plus un spectacle — c'est la vérité! Ce n'est plus de l'art — c'est une religion!» Et crie encore: «Je prends le sang menstruel de ma mère et le sperme de mon père, je chie dedans, et crée un Monde Nouveau...!»

Quand Chloé en nuisette et corbeau à l'épaule entre en scène, elle me remet à moi la sulfateuse, et à Costes un portrait. C'est le portrait d'une petite fille, comme un avis de recherche, que Costes lève au-dessus de sa tête palpitant. Nous sautons dans l'assistance pour la dénicher, en profitons pour soulever des jupes et passer la main dans les collants. Finalement Costes trouve la poupée, je la lui prends et sur elle m'excite. Je lui lèche le visage puis l'entrejambe, j'éclate plusieurs fois son minois de chérie contre l'arête de la scène; je la frotte contre mon cul, me branle avec, et lui nique dans son cul. Costes me bat mais, comme possédé, je l'ignore, et continue à molester le jouet. Il l'arrache de mes mains. Je me rue sur lui, le tabasse, il tente de me résister mais ne le peut pas. Alors il s'empare du portrait, et à chaque fois qu'il me le montre je bondis en arrière révolté tant c'est puissant. Mais toujours je reviens à la charge... Il me dévoile sous son portrait la photo de sa fougne, et cette fois-ci définitivement me terrasse. Je me prosterne devant elle, il me fait embrasser l'image, je semble guéri — mais le Malin est subtil et continuellement se transforme en ange de lumière. Je chante:

— Merci, frère Jean-Louis... Tu as su voir au-delà de ma chair. Frère Jean-Louis, je t'aime-me...!

— Frère Giglio, je t'aime aussi...!

Et tous deux d'une même voix:

— L'amouuuuur! L'amouuuuur! Toujouuuuuuuurs!

— Ok, et maintenant, frère Jean-Louis montre-moi ta quéquette.

En rythme le bassine par devant, par derrière, je fais semblant mais suffisamment fort pour qu'à chacun de mes coups de reins il décolle. Par derrière je le soulève, et m'arc-boutant le dos le tiens posé sur mon ventre continuant à le pénétrer (pour de faux). Je nous laisse tomber en arrière (mon corps amorti sa chute) et le mettant à quatre pattes je continue à lui pousser le cul giflant ses fesses, jusqu'à l'orgasme (il a fini par me demander d'y aller mollo car il sentait à force comme un tassement de sa colonne vertébrale). Face à face, sa cuisse entre les miennes et la mienne entre les siennes, penchés l'un sur l'autre, en rond nous nous poursuivons comme se poursuivent le Yin et le Yang, nous taquinant réciproquement le cul avec les manches de nos martinets. Chloé à coups de bâton nous sépare, et nous revenons à la raison: «Frère! Qu'avons-nous fait... Nous avons péché! Nous sommes devenus des homosexuels, frère...! On est pédés, frère... de sales pédés!» Et prostrés nous nous faisons vomir.

Et — youplaboum — la vierge daigne apparaître (une poupée gonflable)... S'en suit une hystérie collective, dans-

es cris chants et tutti quanti, puis la musique se tait brutalement; Chloé fait tomber le drap blanc qui l'habillait, découvrant sa nudité. Nous sommes épatés par tant de beauté, on lui fait la bise comme au lycée. Costes nous file à chacun une bougie, nous allume la mèche, et nous voici tous trois calmes sur le bord de scène à chanter candides: «Ô vierge... nous voici nus... remplis d'amour et de désir... pour ton... corps merveilleux... sa seule vue nous rend heureux...» Pendant ce temps je malaxe mes organes génitaux, je tire sur ma bite et secoue mes couilles et enrôle ma bite molle autour de mes doigts comme un gras spaghetti. «Marchons vers la vierge que nous voyons les yeux fermés... Elle nous aime aimons-là... Elle nous veut prenons-là...»

Les shows de Costes sont invertébrés. Non, y a bien des vertèbres, mais dessus tant de graisse qu'elles sont imperceptibles. Si Costes est pas capable d'être précis, c'est qu'il se laisse submerger par l'émotion; son émotion prend le dessus. Il me dit que «la compartimentation tue l'émotion», que l'émotion bave forcément, qu'elle déborde de partout. C'est pour ça qu'il aime pas la musique fragmentée de John Zorn, il dit qu'il y a pas d'émotion car l'émotion se case pas. L'émotion de Costes est toute physique, elle vient de son impulsivité; Costes se caractérise par un total manque de sang-froid. Mais l'émotivité de Zorn, de Mike Patton, est intellectuelle avant d'être physique, leurs transitions d'une zone à l'autre sont fulminantes, c'est les changements de direction d'une libellule. Leurs émotions sont tout aussi intenses que les siennes, mais dominées, tenues, ils les tiennent, ils en ont la maîtrise. Patton comme Costes c'est des gadgets les uns derrière les autres, un enchevêtrement d'effets spéciaux, mais chez lui en dessous il y a une structure, quelque chose qui tient l'ensemble (un sapin sous les guirlandes). La musique de Patton me fait chialer, elle me bouleverse par la puissance des émotions qu'elle véhicule, elle est pourtant millimétrée. Si Satan se mettait à faire de la musique, ça se rapprocherait de la musique de Patton. Sa musique est la musique de la lucidité. Ses émotions sont travaillées comme des briques de glace que l'on assemble pour construire un igloo. Patton a une façon de chanter qui tient de l'exécution; martial, il est le Bruce Lee de la chanson. Mais Costes contrôle pas ses émotions — il contrôle même pas son émotion quand il verse du gruyère sur ses pâtes, il en met partout, ça va dans l'assiette mais aussi sur la table et par terre, ce n'est pas un accident mais à chaque fois. Mais il y a de la puissance de démiurge quand on donne un cri semblable à un coup de couteau et que tout de suite derrière on batifole dans les pétales d'un slow, absolument pas affecté par ce que l'on vient de commettre... J'admire celui capable de laisser libre cours à ses émotions, mais encore plus celui capable d'aussi les posséder, ces chevaux sauvages; de les faire marcher au pas, tout comme de les faire galoper à toute blinde. Mais Costes se fait désarçonner au premier virage, le restant de la course il la fait du côté du ventre, entre les quatre sabots du cheval. Moi je veux oui un cheval sauvage, mais je veux avoir le dessus. Peut-être que Costes le chevauche, mais c'est le cheval, qui mène la danse...! Tandis que Patton, son cheval de feu il le mène à la baguette — le fait marcher debout sur une piste de verres en cristal. Costes est un apprenti Sioux, Patton est Général — le Général Patton. Le cheval de Patton est un cheval de cirque, le cheval de Costes un cheval indompté. Le cheval de Costes court libre dans les pâturages. J'aime pas le cirque, mais suis attiré par sa violence. Entre Costes et Patton c'est Patton, le plus violent. Patton, par des coups de fouet incessants, apprend à sa monture toujours de nouveaux tours. La musique de Patton est divine (inhumaine), la musique de

Costes est humaine (défectueuse).

La différence entre Patton et Costes est que Patton est puissant. Patton est de ceux qui peuvent se permettre de dire «Je serai violent de cette fraction de seconde à cette autre fraction de seconde.» Je me souviens d'une pub pour des pneus, où l'on en voyait une centaine dévalant libres une pente tels une horde de buffles. En émanait une sensation de force. Puis on voyait se présenter un ravin, et tous les pneus tomber dedans. Tous sauf un, qui sut freiner sa course, contrôler sa trajectoire — le pneu Pirelli®. Slogan: «La force ne vaut rien sans la maîtrise...»

La musique de Patton te catapulte la tête dans les cieux, rien à voir avec la machine grippée de Costes. Patton c'est un bain d'esprit, Costes c'est tomber dans les orties. Costes est un exocet, il aura beau bondir vers le ciel jamais il ne s'en approchera. Il restera toujours à altitude zéro, scotché à la ligne de séparation entre l'air et l'eau. Car ce n'est qu'un poisson, et ne saurait vivre autrement que la tête sous l'eau.

Il se réveille ce matin avec l'œil tartiné au beurre noir, le dessous de l'arcade complètement teint bordeaux, comme si on avait voulu le maquiller en Dracula. Mais le choc qui lui a fait ça il ne s'en souvient évidemment pas, ça vient de hier, dans l'action. Chloé voudrait que le spectacle soit moins «fake», comme elle dit... — moins factice. Que si on se coupe, qu'on se coupe vraiment, et pas avec une lame en carton et du faux sang. Moi je suis d'accord qu'elle se coupe elle à chaque show; qu'elle le fasse, j'ai rien à redire, ça amènera encore plus de monde. Mais moi je veux pas le faire sur moi, ce jour funeste où je me suis fait percer l'oreille pour y faire entrer une boucle j'avais failli m'évanouir — j'ai d'ailleurs depuis abandonné le trou à la cicatrisation, car je ne me sentais pas la force de repasser le bijou dans le cartilage, une fois ôté. Elle elle veut la désagrégation de son corps, et moi je veux pour le mien le renforcement. Elle le détruit, je l'améliore. Plus le temps passera et plus son corps sera limité, mais plus le temps passe et plus les possibilités du mien sont nombreuses. J'attends de lui qu'il me transporte, qu'il me fasse endurer des voyages, qu'il me fasse danser plus fort plus longtemps, qu'il me fasse courir très vite, qu'il m'emmène sur les montagnes et me fasse traverser des vallées, qu'il me fasse taper plus fort, qu'il me fasse taper plus vite, qu'il me rende moins dépendant. Mais Chloé son corps, elle son corps va pas l'emmener, c'est elle qui va devoir emmener son corps. Déjà que la vie c'est pas évident, si en plus faut se trimbaler un corps essoufflé, diminué au point qu'à dix-huit ans monter sept étages en courant représente un effort impossible, laisse tomber et jette-toi par la fenêtre. Je trouve que c'est plus sympa de vivre avec un corps qui peut. Quoi qu'il en soit je suis moi aussi contre le «fake»: si on est pas disposé à s'égorger, je trouve ça nul que de le mimer. Ou le faire pour de vrai ou ne pas — je ne sais pas jouer et n'aime pas ça. Dans chacun de ses disques, chacun de ses shows, Costes en vient à se faire hara-kiri. Il fait ça pour de faux parce qu'il a pas les couilles pour le faire en vrai. Je l'aime pas, l'art, quand c'est le recours des impuissants...

#### 16.4 COMME SUR DES ROULETTES

Je suis à Rueville pour dix jours. A chaque fois que Nathalie et moi on se revoit, on fait l'amour si fort que j'ai la bite qui saigne parce que la peau s'est fendue. Quand j'entre dans le lit et que Nathalie est là, chaque fois en moi je me dis «Non... pas ce soir... Ce soir nous allons gentiment dormir, je dois laisser se réparer ma bite.» Mais dès que je

me retrouve à ses côtés, dès que j'ai le nez dans ses cheveux c'est irrésistible, pas moyen de lutter, je me blottis tout contre elle et commence à la caresser doucement. Mes lèvres parcourent son corps de lait et je m'excite. Elle fait semblant de dormir, ce qui m'excite encore davantage. Quand elle n'est plus en mesure de taire sa propre excitation elle finit par me saisir, on se tient, on se lâche plus, plus possible de faire marche arrière, nous sommes pris dans un engrenage, nos corps s'emballent, ils savent ce qu'ils veulent, ils trouvent ce qu'ils cherchent. Et toujours je suis surpris par la puissance de l'orgasme — il est toutes les fois une surprise. C'est à peine croyable, c'est un truc trop zarb, il n'y a rien d'autre sur Terre qui me fournisse pareille émotion. L'orgasme j'ai la sensation de marcher sur une passerelle, étroite, les yeux bandés, comme si on allait me livrer aux requins. Et l'orgasme, c'est quand j'arrive au bout de cette passerelle et que sous mes pieds, au détour d'un pas, il n'y a plus rien; l'orgasme, c'est cet instant avant de tomber où je sens qu'il n'y a plus rien sous mes pieds.

Quand finalement on s'endort l'un contre l'autre, on est tellement imbriqués bizarre, tellement dans des poses enchevêtrées, que le lendemain on a les colonnes biscornues. Le matin au réveil, c'est elle qui commence. Et en journée elle profite des fois où elle me trouve couché par terre pour monter sur moi, se frotter à ma jambe comme une chienne, se coucher sur mon dos et se branler contre mon coccyx que je dresse haut pour elle. Elle transpire, me retourne et se frotte à ma verge qui dans le pantalon s'est faite dure, et moi je lui masse dans la raie des fesses. Quand je la pénètre, et particulièrement quand je la pénètre au ralenti, les sensations qui me viennent sont si violentes que ça me fait des fourmis dans les mains. Je me retrouve à la limite de l'évanouissement, j'ai des fourmis dans la bite, c'est une pluie d'étoiles scintillantes du bout de la baguette d'une fée.

14 mars Nathalie me demande que quand on fait l'amour je la frappe, et puis partout la lèche.

Et maintenant, racontée par elle-même, l'histoire de Nathalie qui tente de nous organiser le show (part de tout un festival) dans une école d'art française:

«Pour votre concert, d'après Sorento, ça ira comme sur des roulettes. Il dit ça mais il ne connaît absolument pas le site de Costes, et Costes vaguement. Je lui ai décrit quelques scènes grosso modo, il m'a dit qu'ils en avaient vues d'autres. Quand tous les gens que je veux inviter m'auront dit que c'est bon, je donnerai vos noms à Gourdy et là, vous recevrez les formulaires. Sorento m'a dit que c'est hyper chiant à remplir, mais qu'il faut au moins les renvoyer dans les temps, même incomplets, parce que comme ça la démarche est officiellement enclenchée des deux côtés. Si tout se passe bien, en janvier vous les aurez. Normalement Freluque ne jettera pas d'œil sur le projet de manière attentive. Et puis Sorento me dit que ça l'arrange bien qu'une étudiante s'occupe d'une partie des conférences, alors a priori il devrait être conciliant. Sinon je vais bien, et je t'embrasse Tortue Ninja.»

«Sorento a présenté le projet devant Freluque et les profs, ils ont — paraît-il — eu l'air emballés. Maintenant reste à voir si Freluque va subir des pressions et décider de vous déprogrammer, auquel cas je ne sais pas comment ça va se passer. Au pire, vous programmer chez Kevin et faire payer l'entrée. Je vais leur donner les noms des participants sûrs vendredi, et Gourdy va vous envoyer les dossiers à remplir. Après ça vous aurez un contrat avec l'École, et pour que Freluque vous déprogramme, à mon avis, légalement, faudrait qu'il annule tout le festival. Jeudi je dois le voir avec Sorento pour discuter plus précisément. Je vois Sorento

seul mercredi pour savoir quoi dire et quoi non. La première réponse de la première étape ça sera vendredi. Après ça sera quand vous aurez signé les contrats et que le programme aura été envoyé au gratin de Rueville. En gros, jusqu'au bout rien n'est sûr.»

«Je ne peux pas te donner d'informations plus concrètes que la date du 6 mars, à l'heure que vous voudrez (je pensais à 16 heures — l'heure du goûter), salle 27, à l'École d'Art de Rueville. Pour l'instant, sur six qui m'ont dit oui, j'en ai seulement trois qui ont confirmé. Je donnerai à Gourdy leurs adresses pour les contrats après avoir vu Freluque, c'est-à-dire lundi. Voilà.»

«Ça y est, j'ai vu Freluque. Apparemment il s'attendait à tout autre chose. Mais comme au dernier conseil pédagogique il avait dit soutenir mon projet avec enthousiasme (Sorento le lui avait présenté sommairement), il est un peu embêté. Il trouve mon programme dangereux pour l'École parce que 1) remettant en cause l'institution par la nature même des personnes invitées, réactionnaires notoires; 2) les sujets sont trop polémiques et politisés pour être abordés dans le cadre d'une institution, ou en tout cas sans être contrebalancés par des savoirs institués et débattus. [Je tiens ici à signaler qu'à l'occasion d'un meeting tenu par le Front National à Rueville, Freluque et tous les professeurs de cette même École se sont pas gênés pour mobiliser leurs étudiants dans la campagne de promotion d'une grande manif anti-FN, dans la conception d'affiches, d'autocollants, de tracts 'antifascistes', la fabrication de sifflets en canettes de Coca®. Un étudiant fut félicité, quand il bomba le visage de Le Pen sur le païllason de l'École... pour que tout le monde s'essuie les pieds sur son visage... Tous les cours furent suspendus pendant une semaine afin de permettre aux étudiants de se consacrer pleinement à la préparation de cette manifestation politique. Tout le monde était censé y participer, tout le monde était censé être d'accord, du même avis, le minimum que je pus faire pour pas me faire taxer de sympathisant du fascisme fut d'aller coller une après-midi entière des autocollants 'antiracistes' sur le mobilier urbain. C'est qu'ils ont le «facho» facile, dans cette École...! C'est une manie... Ils le sont tellement eux-mêmes, qu'ils vivent dans la terreur d'être identifiés comme tels. Ainsi, la belle porte en bois de l'entrée, ils l'ont faite couvrir de peinture mauve parce qu'ils disent que c'est les nazis qui raffolaient du bois apparent. Le dessin réaliste au trait de crayon léger ils le trouvent déjà douteux, susceptible d'un écart fasciste, tout comme le sport et tout ce qui prône la vigueur. Mon ami Clément n'a pas été accepté dans l'atelier d'illustration narrative parce que son dossier a eu le malheur de contenir une série de dessins à l'encre ayant pour sujet des chars d'assaut. Ils étaient bons, ces dessins, j'en ai conservé une copie, mais les responsables de l'atelier ont jugé que quelqu'un trouvant de la beauté dans des tanks ne devait pas être autorisé à entrer. Ils n'admettent que les dessins de bicyclettes, de vaches, de chiens-chiens, de cochons roses, les histoires de chats, et les yellow submarine.] De plus, 1) organiser un événement de l'École hors ses murs, avec location de salle et rémunération de personnel autre que les intervenants, est illégal; 2) pour lui (et ma foi c'est vrai) ceci est un «projet artistique» avant d'être réellement un «cycle de conférences»; du coup c'est un «projet personnel» qui ne peut s'inscrire dans un «cadre pédagogique» puisqu'il n'est pas le fruit d'un travail engageant plusieurs étudiants et professeurs; 3) si l'École finance mon projet elle pourrait être accusée de pratiquer du favoritisme. L'entretien s'est conclu par un autre rendez-vous dans une semaine. Il a laissé entendre qu'il serait peut-être possible de faire passer ça comme projet de diplôme auprès de la Ville afin d'obtenir un budget, autrement il

faudrait ou couper dedans et rendre certaines choses officieuses, ou envisager un partenariat avec la galerie de Kevin. Dans le cas d'un partenariat, je fais presque plus confiance à Freluque qu'à Kevin et Cédric, car ils sont un peu obnubilés par le fric. Tu me diras, eux ne jouent pas avec de l'argent public mais avec le leur... En ce qui vous concerne, je pense que quoi qu'il arrive je ferai en sorte que vous veniez jouer à Rueville, quitte à faire payer l'entrée. Concrètement pour vous rien ne change, vous serez le 6 en concert à Rueville, peut-être juste un peu moins rémunérés. Je travaille dur pour que quelque chose de bien se passe. Croise les doigts pour moi.»

«Écoute, pour l'instant j'en sais toujours pas plus, mais ça c'est mon problème, je m'en occupe. Si festival il y a, qui que ce soit qui le paye, vous aurez une sono. D'ailleurs, si tu pouvais me redonner la liste des trucs dont vous avez besoin... Quel est le minimum d'argent pour lequel vous accepteriez de jouer à Rueville dans la galerie de Kevin, au cas où Freluque me sucrait toute subvention, au cas où Kevin me lâcherait (pas tout à fait encore) parce que pas envie d'être la vitrine de Freluque sans y gagner un peu, et au cas où Freluque me lâcherait (pas tout à fait encore) parce que pas envie d'être associé à une bande de réacs?»

«Nouvelle donne. Il est possible que je condense tout le programme en trois ou quatre jours. Est-ce que le 7 au soir plutôt que le 6 serait éventuellement possible? N'en parle pas encore à Costes pour pas qu'il panique, dis-moi juste à peu près. Je fais de mon mieux, t'inquiète. Ça sera à l'École ou ne sera pas, ça sera cinq conférences ou ne sera pas, ça pourrait aussi éventuellement être réduit à une série de performances au Palais des Fêtes — Freluque m'a dit ça mais déjà il s'en mord les doigts, parce que ça pourrait être en soi tout seul plus hard et décuplant qu'avec les conférences, plus là pour noyer le poisson.»

«Vous ne jouerez pas à Rueville. A moins que vous ne veniez sans être payés ni dédommagés de votre trajet, sans aucune garantie de matériel, en improvisation totale, au Palais des Fêtes, le 3 ou le 4 au soir. Sachant que cette ultime solution dépend encore de la décision de Freluque en fin de semaine. Ce qui me fait le plus chier là-dedans c'est d'avoir à appeler tout le monde pour dire que ça ne marche plus. J'en ai mal au ventre. Freluque essaye de gagner du temps pour que rien, question timing, ne puisse avoir lieu. Je dois lui donner mercredi le projet définitif. Il dit, pour préparer le terrain, que jamais il n'a encore fait ça. Qu'il ne sait pas ce qu'il va répondre aux étudiants qui viendront ensuite lui réclamer un budget pour leurs projets. Je sens qu'il me dit n'importe quoi, quand Sorento n'est pas avec moi... Comme je ne sais rien de ce qui est normal ou pas, il en profite pour me culpabiliser, ou me montrer qu'il me ferait une fleur impressionnante dont je lui serais redevable évidemment. Il faut que quelque chose se passe. Je ne sais pas quoi encore. En fait c'est ça, ce qui me fait mal au ventre: que j'aie pensé tout ça pour rien, que ça finisse en queue de poisson, minablement. Et surtout que Freluque s'en tire comme si il avait fait tout ce qu'il pouvait, alors qu'il est finalement assez heureux que ça soit très compliqué et problématique, parce que tout va crever dans l'œuf. S'il s'était agit d'un projet qui finisse par lui redorer le blason, il n'aurait pas hésité. Oui Freluque sait déjà que ça n'aura pas lieu, il veut juste ne pas passer pour le méchant. En gros il me prend pour une conne et c'est ce que je déteste le plus au monde. Comment faire sortir de ce gros tas de nuances trompeuses merdiques et informes la réelle problématique de l'histoire et y répondre, même succinctement, avec brio, voilà la question que je me pose. Je suis vraiment désolée...»

Chère Nathalie... Kevin comme Freluque comme tous ces autres ne veulent exposer que de l'art qui ne tire pas à conséquence, de l'art sans conséquences. Leur domaine c'est l'art *décoratif*. Ce que moi je veux, ce n'est pas décorer le monde, mais le dévier. Je ne veux pas être un condiment, mais un plat de résistance.

#### 16.5 PAS ENCORE DIGNE

Se dédier à la cuisine c'est comme s'adonner au kamasutra: quand la viande juste cuite ne satisfait plus, on multiplie les postures. Moi je suis un à qui le bout de chair juste nu suffit, je lui trouve déjà suffisamment de goût. Quand la viande est de qualité, nul besoin d'en faire un plat; la nécessité de cuisiner les chairs (dessous affriolants, latex cuir vinyl, maquillages, ornements...) s'imposa en raison de la fréquentation exclusive de vieilles peaux: pour dissiper l'arrière-goût on eut idée de les cuisiner. C'est pareil pour les fringues. Annwenn ma voisine passe son temps — c'est sa passion — à fabriquer des vêtements complexes pour rendre les gens jolis. Pour rendre les gens jolis elle brode des transparences, des soufflets machin, aérations spirales languettes boutons et symboles, complications chiantes et fragiles qui limitent les mouvements. Pour moi les beaux vêtements c'est pas les vêtements de parade mais les vêtements de combat, ceux qui aident les gens beaux à faire usage de leur beauté.

Dans un logement, tous les objets qu'on y met nous pompent de l'énergie. Nathalie a eu la folie d'installer dans le cadre de la porte de la cuisine une sorte de rideau en perles roses, à chaque fois qu'on entre dans la cuisine on doit franchir ce mur de perles, on doit freiner la marche pour pas entrer trop vite, sinon les queues perlées que notre corps entraîne passant vont rebrousser chemin trop violemment et cogner partout autour, accrocher la vaisselle, faire tomber la vaisselle, elle va se fracasser. Elle a mis par terre dans un virage un panneau d'isorel, pour pas glisser faut prendre le tournant comme si y avait là du verglas, je ne peux pas marcher à ma vitesse normale. Nathalie dispose ses objets dans ma maison de sorte à ce que pour passer il faille se concentrer pour pas leur marcher dessus ou les renverser. Mais moi, quand dans mon appart j'étais seul, pour pas être ralenti, toutes les portes je les gardais grandes ouvertes ou carrément les sortais de leurs gonds pour les poser toutes contre un mur. Car ouvrir la porte est un geste que l'on peut s'économiser, les gens ont une vie exempte de sagesse pratique. Ils passent leur temps à chercher leurs affaires, en ont tellement qu'ils savent même plus ce qu'ils possèdent, ils ne sont plus au courant. Les gens sont crades, ils ont une mauvaise hygiène de vie. Mon hygiène de vie, bien que perfectible, est satisfaisante. Ce pourquoi j'ai du mal à vivre avec les autres, c'est qu'ils sont trop sales. L'appartement de ma mère est crade bien qu'elle passe l'aspirateur tous les jours. Elle dépoussière tous les meubles, les lits sont faits et les chiottes sont nickel, mais c'est pas ça. Seule la nature m'offre un espace convenable, un espace qui soit propre. Car rien dans la nature n'est de trop, il n'y existe rien qui ne serve à quelque chose. La preuve en est que dès qu'on lui enlève une pièce (une espèce), les autres souffrent de sa perte. Tous ses actes sont utilitaires. La nature est basée sur les concepts d'efficacité et d'économie d'énergie.

Ces gens qui gueulent contre la guerre en Irak manifestent du mécontentement sans s'apercevoir que cette guerre n'est qu'une conséquence directe du mode de vie qu'ils se sont choisis, ou du moins, qu'ils ont accepté. Ils peuvent se scandaliser autant qu'ils voudront, tant qu'ils ne changeront

leur train de vie, ces guerres pour le contrôle des sources énergétiques continueront à avoir lieu. Pour faire marcher nos machines. S'ils étaient cohérents, ils ne protesteraient pas mais féliciteraient. Ils s'indignent de la guerre mais veulent bien les profits. C'est quoi ces gens qui se choquent de ce que les USA envahissent l'Irak...? Les USA ne font que veiller à leurs intérêts! De quelle façon croient-ils que se maintiennent les puissances...? Les Etats-Unis font ce qu'ils ont à faire pour maintenir leur suprématie — comme n'importe quelle nation en ayant les moyens le ferait à leur place. N'importe quel empire, aurait envahi l'Irak, dans la même situation... Mais quand une puissance mondiale commence à se préoccuper de ne pas commettre d'injustices, c'est qu'elle se porte mal, c'est qu'elle est proche de sa fin, c'est qu'il y a trop d'eau dans son vin. C'est comme si dans la Rome impériale défilait une manif pour que les légions soient gentilles avec les barbares, pour qu'elles tuent plus personne mais laissent les ennemis s'affermir, et se recyclent dans l'humanitaire...!

Avant de me voir regagner Pary, après s'être brossée les dents, la bouche bien fraîche, Nathalie me pose un baiser sur l'anus. Pour le protéger de tout ce qui va encore devoir y passer dans le mauvais sens. Je me suis tant de fois brûlé les poils des parties génitales, que dans ma raie des fesses, à la base déjà bien fournie, j'y ai maintenant une fourrure suffisante pour comme Capitaine Caverne y cacher un frigo.

L'heure avant le show on la passe toujours à roupiller. On se planque quelque part, par terre, sous un banc, et on essaye de dormir un coup. Quand on monte sur scène on est encore en train de bailler.

Au bout de ces dix jours d'absence, mes chaussettes, ayant enfin séché, se sont faites rigides comme des fossiles. Nos rôles sont de plus en plus définis: Costes assure la tchatche, moi le renversement des chaises. Il installe des chaises pour le public seulement de son côté, il prend soin de laisser toujours une allée pour mes 'sorties'. Moi je fous la pagaille, et Costes derrière commente au micro.

Aujourd'hui 20 mars on a joué au Cafteur de Limoges. Je me suis permis de chier sur scène (j'en rêvais, je l'ai fait). Ce fut un caca ma foi sans prétentions, un caca petit, mais caca sympa. Beaucoup de nos actions se passent hors-la-scène, et hors-la-scène il fait tout noir: le public voit pas ce qu'on y fait. Faudrait embaucher trois sentinelles pour suivre continuellement nos déplacements au faisceau de lumière comme des évadés de Sing Sing ou trois Sinatras.

21 mars au Mondo Bizarro de Rennes. 150 personnes, sold out. Chloé a fait dans ma bouche un vraiment gros gros vomé, et de ma bouche ça débordait dans mes narines; j'ai encore la sensation de quand ma langue pataugeait dans les grumeaux. Moi avant j'ai mangé une tartiflette, mais mon amour de la bouffe est trop grand pour que mon corps accepte de rendre. Costes et moi on s'est roulés un patin avec dans notre bouche chacun une part de la pisse de Chloé (18 ans). J'ai chié moins discrètement que hier, j'ai chié sur un mec sur sa jambe sur son jeans avant qu'il se lève, j'ai posé ça sur son genou. J'ai un coude enflé comme une bouée, on s'est bien amusés.

22 mars on a joué dans la Salle des Fêtes d'un village dans le Poitou. Quand je saute contre les murs faut que je fasse ça sur des murs en pierre, car aujourd'hui encore j'ai fait un trou dans une cloison qui semblait pourtant solide; elle porte l'impact de mon épaule. Pour essayer de vomir, j'ai mangé des œufs durs les mâchant peu, mais nouvel échec. J'ai tout de même failli à cause du poulet que l'on déchiquette avec nos dents, parce qu'on l'a acheté il y a quatre jours et qu'il séjourne depuis dans le coffre de la bagnole

(vraiment il puait grave). J'ai pissé sur un spectateur. Au début il y croyait pas, il croyait à un effet spécial, il cherchait à savoir le réservoir où il se trouve. Mais quand il a senti comme c'était chaud, il a compris que je lui pissais vraiment sur le sweat-shirt et il s'est barré. Ils s'étaient tous planqués au fond de la salle, alors on faisait de grands allers-retours entre la scène et eux le public, en courant, ou glissant sur le dos comme des tortues. Mais dès qu'on arrivait ils s'enfuyaient, et même qu'ils sortaient dans la rue, ils couraient massivement vers les sorties de secours, ils couraient comme des dingues. A un moment Costes me retint pour m'avertir: «Va pas par là, y a deux arabes qui nous attendent avec des lacrymos.» — Hier à Rennes c'était des skins, qui nous attendaient... — «T'approches ton cul, je te gaze la gueule!» lui avait dit l'un deux. A ce qui paraît, un des deux mecs, quand on était par terre à ramper à faire les vers, avait lancé contre nous une chaise métallique. C'est là qu'on voit qu'ils étaient pas méchants: s'ils avaient été méchants la chaise l'auraient pas lancée, mais avec, nous auraient fracassé le dos (quand on fait cette scène des vers, n'importe qui pourrait nous envoyer ses rangers dans les gencives). D'ailleurs, après le show tout de même nous ont applaudis, ils étaient contents, ils ont même discuté avec Costes, et à moi ils ont dit «T'es vraiment très con...!» avec un grand sourire sur le visage, ça m'a fait plaisir.

Pour clore la soirée, King-Kong Ping-Pong, un large mec en tenue de catcheur mexicain, a passé la musique d'Add N to (X). On a dansé. Costes aussi. A sa façon crispée. L'ambiance entre Costes et moi et Chloé est de mieux en mieux. Je l'aime, ce Costes... J'aime bien ce qu'il me fait vivre. Et j'aime ce qu'il a choisi de faire avec sa vie.

Quelques attardés prétendent: «Les animaux sont supérieurs aux hommes, car eux ne détruisent pas la Terre.» Rassurez-vous connards... si les animaux ne détruisent pas la Terre, c'est juste qu'ils n'en ont la possibilité. Autrement ils le feraient — n'importe quel animal, doté de notre cerveau, commettrait nos mêmes erreurs...! Si nous sommes en train de détruire la planète et de faire toutes ces bêtises, c'est bien parce que nous sommes supérieurs; si les animaux ne sont pas aussi dangereux que nous, c'est simplement parce qu'ils nous sont inférieurs (il est ridicule, qu'il y ait besoin de préciser cela...!).

Le but de la vie du chat Moquette, c'est dès que la porte de chez Costes s'ouvre, foncer dans sa maison et pisser sur ce qu'il y a de plus précieux. Costes a son studio d'enregistrement planqué dans la cave, mais il y a une lucarne. Le mur est épais, mais ce chat aux glandes urinaires surpuissantes colle son cul contre le grillage et lâche un jet si fort, que l'urine atteint le clavier de son orgue et le bois de son piano. Impressionnant. Il fait ça dans toutes les maisons du quartier, il semblerait. Il se fait souvent mal recevoir, aussi parfois le voit-on avec le visage encroûté de sang comme si quelqu'un le lui avait cogné avec une barre de fer. Mais quoi qu'il lui arrive il recommence. C'est un chat qui grogne dès qu'on le caresse, mais en même temps il les veut, ces caresses. Costes se sent proche de lui. Ce chat est son maître à penser. Ce que Costes respecte par-dessus tout, ce sont les animaux, et le travail. Il admire son chat, le prend pour le summum de la sagesse, mais a-t-il seulement remarqué qu'il ne travaille pas? qu'il ne produit rien? Costes lui, son mode de vie c'est travailler sans arrêt. Son idéal est productiviste. Un chat, pourtant, même de caca il en fait pas tant que ça... Le fait est que Costes ne peut pas ne rien faire. C'est un fanatique de l'action, il fait tout le temps, ne prend surtout jamais le temps (la peine) de réfléchir. Faut toujours qu'il trouve quelque chose à faire, il fait tout pour combler les vides, il

souffre de vertige. Quelles seraient pour lui les conséquences d'une réflexion sur soi?

Quand je suis couché à plat ventre, je bave tellement que je me noie dans la mare que je forme. Je déplace cinq centimètres à gauche mon visage, mais nouvelle mare. Je me déplace de cinq nouveaux centimètres, ainsi de suite jusqu'à ce que je sois obligé de retourner le coussin, voir d'en prendre un autre. J'espère m'endormir avant que tout soit trempé.

Ce matin 25 mars, quand je me réveille, Costes n'est plus là. Ce message sur la table: «Giglio. Je suis parti à Osaka jusqu'à lundi au plus tard. Peux-tu rentrer dans la maison le courrier, montrer à Chloé comment fermer le volet, et de temps en temps écouter le répondeur et noter les messages?» Classe... Élégant... Hier soir, quand je me suis couché, il m'avait dit qu'il allait s'absenter, et je m'étais retenu de lui demander sa destination. J'étais loin de me douter qu'il allait se barrer au Japon voir son Eglantine...! J'espère qu'ils vont pas se marier, qu'ils seront sages.

A trois dans l'appart, avec Costes et Eglantine, c'était pour moi difficile. Fallait que je sois avec elle distant, alors qu'elle m'était sympathique (j'aimais sa dureté). Mais dès que nous discussions un peu trop longtemps (de cinéma, de trucs dont Costes est exclu de par son ignorance volontaire), dès que nous nous entendions trop bien, Costes devenait nerveux. Un jour que j'étais en train de l'aider à la cuisine, il a éclaté, il a craché: «Allez-y! Embrassez-vous! Embrassez-vous donc, tant qu'à faire...! Allez à l'hôtel! Il y a des hôtels pour ça! Allez-y! Allez-y! Vous pouvez aller à l'hôtel, il n'y a pas de problème, si vous voulez faire ça...!» J'eus honte pour Costes.

Je me suis inscrit sur des sites de rencontre. Je me suis farci la 'fiche technique' de centaines de filles, aucune n'a une idée de ce qu'elle veut de sa vie, elles ne font que cocher des cases, elles sélectionnent une réponse parmi celles qu'on leur propose, cette attitude est révélatrice de toute une mentalité. Je ne retiens que celles qui ont écrit quelque chose dans la zone texte libre de leur fiche, celles qui se sont données cette peine. J'ai pour ma fiche écrit un appel lyrique qui ressemble à une offre d'emploi: «The world is a dance floor. Je tire du plaisir de tout ce que je fais, de tout ce que je touche. Je consacre ma vie à l'étude du monde et à la transcription de mes sensations. Tout autour de moi les gens c'est des zombies: ils font les choses sans savoir pourquoi, ils les font parce que «ça se fait» (sombres idiots). Je ne veux moi pas d'une vie réflexe, je n'accepte pas la vie que l'on me donne pour bonne, je ne veux pas vivre en pilote automatique mais veux piloter mon avion, modeler ma vie comme on tord un fil de fer, je ne trahirai pas les idéaux de mon enfance. Si ta vie est une vie exigeante, si tu aspirés à autre chose qu'à une vie conforme et confortable, si tes regards sont plantés dans les cieux et non dans la fange, si tu es de celles qui ne se résignent, et si même ayant flippé sur son évanescence tu n'es pas fâchée avec la vie, alors, écrivons-nous. J'ai besoin de rencontrer des personnes stimulantes. Je tourne actuellement avec une troupe de théâtre bizarre. Ce que j'aime: 1) les cas 2) la joie violente qui explose 3) danser tel un damné 4) les personnes ambitieuses 5) quitter. Ce que je déteste: 1) les zombies 2) les esprits gras 3) les soupe au lait 4) me sentir contraint 5) ma mort qui vient.» La seule personne qui m'ait pour l'instant contacté est un pédé qui, au vu de la photo affichée, émet des réserves sur mon effective hétérosexualité. Moi je dis: y a pas d'homos, pas d'hétéros, pas d'hommes ni de femmes, mais des corps en ébullition.

C'est excitant, toutes ces photos, leurs visages... toutes

ces vies qui défilent par simple glissement de souris... Je décortique les profils, me fraye un passage dans leurs vies. Je croise et décroise les jambes pour trouver à ma bite une position confortable. Je suis accro: depuis une semaine je passe cinq heures par jour en moyenne à consulter ces frimousses. C'est comme un vaste rayon de supermarché avec plein de godasses qui me parleraient. Mademoiselle Adidas® explique «Je suis très souple, avec moi tu sauteras haut, je tiens bien au pied», mais à côté la chaussure Nike® surenchérit «Mes lacets sont fins, j'évacue bien les mauvaises odeurs, et je suis belle aussi de derrière». J'opte finalement pour la Reebok®, mais voilà qu'elle me dit: «Passe ton chemin, tu n'es pas mon genre de pied.»

Je coche les cases «femme», «célibataire», âge minimum «18 ans», âge maximum «24 ans», écrase la touche «envoi», et là s'ouvrent à moi les portes du paradis. S'affichent les portraits de milliers de jeunes filles dans leurs chambres à coucher, dans leurs salons ou salles de bain. Elles écrivent comment elles sont, ce qu'elles aiment faire, ce qu'elles aiment pas, leurs goûts toutes ces choses-là, j'imagine leurs lèvres autour de mon gland. Je pourrais bien passer le restant de ma vie à consulter ces fiches humaines... C'est très plaisant, je me sens comme un dieu lors de son Jugement Dernier, je choisis celles que je sauve et celles que je laisse. J'ai l'illusion de les tenir. Je peux facilement me convaincre que c'est vrai. Je voudrais que ce soit vrai. Je voudrais disposer d'elles. A force de consulter des fiches, quand je marche dans la rue je vois tous les passants m'apparaître sous la forme de fiches.

Je pleure de ce que Thoreau soit mort déjà. Il aurait été ma compagne, mon ami, j'aurais été l'ami qu'Emerson n'a pas été pour lui. J'ai besoin d'un compagnon extrême. Costes est extrême mais n'est pas froid, Thoreau était froid. Et je, suis froid. Nous aurions fait un couple glacial. Ça me fait chier qu'on se soit pas rencontrés. Ça me fait chier que mes meilleurs amis soient tous morts. Mais il y a d'autres Thoreaux maintenant vivants sur Terre en même temps que moi. Thoreaux!... Thoreaux chéris!... Venez à moi!... Aimons-nous et faisons-nous du bien!... Il nous suffit un bon compagnon.

Je suis allé voir Jean-Michel chez lui. Ce type avait une famille, une situation stable, et une maison dont il avait payé les traites pendant vingt ans. Mais à cinquante ans, il s'est dit que sa vie était peut-être pas encore foutue, qu'il était encore temps. Il quitta alors sa femme qu'il aimait, qui l'aimait et lui faisait de bons petits plats, lui disant: «Garde la maison, moi je décampe, j'ai besoin d'être avec moi.» Il habite maintenant une cabane de 15 m<sup>2</sup> dans la forêt de Fontainebleue, qu'il a retapée et aménagée pour la rendre tranquillement douillette. Acquis pour 2300€ Y est heureux. Il paye 90€ par mois pour la location du terrain, et c'est tout. Toutes ses économies, ils voyage avec. Amérique Latine (c'est là que je l'ai rencontré, sur le rio Mamoré — vous vous souvenez?<sup>30</sup>), Afrique, Asie, Arabie... Un mec bien, raisonnable. Son fils, Daniel, a-t-il haï son père quand celui-ci prit la décision d'abandonner le margouillis familial? Non; au contraire, il est fier de lui, il est fier de son papa. Il s'est d'ailleurs lui-même choisi un mode de vie aventureux.

Ce soir 30 mars j'ai passé trois heures à regarder fixement la carte du monde. Voyager c'est faire l'amour à la Terre, toucher partout, rentrer partout. Tous ces continents écartent les lèvres de leurs sexes, je resterai distrait tant que je ne les aurai tous parcourus. Je planifie ma vie quarante ans à l'avance. Quand dans ma tête je pense «C'est bientôt», en réalité c'est dans plusieurs années; je me dis alors: tiens, je suis comme Véhovah... lui pour qui mille ans sont comme

un jour et un jour comme mille... Les grandes lignes de ma vie je les ai déjà toutes tracées, je vois ma vie à quoi elle ressemblera, j'en vois toutes les phases, je n'ai plus qu'à les vivre, ma vie sera bien. La seule inconnue reste le succès: aurais-je du succès ou n'en aurais-je pas?

Ça me stresse, de penser que sur mon lit de mort, comme tous les écrivains d'envergure, faudra que mes derniers mots soient saisissants obligé... Que vais-je dire... Faut qu'ils soient elliptiques à mort, à triple quintuple ou sextuple sens<sup>31</sup>... — prévoyant, je cherche déjà. Mais y aura-t-il seulement quelqu'un pour les accueillir...?

Ma mère me prévient que les parties «dégoûtantes» de mon livre découragent les gens sérieux de s'y intéresser. Elle trouve ça dommage, parce que les parties «pas dégoûtantes» elle me dit qu'elle les trouve très bien. «Pour avoir quand même un peu de satisfaction, j'ai entrepris d'enlever à ton livre tout ce qui n'est pas digne de toi, qui empêche d'apprécier ton livre. Comme ça je pourrais le donner à lire même aux Témoins de Véhovah. Mais je fais attention à bien effacer. Avec le stylo c'est long et finalement ça ne couvre pas assez. Je dois trouver un bon feutre qui transparaît pas de l'autre côté. J'enlève aussi tout ce qui est de sadisme gratuit, et tous les gros mots. Ce qui va rester va être vraiment un bon livre digne d'intérêt. Je te propose de mettre à part ce que j'ai barré, pour le public qui ne veut que ça, et de faire une nouvelle édition de ton livre d'après ma sélection: le livre du véritable Giglio sans un rôle forcé qui sonne faux, qui te ressemble pas. J'en suis encore plus convaincue depuis hier, te voyant si gentil et tendre avec Nathalie, ça m'a beaucoup rassurée. Il me semble que tu as réussi à sauvegarder ta santé physique et spirituelle malgré tout ce monde autour de toi qui veut te corrompre. J'ai toujours encore l'espoir d'avoir un fils dont je puisse être fière, Témoin de Véhovah ou pas. J'attends ta réponse sérieuse afin que je puisse comprendre tes mobiles. Tu dois me récompenser pour mon courage à continuer à lire ton livre malgré tout ce que ça me coûte. Avec affection, la tua mamma Zsuzsa.» Elle me dit qu'hier elle est restée une heure à lire mon livre debout devant l'évier, à lire mon livre et à tousser et à cracher dans l'évier de la cuisine à cause du dégoût que ça lui inspirait. Elle me dit qu'elle utilise maintenant du Tipp-ex® car il blanchit, elle aime mieux que de noircir au feutre. Le Tipp-ex® pour les mots, et quand elle veut supprimer un paragraphe entier, elle utilise des autocollants blancs; mais elle dit faut deux autocollants, parce qu'avec un seul ça transparaît encore un peu et on risque de pouvoir lire. Elle dit faire une «version blanche», proprifiée. Quand elle aura fini, elle compte coller dans les trous occasionnés par ses corrections, des autocollants avec des petits animaux pour agrémenter. Elle dit que si j'accepte d'imprimer sa «version purifiée», elle est disposée à vendre mon livre au porte à porte comme du temps où elle vendait des encyclopédies. Merci maman... Merci vraiment...

Je lui ai fait rencontrer Costes — l'a adoré. Elle déborde d'éloges. Mais elle m'a dit: «Il y a un mystère...» En effet, elle s'explique pas comment «quelqu'un d'aussi sérieux» que moi et «quelqu'un d'aussi charmant» que lui puissent faire «des choses comme ça»...

J'ai lu *Viva la merda!* de Costes, et j'ai bandé dès les premières pages. Ça me rappelle quand j'avais six ans et que j'avais trouvé une diapo prise par mon père de ma mère pissant dans l'herbage. J'avais réquisitionné l'image et l'emmenais en cachette à l'école pour m'exciter avec mes camarades. Ça me rappelle aussi ce jour où me torchant le cul le papier toilette céda et je me retrouvai pour la première fois avec un doigt dans le cul. Ça me fait rigoler qu'il ait écrit un tel livre, Costes, parce que quand au collègue il était pension-

naire, comme il supportait pas que ses camarades l'entendent chier, il retenait sa merde pendant toute la semaine ne chiant que le dimanche une fois rentré à la maison.

J'expliquais gaiement à Costes que ce soir-là je m'apprêtais à pousser une crotte sur le dessus de la chausserie de quelqu'un — n'importe qui — dans le public, quand il s'anima et vivement s'érigea :

— Je te préviens...! Ne chie pas dans la salle! Si tu penses chier dans la salle je te le dis tout de suite: c'est non. Ne le fais pas. C'est non!

Percevant ma forte déception, il s'enflamma et déploya son autorité tel un paon déballe sa queue. Il martela :

— Non! C'est non! C'est bien compris?... C'est non!

Il avait pas besoin d'en faire autant, car moi bien sûr je ne veux d'aucune manière lui désobéir et lui déplaire. Je ne vais pas désobéir à Costes. Je ferai donc caca pas ailleurs qu'au cabinet, mais je ne le comprends pas, parce que l'autre jour, quand j'ai déféqué sur le genou d'un spectateur, quand je le lui avais ensuite raconté, il avait ri. Que se passe-t-il donc, maintenant...?

— Avant de chier dans une salle de concert chie d'abord chez toi, dans ton appartement, et étale bien partout. Et vis dedans quelques jours. Après tu me diras si t'as envie de faire vivre ça aux organisateurs de ton concert, à ceux qui t'ont donné la possibilité de jouer.

Il a tout à fait le droit de m'interdire, c'est son show, il lui appartient. Mais il ne me laisse pas aller à ma tristesse, il ne comprend pas que c'est pas parce que je suis triste que je vais pour autant lui désobéir, il insiste pour que je lui dise un «Oui!» gai, alors que j'aimerais être laissé à mon deuil. Lui, de me voir déçu, il prend ça pour une rébellion; alors argumente énormément. Mais moi je m'en fiche de ses arguments...! puisque j'accepte... Il interprète ma rapide soumission comme un refus de reconnaître mon erreur, il trouve ça louche que j'accepte si vite de ne pas avoir raison, il ne peut concevoir que je puisse capituler aussi vite et lui donner raison sans batailler, alors il croit que je me moque de lui, que je le prends pour un con.

— Tu me prends pour un con?

Il s'échauffe, et je ne sais plus comment m'en sortir. Car il a l'impression de ne pas avoir vaincu tant que quelque chose n'a pas cassé comme une branche que l'on brise.

Plus que l'interdiction, ce qui me vexe c'est la violence avec laquelle il répond à ma joie enfantine. Il devrait faire attention, car ce faisant, un jour il pourrait bien finir par m'écœurer et provoquer mon départ. Je ne peux même pas le lui dire, que c'est sa brutalité qui me vexe... car il me répondrait: «Merde! Mais je vais devenir fou moi si je dois faire gaffe aux susceptibilités de tout le monde...!» Alors je lui dis rien, je prends sur moi, ménage son stress et préserve une vie à trois praticable. Car je désire avant tout que la tournée continue, que les shows continuent à se faire. Je souhaiterais juste ne pas être brusqué. Quand on me brusque, généralement je m'en vais — mais dans le cas présent c'est trop loin de mes intérêts. Ma relation avec Costes est une chaîne de malentendus; que j'en démantèle un, et trois nouveaux surgissent. Alors vaut mieux rien expliquer du tout et lui laisser croire que je le prends pour un demeuré.

Peut-être pourrais-je chier sur le comptoir... sur le zinc... ce serait facile à nettoyer... Mais je lui propose pas, sinon il va encore se mettre en colère et j'aime pas ça. Toute façon, chier c'est juste un gag; je serais davantage fier si je pouvais me remuer encore plus violent, y mettre encore plus de tension. La tension est le degré d'implication émotionnelle qu'un artiste donne à son œuvre — c'est ce que je respecte le plus. Le reste, c'est des bricoles.

Ce 04 avril on a joué à Brest, à l'hôtel Vauban, lors d'une soirée dont le thème était «La limite». Un mec lança une chaise qui finit sa courbe sur la tête de Chloé. Elle fut sonnée, elle a saigné, mais a continué à jouer — c'est louable. Nous on a rien vu, on a bien vu du rouge sur son front mais on a cru à l'habituel ketchup. On a pas vu la chaise valser, juste Chloé du rouge plein la face.

Le 05 on a joué à la Casamance de La Rochelle. Nos corps étaient huilés comme ceux des gladiateurs, de cette huile qui sort de sous la peau. Le public de Costes c'est des romains dans l'arène: ils veulent nous voir saigner. On n'en fait jamais assez — on ne peut que les décevoir. Pour pas les décevoir faudrait se tuer, ou les tuer. Oui... tuez le public, et il ne sera pas déçu. Quand Chloé nous pisse dans la bouche, moi je vaporise mon contenu sur l'assistance comme un authentique brumisateur Evian®. Un inconnu est venu pisser sur scène. Une fille a elle-même tenu levée sa jupe pour que je la lèche bien.

Aujourd'hui le vomi de Chloé avait un goût fraise parce que dans les loges elle s'est empiffrée de marshmallows à la fraise. En fait, je pourrais lui passer commande comme dans un restaurant: «Le vomi du jour, s'il-vous-plaît...» Me faire amener la carte des desserts: «Je voudrais une gerbe trois boules: fraise, chips, et choco BN®.» Je reconnais toujours ce que je l'ai vue manger, bien que des fois j'aie des surprises: «Tiens... où c'est qu'elle a trouvé des bretzels...?»

Le directeur du centre de tri de La Pouste du 63 téléphone à Costes ce matin à huit heures pour lui signaler qu'il a pour lui un colis, mais que personne veut y toucher. Il lui explique que, après concertation, l'ensemble du personnel de tri avait décréé que son colis — une poupée gothifiée postée pas emballée par une de ses fan — était vaudou. Aucun ne veut s'en approcher, ils prétendent que c'est dangereux. «Si vous voulez avoir votre colis, monsieur Costes, il va falloir que vous veniez le chercher vous-même.»

Son père lui envoie des coupures de journaux avec entourées au feutre fluo, les offres d'emplois normaux — il biffe tout autre texte sur la page pour pas qu'il soit distrait. Sa mère lui offre des slips kangourou et des boîtes de sardines. Elle est professeur de religion. Costes se sert des Bibles qu'il a à la maison pour caler ses meubles qui boitent.

Depuis que Costes s'est marié avec Eglantine dans un temple shinto au Japon, il a installé sur le piano dans sa cave un petit autel. Il lui donne à boire et à manger (Costes à l'autel, mais pas l'autel à Costes). Eglantine est une fille bien; une fille qui perçoit le romantique dans le fait d'aller faire les courses au Leader Price® avec son amoureux, est une fille bien.

J'aime bien quand il pleut fort sur l'autoroute et qu'on passe sous un pont... La pluie tape sur le pare-brise, fait un bruit de fou et d'un coup, dans ce tumulte assidu, tout se tait un instant de grâce pour recommencer aussi fort derrière. Comme un break dans la musique.

Que l'on dépasse une voiture, et je lui regarde à l'intérieur. J'y découvre toute une ambiance... Les chauffeurs qui s'en aperçoivent ressentent cela comme une intrusion. Je note l'expression de leurs visages, la position de leurs mains, les gens qui les accompagnent et ceux qui ne sont pas là, les objets avec eux et les vêtements qu'ils portent, et je devine les odeurs, la musique.

Ce que je préfère des voitures, c'est leurs phares arrière. C'est tellement complexe, tellement original à chaque fois... C'est plein de finesses, je ne comprends pas comment c'est fait à l'intérieur. Parfois leur surface est noire mais la

lumière sort rouge... Y a des graphismes, des facettes où la lumière rebondit comme dans un flipper, c'est un assemblage de pierres précieuses: rubis, ambre et diamants. Et ça donne aux voitures un regard, un regard vers le haut, les pupilles barrées. Hautain, méprisant ou sévère. Un regard terne et vide, fatigué, des balles de ping-pong sans pupille. J'aime bien aussi regarder si les voitures ont les petits clignotants sur les côtés près des roues avant; certaines ne les ont pas, j'aime bien qu'elles les aient.

10 04 sur la route de Nancy on a eu l'alternateur cassé. Avec l'alternateur de cassé les phares marchent pas, le ventilateur ne s'allume plus, le moteur chauffe, la batterie ne se recharge plus, et quand la batterie est à plat la voiture ne peut plus démarrer. Nous avons un problème de contact, fallait maintenir ce contact par pression sur le charbon de l'alternateur. Costes a réparé ça 'à l'africaine', avec: 1 boulon, 4 fils de fer pour maintenir le boulon en place, et pour augmenter la tension de ces fils de fer, 1 caillou blanc ramassé sur le gazon de la station-service. Pour quelques kilomètres ça marchait, le voyant d'alerte restait éteint, mais nous devions nous arrêter à toutes les aires pour repositionner le boulon et retendre les liens. On a roulé comme ça pendant deux heures, avançant par petits bouts. Mais comme globalement ça marchait pas, Costes a arraché l'installation. Puis, dépité, à court d'idées, alors qu'on savait plus quoi faire pour arriver à temps à ce concert, il a tapé trois fois dessus avec sa pince et depuis tout marche comme il faut.

On est arrivés à l'heure pour le concert au Totem, et personne n'est venu nous voir. Pour la première fois j'ai pu vomir une flaque, ma pizza Diavola. Nathalie est venue voir ça. On a ensuite tous dormi dans la même pièce chez les gens de la revue Aphrodite, et Nathalie et moi, sur le lit superposé, en retenant nos souffles, ralentissant nos mouvements, nous avons fait l'amour. Cette nuit mon sperme jutera du ventre de Nathalie pour former une croûte sur les draps de Philippe, qui nous a prêté son lit. Il est couché là juste en bas. Malgré notre discrétion il a dû comprendre, j'espère qu'il s'est au moins branlé.

On a joué le 13 au Bierstindl Theater d'Innsbruck et c'était super cool. Les gens me fuyaient dans la cage d'escalier rigolant comme des enfants, et revenaient. A la place des chaises, des canapés et des fauteuils. Dressé sur un ces canapés, j'ai pissé sur un gars; il s'est levé, alors j'ai pissé sur sa femme. J'ai pissé sur son dos courbé, puis, comme elle restait, sur sa tête, dans ses cheveux qu'elle protégeait de ses mains comme si ça pouvait servir à quelque chose. Son mec, debout, me regardait faire, se marrant lui aussi tout comme elle. Chloé avait elle entre-temps pris une autre dame sur ses genoux, pour lui administrer une fessée. A la fin, ces tyroliens chantaient à tue-tête notre mélodie du bout de pain et du bout de bois — qui a dit que les germains étaient frigides...?

Le deejay a mis du rythme pour danser alors moi j'ai dansé, et une fille resplendissante est venue près de moi sur la piste danser — de toute beauté. On a dansé telles deux créatures mythologiques, une nymphe et son faune. On a fait des cabrioles, elle s'est enroulée autour de ma tête, m'a culbuté, s'est culbutée, m'a serré le visage contre son ventre, nous rampions sur le sol, inventions des pas inimaginables. Nous nous laissions couler de vase en vase, gestes suaves, elles souriait immensément et me provoquait en duel, en duel de l'amour. Quand nous tombions nous nous relevions, mais elle d'abord pour marcher sur mon corps. Elle m'offrait ses doigts pour que je les lui lèche, nous étions seuls au monde. Je plongeai dans ses cheveux, elle roula dans mon dos, je palpai ses mollets, elle boxa mes abdos, nous syn-

chronisations nos bras qui ondulent. Elle se jeta contre ma poitrine puis m'escalada jusqu'aux épaules et se renversa, je la retins et la fis tourner, elle n'avait pas peur. Nous annexâmes les canapés pour y jouer les oranges-outans. Elle me traîna par les pieds, me dit des phrases que je voudrais avoir comprises. Je l'entraînai vers le silence pour lui dire quelque chose qui soit important. On était assis face à face sur des chaises dans le couloir, et rien ne me vint.

— Quelles sont tes intentions...? elle demanda. Elle attendait, elle était alerte, et moi je savais pas. Je regardais ses seins car je n'osais la regarder dans les yeux. J'aurais dû l'embrasser, sans un mot, je sais le faire, l'ai déjà fait, mais je lui ai souri et sorti deux ou trois banalités.

— Ça m'a fait plaisir de danser avec toi, je me suis beaucoup amusée. Et elle s'échappa. Elle m'avait cru beau, m'avait cru haut, mais c'est que je me sens encore sale. Lissie, écoute, je suis pas digne de toi. Donne-moi du temps, donne-moi encore un peu de temps, et un jour — promis — je me permettrai de t'embrasser.

## 17. Pas que pour moi

Elle est nouvelle celle-là... : je peux maintenant même plus pisser sur les gens... ! Ce matin il me l'a interdit, alors que hier ça l'amusait encore. C'est à ne plus rien y comprendre, ses limites sont fluctuantes, elles sont un désert qui avance. Si les foules se déplacent voir son show, c'est parce qu'elles veulent en avoir plein la vue — la réputation de ses shows s'est faite sur la rumeur «Tu vas en avoir plein la gueule...!» Il voudrait que l'intérêt du show soit notre état mental. Il a raison que de vouloir ça, plutôt... c'est bien plus intéressant que pipi caca... ! Mais si tous ces gens sont là, c'est pour le spectaculaire — qu'il le veuille ou non, c'est un fait. «Tout ce que je veux, c'est éviter que les gens sortent de la salle dans un mouvement de panique. Faut éviter qu'ils paniquent, ou alors gérer leurs déplacements. Comme des poules, précise-t-il... Faut diriger leur migration, les empêcher de franchir la porte de sortie, les garder dans la salle, sinon ils voient pas la fin du show, fait chier.» Alors il m'a exposé son plan en quatre points :

«1) Les sorties dans le public doivent être celles prévues et durer le temps prévu. 2) Ne doivent être impliquées physiquement que les personnes qui le souhaitent; celles que l'on sent réticentes ne doivent pas être touchées. 3) On ne doit pas salir les gens de chocolat, vomis, pisse, merde, épinards etc. Seule exception: toute personne qui monte sur scène d'elle-même pour participer. 4) Quand on va vers les gens selon le scénario prévu mais qu'ils fuient quand même, on doit dévier notre course vers d'autres gens ou s'arrêter et revenir sur scène. Le but est qu'un maximum de spectateurs restent dans la salle.»

C'est joliment écrit, mais lui Costes sera le premier à piétiner ses résolutions. Il m'a rétorqué: «C'est pas toi qui a passé quinze ans de ta vie à te construire une réputation... ! Nous n'avons pas la même stratégie: toi tu fais cette tournée et puis c'est fini, t'y retournes plus, tu n'auras plus à revoir ces gens, à les solliciter pour qu'ils t'organisent d'autres concerts, mais moi oui. Tu peux toi te permettre de tout trasher, mais moi j'ai mis quinze ans pour obtenir de pouvoir jouer dans ces salles, pour être programmé par ces gens... ! Si je fais n'importe quoi, ma prochaine tournée n'aura pas lieu. Toi, tout ce qui t'intéresse, c'est d'avoir des choses à écrire dans ton livre... Ta stratégie est d'avoir des choses pour ton livre, tout le reste tu t'en fous. Pas vrai?»

C'est vrai, c'est ça. Ce qui m'importe c'est mon livre — y foutre des choses cocasses, vivre des choses marrantes pour pouvoir les foutre dedans. Je suis mon personnage, je me fais vivre des aventures. Je suis le personnage principal de mon roman. Mais si je fais ça, c'est aussi que j'ai l'impression que c'est justement en trashant la salle, que c'est en trashant les gens que la prochaine fois ils lui reviendront plus nombreux. C'est en esquissant ce que tout un chacun aimerait faire. Et «ce que tout un chacun aimerait faire», c'est des choses monstrueuses; tellement pire que nous. Je fais ça pour moi ok, mais aussi pour lui: pour la réputation de son show. Ingrat!

Ce soir 15 avril on joue au WUK de Vienne. C'est une bien grande salle... J'ai peur que notre énergie y soit diluée, comme celle d'un poisson rouge dans l'océan, alors que dans son bocal il faisait tellement le fier. Il y a trente-deux baffles, braquées sur la salle... ils seront cernés... Une dizaine de techniciens s'occupe à 100% de nous. Question catering, on nous emmène dans un restaurant nous précisant de commander ce que l'on veut — ils passeront payer.

150 personnes à 13€ l'entrée. Alors que Costes avait jamais joué en Autriche. C'est que dans une émission très suivie de la radio culturelle autrichienne (FM4) le présentateur a parlé de nous en bien, que la revue Skug a dédié à Costes sa couv, sans compter l'appui soutenu de Noël Akchoté. Est même venu Stefan Weber, un performer qui faisait ses perfs du temps des Actionnistes Viennois. Je lui ai tripoté les couilles, il m'a ouvert l'espace de ses jambes, je m'y suis mis il m'a caressé la tête, offert un peu de compassion. Je l'ai bien aimé parce qu'il s'est pas posté au fond, à l'abri au fond, les bras croisés un verre à la main comme les blasés, mais il s'est assis au premier rang à la place la plus centrale, la plus exposée, la plus risquée. Il est venu pour voir — pas pour se montrer. J'ai bien réussi à vomir et aussi j'ai pissé, mais, suivant les nouvelles directives (voir plus haut), pas sur quelqu'un. Avec ma pisse Costes a rempli deux flûtes à champagne, et nous avons trinqué: «Santé!»

Après on nous a payé un hôtel de super luxe, chambres individuelles extrêmement blanches, avec un téléphone même au chiottes. Je passe une bonne partie de la nuit à essayer d'accéder aux films de cul, puis je me cale sur MTV. Surtout ne pas dormir — quand on a une si belle chambre, il serait trop dommage de s'endormir. Je suis quelqu'un qui aime le luxe, je l'aime atrocement. Le luxe, et les privilèges. Je me suis permis de m'endormir seulement au petit matin, les rideaux grand ouverts pour dormir d'un sommeil léger.

Costes, quand il dort, c'est pour se reposer; il marche pour aller quelque part, il mange pour se nourrir. Moi je marche pour aller nulle part, je mange quand je n'ai plus faim, je reste au lit sans dormir. J'ai particulièrement pu à Vienne observer à quel point Costes et Chloé s'accommodent mal de leur temps libre, à quel point ça les gêne d'en avoir, à quel point ils ressentent le ne rien faire comme une punition.

Chloé, la chaise de Brest, lui a fait sur le crâne une entaille de quatre centimètres, mais heureusement peu profonde. Chloé on sait pas qui c'est, on connaît pas son nom de famille, on sait rien sur elle. Elle s'est gravée au cutter cette phrase sur la cuisse: «Nothing can stop me now». C'est de Trent Reznor.

J'ai hâte que la tournée s'achève afin de laisser Costes à ses haines. La haine c'est sa vie, c'est sa ruine. Il s'empoisonne la vie, vraiment il se l'empoisonne, comme avec un poison. Et pourquoi pas, si ça lui convient... Mais moi je n'ai pas pour vocation de m'épuiser comme ces mouches qui s'obstinent à vouloir traverser la vitre — je serai pas un martyr. C'est pas que je ne haïsse point, c'est que ça ne m'excite plus. J'ai d'autres loisirs. Costes est comme un homme qui sauterait sur les vagues pour les mordre. Il attaque la méchanceté du monde... Qu'est-ce qu'il voudrait faire... rendre le monde gentil? Laugh out loud... Costes se scandalise du monde, c'est comme si à chaque fois il était surpris. Mais moi j'ai une si mauvaise opinion de celui-ci, du monde, que pas grand chose peut me troubler — je ne suis pas susceptible d'être scandalisé par son mauvais fonctionnement. Nathalie dit ça vient de mon éducation de Témoin de Vějhovah, de ce que j'aie grandi avec la conviction de ne pas faire partie du monde, ayant pour certitude que ce monde

est sur le point de disparaître, que ses problèmes ne sont pas les miens.

Y a toute une polémique, sur le forum de discussion du site de FM4, pour décider si on est bons ou pas par rapport aux Actionnistes. Les esprits se chauffent, y en a qui nous trucident, d'autres nous défendent. Trop fort... y en a un qui nous traite de «Hermann Nitsch für Kindern»...!

Costes s'inquiète de savoir où finissent mes crottes de nez; du coin de l'œil je le vois il m'observe; il a peur que je les écrase sur le siège de sa Renault. Mais non! Je les roule entre mes doigts qu'elles perdent leur onctuosité, puis les fais choir inoffensives sur le plancher. Hum, avec tout ce qui sort de mon nez je pourrais bâtir un nouveau Mur de Berlin...!

Nathalie est venue nous y rejoindre, à Berlin. Nous avons fait l'amour sur le lit de Gert jusqu'à ce que la structure du lit se déboîte, et encore après sur cette surface désormais inclinée. La chatte de Nathalie me dégoûte, c'est la chatte d'une femme mûre, formée, complète, c'est-à-dire finie, arrivée à terme, périlicite. Ça me dégoûte de toucher à ça, je n'ai pas envie d'y mettre la main. Nathalie prend ma main et m'y oblige, se la met sur la chatte et se la frotte. Je suis content quand je peux retirer ma main. Nathalie est une femme finie, je ne la baise que parce que c'est Nathalie; si c'était quelqu'un d'autre, dans ce même corps, je ne le baiserais pas. Il n'y a que Nathalie, qui m'excite, pas le corps de Nathalie. Je n'ai pas envie de toucher ce corps, je veux caresser Nathalie. Je n'aime que les corps qui viennent, les corps en cours, pas ceux qui s'en vont. Le corps de Nathalie déjà s'en va, il est en train de partir. Combien de temps encore arriverais-je à lui faire l'amour?

23 avril on a fait le concert dans un club qui s'appelle Ausland. Dès le début plusieurs verres en verre se sont brisés au sol renversés par des gens en fuite, et moi, je ne sais à quel moment, en me traînant quelque part, un verre m'a entaillé la fesse assez profondément. Ça m'a fait deux belles scarifications parallèles de dix centimètres chaque. Je ne m'en suis aperçu qu'à la fin, quand j'ai vu ma jambe peinte de sang. Les cicatrices sont mes médailles, mes ceintures de karaté. Je suis fier de ces cicatrices comme un patriote est fier des siennes — c'est la preuve qu'il s'est battu. D'autant plus que c'est pour la bonne cause: cette guerre est la mienne (il y a des gens qui partent à la guerre, qui y perdent une jambe, et c'est même pas pour eux qu'ils l'ont perdue). Les gens d'aujourd'hui ayant la vie morne et facile, les cicatrices ils vont se les faire faire assis dans le fauteuil d'un tatoueur, ou couchés dans leur lit comme Chloé. Leurs cicatrices correspondent à rien si ce n'est à de l'ennui, leurs cicatrices, c'est des médailles en chocolat.

Je découvre régulièrement de nouveaux fragments de verre dans mes bobos. Le matelas s'est maculé de sang, c'est parce que quand on fait l'amour mes croûtes craquent et coulent. Le dos de Nathalie est badigeonné de sperme déshydraté. Elle dit: «Ça me tire la peau...» Après avoir trois nouvelles fois démonté puis remonté le lit de Gert, nous décidons de faire l'amour plutôt par terre. «Tu caresses pas mon corps...!» Ce qu'elle veut dire, c'est que je ne caresse pas sa chatte. Désolé, mais ça ne m'enchant pas: c'est tout simplement répugnant, ça a trop une sale gueule. Faut dire c'est une chatte de vingt-quatre ans...! C'est les restes d'une chatte, un souvenir lointain de chatte. On dirait un champ de bataille... Déjà ça commence à sentir le faisandé... Quand elle me frotte les doigts dessus j'ai l'impression de lui farfouiller dans les intestins, j'ai l'impression d'astiquer les babines d'un saint-bernard. Le sexe de la femme est une

plaie béante, faut avoir une sacrée dose de morbidité pour y mettre les doigts. Ça me fait à moi pas du tout plaisir, c'est vraiment par amour que j'accepte, que j'endure. Le sexe des femmes est trop baroque pour moi. Chez les hommes c'est simple, c'est un piston, pour le branler suffit de pomper — globalement ça suffit. Mais chez les femmes il y a quatre lèvres, c'est une double raie manta, et sous une capuche, le clito<sup>32</sup>. Le geste pour branler ça est beaucoup plus subtil, bien plus complexe que chez les hommes. A chaque fois que je m'y mets, la fille me coache les doigts dissimulant sa gêne, voir sa douleur. Alors que je voulais lui faire de l'excitation, voilà que je la fais débâter... J'y vais plus doucement, je m'applique, je fais ça à donf lascivement, et c'est là qu'on me ressaisit les doigts pour les frotter dessus comme si je devais écraser un crabe...! Je me dis «Putain, ça doit faire mal!», alors qu'en fait non, c'est comme ça que j'aurais dû faire. Pourtant, tout à l'heure, c'est comme ça que je faisais, non...? Je réessaye comme elle m'a montré, façon 'j'écrase le crabe', mais à nouveau c'est des «ouille!» «vas-y mollo»... Eh merde... j'ai tout arraché... Nathalie se lamente de ce que je répugne à lui lécher le sexe, mais je peux pas lécher ça! Voilà qui n'est pas très ragoûtant... Ça me dégoûte, ce ramassis de lamelles qu'on dirait une brochette de viandes pour donner kebab... Mais donnez-moi un sexe jeune, et mes dispositions seront sensiblement différentes. J'ai besoin d'une chatte émouvante, apeurée.

Un sexe d'homme non plus, ce n'est pas beau... Mais vivant avec, il se trouve que je me suis finalement habitué. Le mien pourtant n'est pas top, à sept ans on m'opéra d'un phimosis. Le charcutier italien me bâcla si bien qu'il me reste un peu de peau bredouille. Un sexe adulte est laid car imprécis, flouté, confus, approximatif, pas tonique. Les peaux du sexe ont la consistance des crêtes des coqs. Toutes les autres parties du corps sont mieux. Le sexe de l'homme, le sexe de la femme, c'est la partie la moins bien de leurs corps: elle n'a aucune tenue, il y manque un os. C'est larvaire, de la famille des limaces, jamais propre, jamais sèche, ça bave. C'aurait dû être planqué comme les intestins et la rate, mis à l'abri des yeux. Comment peut-on avoir envie de prendre un sexe adulte en bouche...? Le sexe d'un adulte c'est le sexe d'un enfant qui aurait bouilli pendant quarante-huit heures. Ma bite, je comprends pas comment elles acceptent de la prendre dans leur bouche... Ça me fait plaisir, vraiment plaisir, mais je ne les y oblige pas pour autant. Je suis certain qu'à le manger, le gland aurait le goût du foie, des rognons, un de ces goûts-là.

Nous naissons, et le compte à rebours est lancé. C'est une bombe qui va nous tuer, une bombe que nous ne pouvons désamorcer. Quel que soit le fil que l'on coupe, le rouge le bleu le vert ou le jaune, cette explosion aura bien lieu et nous cesserons alors de vivre.

Le temps de vie m'apparaît matériel, concret comme une barre chocolatée. Et sur cette barre chocolatée qu'on sait pas où elle finit (y a du brouillard sur la route, sa fin ne se révèle que quand on y est), on est comme sur un plan de métropole: quelque part il y a un rond avec marqué «Vous êtes ici». T'es là et pas possible de faire un pas en arrière, ni même de rester sur place, mais seulement d'avancer. Faudrait au moins nous laisser le temps de réfléchir, suspendre le temps comme dans les jeux vidéos où quand la situation devient trop dramatique t'appuyes sur «Pause» et t'as le temps de souffler avant de recevoir le coup de hache. Ce temps que t'as là est un temps en dehors du jeu, le temps de jeu pendant ce temps n'avance pas. Mais dans la vraie vie, le temps que je passe sans toucher aux manettes s'en va définitivement. Alors je peux pas me permettre de trop réfléchir, sinon j'arrive en fin de partie

sans avoir joué — comme si en visite au parc Disneyland® je regardais les manèges, et qu'arrivée l'heure de la fermeture j'étais encore à l'entrée à réfléchir sur quel manège je veux monter en premier. C'est pourquoi l'homme naît et illi-co commence à courir. Sans avoir pris le temps de réfléchir à ce à quoi il court après. Il court par réflexe. Comme ces bébés tortue qui sortant de sous terre courent vers la mer sans se demander s'il n'aurait pas mieux valu grimper aux arbres. Et le sommet atteint, s'envoler.

Elle est chiante, Nathalie, avec ses «Tu as trop de préjugés»... Mes préjugés sont en évolution constante, nous ne faisons qu'affiner des préjugés. Tout le monde a des préjugés forcément sur tout, car faut bien se faire une première impression. Il est même je dirais nécessaire, pour commencer à appréhender le monde, de se faire sur toutes choses des préjugés (négatifs ou positifs). Un préjugé n'est autre qu'une première opinion. Il ne devrait jamais y avoir d'opinion définitive, le fer toujours devrait rester chaud. Car nous ne parviendrons jamais à cerner quoi que ce soit en ce monde, nous ne parvenons jamais à la pleine perception d'une chose. Faut donc nous contenter de préjuger.

Nathalie dit: «Tu es manichéen, tu vois tout noir ou tout blanc, alors que le monde est fait d'une infinie quantité de nuances colorées. Je trouve que tu es trop grossier et péremptoire dans ta façon de découper.» Il se passe que simplifier ce qui est certes en réalité infiniment plus complexe constitue un moyen efficace d'y voir clair. Et voir clair m'offre la possibilité d'agir, de me décider, je peux me dégager des objectifs, un chemin. Il s'agit de faire abstraction des subtilités car elles perturbent la perception des grandes lignes. Mais ceux qui, par délicatesse, refusent de dégager des lignes dans toutes ces nuances, vont hésiter à chaque pas, à chaque mot, de peur de commettre une imprudence, une faute de jugement, une approximation. Le monde ne leur apparaît pas nettement, le monde tel qu'ils le voient porte une tenue de camouflage, les bonshommes se confondent dans les subtilités de la forêt. Mais moi je porte des lunettes à infrarouge qui simplifient ma vision mais permettent de voir comme les crotales la chaleur dans les corps, ma vision est en vert et en rouge; elle est simpliste, mais drôlement pratique pour partir au combat — je différencie ce qui est mort de ce qui est vivant. Quant à ceux qui s'attardent sur les nuances parce qu'ils tiennent à voir 'juste', eux ne voient rien, n'y voient rien, ils ne détachent pas l'essentiel. Le monde leur apparaît compliqué, et les voici figés sur place de perplexité.

Il y a trois attitudes, trois positions: assis (soumis, passif, hétéronome, l'assis est soutenu par une chaise, on lui ôte la chaise il tombe par terre), debout figé (éveillé il capte, mais est incapable de changer sa vie en fonction de ce qu'il comprend), et debout marchant (vivant, fier (avec des raisons de l'être), agissant).

C'est con que Costes soit aussi con... parce qu'en dehors de ça, il est vraiment gentil... rigolo tout plein... il est agréable de voyager avec lui, il est frais, attentif. Avec lui je peux m'extasier sur le détail d'une bouche d'égout, ou le mécanisme d'une porte de garage.

Je vais faire le show de demain sans même que ma fesse ait eu le temps de se réparer. Dans la voiture, à force de rester assis, le tissu de mon slip s'est fait piéger dans la coagulation. Quand je suis allé me coucher, pour enlever mon slip, j'ai dû arracher aussi avec toutes les croûtes — ça a tout fait ressaigner.

On est mal barrés... Costes et moi, quand on dort dans la

même chambre, tous deux on guette les ronflements de l'autre pour enfin pouvoir se branler en paix. Mais Costes, son véritable plaisir solitaire, c'est de se branler les gencives pendant des heures avec sa brosse à dents sans dentifrice.

Il supporte mal que l'on chante trop longtemps des louanges à d'autres que lui, vite ça le gonfle, alors qui que ce soit il le dénigre. Lassé d'entendre parler d'Artaud du matin au soir, Costes suggère:

— Après tout, ce n'était qu'un pauvre taré qui gueulait n'importe quoi dans sa cage d'escalier...

— Oui, comme toi, lui répond Chloé, lui clouant un moment le bec...

Ce soir on a joué au Schiller Oper de Hambourg, nous étions un 29 avril. Le public était snobinard. Nous nous sommes après mis à danser sur la musique que Sebastian a mixée, on était très beaux, on est très beaux. On s'est regardés dans le grand miroir sur le côté de la scène, et on a conclu qu'on était très beaux; et ce quoi que l'on fasse. «Le public on s'en fout... On a un bon feeling, on est pas des merdes, on est très bien», exulte Costes. On a dansé sur du ragga et on s'est bien sentis. Costes dit: «C'est les rappeurs qui ont raison...! Ceux-là qui ont été jetés de partout et qui ont la haine ultime...»

### 17.3 THE SCUM OF THE EARTH

Je suis un chien: quand marche une fille, je passe un mètre derrière et renifle à pleins poumons l'odeur d'agrumes qu'elle se traîne comme une queue de comète.

Edinburgh. J'avais faim, je suis allé au supermarché et j'y ai trouvé une barquette avec 700 grammes de morceaux de poulet pané pour £2,29. J'ai mangé ça en marchant du côté des docks, une trentaine de mouettes tournicotaient au-dessus de ma tête, je me suis cru dans un Hitchcock. Quand je jetais un os elles se ruaient toutes sur lui, puis revenaient attendre le prochain.

J'adore le vent et toute manifestation majestueuse du ciel et de la terre. Ça me fait penser que quelles que soient les présomptions de l'homme, quelles qu'elles soient, il peut n'importe quand se prendre une belle branlée.

7 mai on a joué au Bongo Club d'Edinburgh. On a fait tout ce qu'on a pu, je me suis éclaté de partout, mais le public est resté — au mieux — de marbre. Les rares qui sont venus sont la plupart repartis aussitôt. L'organisatrice, la russe Olga, a perdu dans l'affaire 130 livres sterling. Deux filles sont restées jusqu'au bout aux premières loges nous regarder gémir. Une d'entre elles m'a enserré la taille de ses jambes, alors moi j'ai commencé à tourner, très rapidement à tourner, je croyais qu'elle allait être inquiète, qu'elle allait vouloir me lâcher, mais non, elle m'a fait confiance elle s'est complètement abandonnée à moi, elle a laissé aller ses bras et a fermé les yeux et n'a pas eu peur que je lui fasse une fissure dans la tête en tournant trop près d'un obstacle. Costes, à cause des pains qu'on se met pendant les shows, il a trois doigts niqués à la main droite. Raides il ne peut plus les plier, il ne peut plus serrer son poing.

Dans la nuit des renards se promènent dans la ville chasser du chat.

Avant de monter sur scène on a le visage comme ceux qui sont assis sur les banquettes dans le ventre d'un avion militaire et qui s'apprentent à sauter.

Ce soir 8 on a joué à Leeds, au Brudenell Club. Dès le prologue je suis tombé sur le crâne d'une hauteur de pas loin

d'un mètre. Juste après, m'approchant trop sauvagement d'un groupe de spectateurs, j'ai provoqué un geste réflexe de la part d'un de leurs bras qui, pour protéger son propriétaire, m'a fait heurter si fort le micro sans fil à mes dents, que trois d'entre elles ont perdu des miettes. Passée la scène où Chloé et moi on pisse dans la bouche de Costes, au moment où Chloé nous coupe les prépuces, un mec de la famille du propriétaire est venu taré arracher les câbles, nous coupant net son et lumière. Puis est venu vers nous gueulant :

— Vous avez deux minutes, pour dégager...! Autrement je vous tue! Je vous tue! Two minutes! You're shit! You're the scum of the earth! It's a fucking scandal! I'm an Englishman I'm...!

Mais dans le public les anglais le sifflaient, ils criaient «We love you, Costes...! We're sorry! We're sorry!...», et un imposant punk à crête (virant goth) vint s'interposer entre le gérant et nous pour nous défendre. On demanda, pour ranger plus vite, à ce qu'on nous rallume au moins la lumière, mais l'Englishman nous dit :

— La lumière? Implore!

Il est ensuite parti, et des gens plus raisonnables se sont occupés de nous.

Mon corps me brûle de partout, je me sens bien. C'est juste pas cool pour Mike l'organisateur, car à cause de nous il a perdu la salle et devra annuler pas mal de concerts derrière — faut qu'il se cherche une nouvelle place. Il ne nous en tient pas rigueur, il savait à quoi s'attendre: Costes, lors de sa précédente tournée ici en Angleterre, à Middleborough et Newcastle il s'était fait virer déjà au bout de cinq minutes.

Ce public a adoré le show, on nous a même baisé les mains. Une fille a soulevé son t-shirt pour me montrer ses seins. On a fait ce concert le 9 mai au Red Rose Club de Londres, Six Sisters Road. Dans la salle, une pure faune gothique. C'est fou à quel point un rien suffit à changer du tout au tout l'aspect d'un homme...! Une discrète pièce de métal dans d'oreille, des ongles peints en bleu, des yeux passés au khôl, et en émane quelque chose de si différent; il aura beau être objectivement quelconque, cette subtile touche de rien fera de lui un homme spécial: diablement mystérieux, foutrement spirituel. Chloé m'a ce soir vomi un mix viande de döner kebab/chocolat de Smarties®.

En ce début d'été nos affaires puent la charogne. C'est faute à l'urine aux excréments à la sueur au vomi aux restes de poulet et autres produits alimentaires dont sont imprégnés nos costumes de scène toujours pas lavés. Les mouches viennent y pondre leurs œufs.

Saint-Étienne 14 mai au Café 9, on a fait un show mou. Espérant me réveiller j'ai grimpé, me suis assis sur une poutrelle à trois mètres et vigoureusement j'ai imploré la vierge, mais ça m'a pas fait d'effet. Chloé, quand elle a vomi dans ma bouche, j'ai reconnu des morceaux de salade, je les voyais venir comme au ralenti. Moi j'ai réussi à me pisser dans ma propre bouche — debout! C'est très simple, voici comment on s'y prend: il faut écraser le canal l'étranglant, puis envoyer de la pression comme si on voulait pisser sur l'horizon. Relâchez d'un coup: la pisse fait un bond de dauphin et arrive verticale dans ta bouche.

Avant le show, les organisateurs du festoch nous ont fait passer à la radio. Durant l'émission j'ai perçu comme une tension, nous sentions que nous n'avions pas intérêt à dire un mot politiquement de travers. Ils organisent une opposition au sommet du G8 qui aura lieu cette année à Evian. Mon Dieu, faut bien qu'ils s'occupent la haine...! Tous ces zonards, quand se passe un G8 près de chez eux, faut qu'ils fassent un contre-sommet le plus tumultueux possible, la

manif la plus violente (celle dont on se souviendra), sinon ils vont se choper la honte vis-à-vis des zonards du monde entier qui les regardent à la télé. C'est une question d'orgueil... faut qu'ils montrent que eux aussi sont super énervés, sinon les autres zonards vont dire que «dans cette ville c'est des collabos» — la honte. Faut vraiment qu'ils montrent qu'ils l'aiment pas le G8 c'est sûr, avec deux trois militants de tués ce serait le top. Mais c'est des bouffons. Regardez... ils veulent foutre en l'air le monde, et ce même monde — tout le monde — les trouve sympathiques, tout à fait charmants, franchement folkloriques. Ils font peur à personne, tout ce qu'ils veulent c'est se bourrer la gueule au comptoir avec la conscience tranquille (car eux luttent pour une cause, Monsieur!). Personne les prend au sérieux, ils sont bien vus partout.

Ces anarchistes sont des curés qui exploitent le caractère convivial de leur musique pour nous imposer ce qu'il faut haïr. Tous les lieux alternatifs rançais sont en train de s'aligner sur le malheureux modèle italien des Centres Sociaux Autogérés Occupés. Bientôt en Rance comme en Italie il sera impossible de jouer dans un squat sans avoir un message politique à faire passer, impossible si tes textes sont pas en règle, si ton show véhicule pas leur vision myope. Un groupe qui fait de la musique pour la musique ne pourra y jouer, car cette musique n'aura vocation à éduquer l'assistance au militantisme anti-rançais anti-flics anti-capitaliste.

Nuit du 14 j'ai rêvé que je coupais des cous au sabre mais seulement la chair autour, la tête restait en place sur les épaules parce que retenue par les cervicales. Comme les câbles électriques que l'on dénude — on tranche la gaine autour, mais les fils de cuivre restent intacts.

Cette nuit Costes s'est écrit: «Est-ce que mon matelas est la pale d'un rotor?...» Je lui ai répondu que non, et on s'est rendormis. Mais il ne s'en souvient pas. Je l'ai peut-être rêvé, ou peut-être que c'est moi qui l'ai crié.

Chloé a offert à Costes le livre *Artaud for beginners*. Il le lit avec appétit et découvre surpris à quel point ses show sont proches des siens.

Quand la nuit Costes se fait chier, il va sur le parking du Leader Price®, ramasse les mégots devant la cafétéria Casino® et les fume. Il m'a dit trouver essentiellement des Marlboro®. Costes est négligé: quand les mendiants qui font la manche dans le métro le voient, ils lui font un clin d'œil puis le zappent croyant que c'est un des leurs. Pourquoi qu'il se fâche, quand on le traite comme un clochard...? Il fait tout pour! En fait Costes ne se lave pas: il se met dans la baignoire, fait couler de l'eau, puis attend que la crasse s'en aille seule si elle veut bien. Il ne prend des bains que pour se relaxer. Il porte toujours les mêmes vêtements, tachés, déchirés, ses crottes de nez sont pendues aux poils comme des malfrats, son appartement est comme le filtre usagé d'un ventilateur de cuisine, son site web est rapiécé comme un froc de sans-culotte, il se nourrit de pain blanc au beurre, et avec ça il s'outre qu'on le prenne pour un clodo... Pourtant dans les interviews il s'en vante. Un soir que le physionomiste d'une boîte de nuit avait pas voulu le laisser entrer, ça l'a mis dans une telle rogne qu'il est rentré à la maison chercher un pot de peinture jaune, puis est revenu la jeter contre le blouson en cuir du mec. Il a ensuite pris ses jambes à son cou. Tous les videurs se sont précipités sur lui mais il a eu le temps de se réfugier dans 'sa' voiture, dans la voiture que lui avait prêté la mère de sa copine. Les brutes l'ont cognée si fort que la carrosserie s'est déformée, et ils n'ont plus été en mesure d'ouvrir la portière pour en extraire Costes. Ça tombe bien parce qu'il avait calé... Finalement il a démarré en trombe les vitres explosées, tellement survolté

que sur le chemin du retour il a amoché encore une deux voitures en les raclant. Quel mal y a-t-il quand on est le patron d'une boîte chic à pas vouloir laisser rentrer les gens qui puent, ceux fringués comme des merdes...? Si Costes veut paraître clochard qu'il assume donc et ferme sa gueule. Même un pauvre est mieux habillé que lui! Il est mal habillé justement parce que ce n'est pas un pauvre mais un fils de bourgeois. C'est les jeunes bourgeois qui trouvent ça marrant de s'habiller en loqueteux... Pour se démarquer de leur milieu. Alors qu'un pauvre fera son possible pour paraître riche, dût-il jeûner un mois il ira s'acheter un pantalon décent. Costes racle bruyamment sa gorge, crache le glaviot dans sa main, et l'étale sur son jeans. C'est pour ça que le tissu au niveau de ses cuisses a l'aspect tellement lustré... On dirait de la toile cirée, on dirait qu'il a frotté dessus une bougie. «Je suis comme mon chat. Les chats aussi sont des clochards...!», informe Costes avec orgueil, montrant du doigt son chat aux intervieweurs... Les chats errants sont souvent borgnes, ils perdent leurs poils, sont blessés tout amochés, ont des maladies des infections des parasites, et ils ne tirent de leur situation aucune fierté — la subissent. Les chats errants seraient contents de ne plus errer, de devenir des chats rentiers. Costes a la possibilité de vivre proprement et vit pourtant une vie de déchet. Il est de ces touristes occidentaux qui trouveront la vie des péruviens tellement plus «juste», tellement plus sage que la leur, leur mode de vie tellement plus proche de la Terre, de la nature et des «choses primordiales». Alors que n'importe quel péruvien, si tu lui proposes un mode de vie à la rançaise, il signe tout de suite. Son train de vie un péruvien il y est contraint, il n'a que mépris pour ces blancs qui viennent se la jouer clochard sur ses terres.

16 mai on a rejoué au 13 de Lyon. Pendant le show un chien furtif — un molosse — est venu pisser sur le costume clérical de Costes, puis est reparti trotinant. Quand Costes a enfilé son chapeau ça lui a mouillé la tête. Un gros morceau de poulet est resté accroché suspendu à mes dents, ainsi quand j'ai récité le passage de la Bible ce tiers d'animal s'est balancé de gauche à droite sous mon nez, ça faisait pas très sérieux. J'ai pris le restant du cadavre et me suis savonné le corps avec: la poitrine, les aisselles, sous les couilles.

Cette nuit j'ai rêvé que je marchais sur l'herbe le long d'un canal en Finlande, et que sur ma langue dans ma bouche était posée, à plat, une aiguille à coudre. Cette aiguille y est restée très longtemps, de sorte que quand je l'enlevai et jetai dans le canal, la sensation qu'elle y était encore était si forte que, effectivement, une nouvelle aiguille se matérialisait sur ma langue. Et à chaque fois que je m'en débarrassais, une aiguille nouvelle venait aussitôt la remplacer. Ainsi larguai-je successivement dans l'eau quatre fois cinq aiguilles, puis essayai de ne plus y penser; pour ne plus avoir à m'en soucier, pour pas que ça me bousille tout le rêve.

Ils font des bébés, comme ça ils n'ont plus à se demander à quoi dédier leur vie — voilà qui est réglé. Car quand enfin le gamin n'aura plus besoin d'eux, ils vont pouvoir se dire «Il est trop tard», et accepter plus facilement leur échec à vivre. Alors que tout artiste (mais en vérité tout homme) se doit d'enfanter une Œuvre, eux enfantent des handicaps. S'ils ressentent tant le besoin d'éduquer, ils n'ont qu'à devenir les éducateurs d'eux-mêmes; croient-ils ne pas en avoir besoin? Mais ils font des bébés parce qu'ils ont rien d'autre à dire et que c'est plus facile à pondre qu'une Œuvre.

Je dois devenir bon. Je suis tellement prétentieux, j'ai intérêt à devenir sacrement bon. Mais j'ai foi en moi. Tous

mes amis sont curieux de ce que je vais devenir, de comment je vais évoluer, de si je vais lâcher prise ou au contraire persévérer. Ils sont curieux de où «tout ça» va me mener.

Les revues qu'il me plaît de feuilleter c'est 20 ans, Muteen, Jeune&Jolie... Ce sont ces filles-là qui m'excitent... — les plus belles qualités de peau. Elles ne sont pas du milieu que je fréquente... Que dois-je faire pour leur plaire? Comment les intéresser à moi...? Car pour ces midinettes je ne suis qu'un minable, ma vie intellectuelle compte pour du beurre.

Le 17 mai on a joué un deuxième soir de suite au 13. Hier nous en avions perdu le bouchon, aujourd'hui un jeune couple est parti en courant avec la poupée gonflable toute entière. Notre Sainte! Costes a été très malheureux. Carrément énervé il a engueulé le public parce qu'«il a pas empêché le vol». Il a grave insulté Rosalie (là en tant que spectatrice) qui a eu la disgrâce de l'ouvrir pour dire un truc, et la sonorisatrice, il l'a cash traitée de «chienne lesbienne»; pendant ce temps les gens riaient et applaudissaient comme si ça faisait partie du show. Alors que Costes, excédé l'était pour de vrai, de s'être fait chourer son outil de travail. Mais puis, Costes s'est fait raisonner par Red. Il l'a calmé, et alors Costes a regretté d'avoir injurié. — Ceux prompts à se fâcher sont ridicules parce que leurs mots n'ont pas de poids, je ne peux en aucun cas les estimer. — Red me dit: «Il croit encore en l'Humanité...» Costes est optimiste, moi je suis pessimiste. Mon pessimisme me permet de vivre positivement. Quant à Costes l'optimiste, lui il vit négativement.

Costes, en fait, était amoureux de sa poupée. Il m'a dit qu'il aurait voulu se la faire, à la fin de la tournée...

Ce matin 18 mai la poupée à été retrouvée saine et sauve dans une cour d'immeuble, dans un sac poubelle noir avec écrit en doré dessus «Pour Monsieur Costes», et le dessin d'un cul qui chie. Au même moment, dans un sex-shop de Lyon, Costes égorgeait son portefeuille pour nous payer une nouvelle poupée. En sortant du magasin son portable sonna pour lui apprendre que ce n'était pas la peine.

L'est conne Chloé... elle a pris un ecstasy juste avant d'aller se pieuter... Elle a passé la nuit à claquer des dents pour dépenser l'énergie. Et moi, dans la pièce à côté, j'ai passé la nuit à me tirer sur le gland, à imaginer que j'enculais Marie-Julie. Avec deux doigts en cercle je faisais l'anus qui s'écarte difficilement. J'ai passé la nuit à imaginer mon gland écarteler le muscle circulaire de son anus guindé.

Limon et les gens du 13 se sont montrés envers nous chaleureux, d'une hospitalité exemplaire, rien à redire, je peux pas cracher sur ça.

20 mai, Annecy, à la Machine Utile. L'odeur de nos accessoires est tellement âcre que dès que nous les sortons de leurs capsules, les organisateurs viennent sans délai allumer autour des bâtonnets d'encens. Pour survivre.

J'ai fait un peu caca par terre mais c'était pas fait exprès. Simon et Sylvie mes amis sont partis avant la fin du show. J'ai à peine eu le temps de poser la langue sur la cheville de Sylvie. Je voulais sa chatte mais ils sont partis.

Une fille ayant subi dans la vraie vie un vrai viol, vient me voir quand on range pour me demander pourquoi j'ai simulé sur elle un viol. Elle dit ça lui a fait revivre *ce* moment, elle dit que mon visage sur elle lui restera gravé à jamais, que l'odeur de mon corps ne quittera jamais ses narines, alors je lui écarte de mes doigts les narines pour permettre à cette odeur d'évacuer son nez.

— J'ai envie de te casser la gueule. Elle m'a dit ça, et en

même temps j'aurais cru qu'elle allait m'embrasser. Je lui caresse maintenant les cheveux.

— Pourquoi m'as-tu fais ça...? Pourquoi simuler un viol...? qu'elle insiste. Alors moi dire pipeau, moi dire:

— On veut représenter caricaturée la totalité du monde. Fallait qu'une scène de viol y soit, crois pas?

Elle me dit que comment je l'ai prise ce n'était pas «caricatural» mais ressemblant. Je lui réponds qu'il faut que j'aïlle me doucher et bye-bye, car la vérité est que si y avait eu moyen de la violer sans être châtié, je l'aurais fait — devrais-je lui dire? Elle me demande si quand elle m'a pincé les couilles si je n'ai pas eu trop mal.

— Non, ça va, c'était cool... on aime bien, quand les gens participent...

Finalement, mon fantasme absolu c'est tout connement le pouvoir. Je ne suis donc pas du tout plus sage que les autres hommes sur Terre, puisqu'en moi est le désir qui a tout fait foirer l'Histoire des hommes. Je sais que ma principale motivation pour jouer dans le spectacle de Costes est le petit pouvoir qu'il me confère sur des inconnus — le pouvoir morbide de leur faire 'des trucs'. C'est fou la quantité de choses en plus qu'il est possible de leur faire juste parce qu'on descend d'une scène...! Quand j'étais étudiant en art, je m'inscrivais tous les ans dans le jury qui décide qui entre dans mon Ecole et qui n'y rentre pas. Chaque jury doit comporter outre les profs un étudiant, et c'est à celui-ci qu'incombe la jouissive tâche d'appeler les aspirants à entrer dans la salle d'entretien. Les jeunes gens désireux d'intégrer une telle structure sont tout sauf pétulants, ils hantent (ce verbe «hanter» est vraiment celui qui convient) les couloirs de leurs maigres figures anémiques; c'est une école pas mal courue, ils désirent tellement y rentrer... Je marche par-dessus leurs corps (ils sont couchés par terre à se languir, ils sont mous on dirait qu'il leur manque l'épine dorsale) comme un général marche entre les moignons de son armée défaite, je les regarde bien dans les yeux en me faisant remarquer. Quand je me sens suffisamment observé j'ouvre la porte de la salle du jury, leur laissant entendre que j'en fais oui moi partie, qu'ils ont à me craindre puisque je contribue à décider de leur sort. Et au moment où je refranchis cette porte, venant cette fois de l'intérieur, je sais les sangs se figer, comme si le couperet de la guillotine s'était levé. Je prononce le nom du candidat qui doit maintenant s'amener nous présenter son travail. «Mademoiselle Duchemin Clémentine.» Je l'attends sur le seuil pendant qu'elle se rassemble rougissant, et referme la porte derrière elle comme on pose la dalle sur une tombe. In petto je pérore: «Elle fut rappelée à Dieu...»

Le jury est méprisant par la rapidité avec laquelle il feuillette sa crème; quarante personne à voir dans la journée, alors ça traîne pas. Le postulant en est destabilisé. C'est le résultat que le jury recherche, un candidat destabilisé est plus facile à lire, à juger selon ce qu'il est réellement. Moi je suis ravi car j'adore faire ça, destabiliser... Je m'y prends de diverses façons: en me tenant, par exemple, à vingt centimètres du jeune être, lui dévisageant le profil pendant qu'il parle au restant du jury, lui posant des questions déplacées («Trouves-tu ta copine jolie?») ou dans lesquelles il verra un piège («Aimes-tu les Beatles?»), des questions réellement piège («Aimes-tu ce dessin que tu nous montres?»; s'il répond «Oui» les profs le trouveront prétentieux, s'il nous dit «Non» je demande «Alors pourquoi tu nous le montres...?»), en marchant en rond derrière lui, en palpant soucieux ses vêtements sans commenter... Quoi que je lui fasse il me laisse faire. Question de prestige. Un prestige qui me restait toute la semaine que durait le concours. Beaucoup de filles. Chaque année j'en ramenais une jolie à la maison.

Un jour que les candidats (des centaines) s'étaient rassemblés pour accueillir la liste des admis définitifs, perché sur la rampe d'escalier je criai d'un long cri de toutes mes forces en leur direction. Tous se turent, le silence fut total, puis ils m'applaudirent reconnaissants. Car la tension était si grande que crier était la chose à faire.

Y en a qui disent que ce qu'on fait c'est nul puisque n'importe quel film à la télé met en scène des actes d'une violence infiniment plus dure. Moi j'aurais bien deux trois idées de choses très violentes à faire... mais si je les réalisais, je pense que ceux-là seraient les premiers à s'en plaindre. Assurément. La vie dans la télé a une intensité telle que notre vraie vie ne peut rivaliser avec. Elle nous apparaît fadasse, elle n'attire plus notre attention. Notre vie nous ne nous en soucions plus, nous ne la vivons plus, et profitant de notre distraction elle défile.

Costes n'est absolument pas impressionnable par la célébrité que peuvent avoir les gens... Moi oui: si demain je rencontrais Madonna, je l'observerais avec un intérêt pachydermique. Le showbiz m'impressionne. C'est le pouvoir! qui m'impressionne... Le pouvoir comme source de privilèges, donc de plaisirs interdits.

Au sortir de la pizzeria je suis allé au lac, et suis monté sur un pédalo amarré. Il y avait ce soir beaucoup de vent, l'eau du lac remuait énormément. Je suis resté debout sur le pédalo longtemps comme ça, comme sur un cheval qui voudrait m'éjecter mollement. Pour compenser la dureté des shows, je suis obligé de m'offrir régulièrement une soirée pizza en tête-à-tête avec moi-même. Je le fais dès que possible.

C'est la quatrième nuit que Costes passe à materner Chloé. Elle est pénible... Trois nuits sous ecstas, et cette nuit, une cuite au Pastis.

— Mœsieur Costes! Mœsieur Cooooooooostes! Je me sens pas biêêêêêê! J'ai envie de mouriiiiiiiiiiiiir!»

Fait chier, Costes peut pas dormir, elle le fatigue. Lui, très patient, s'occupe d'elle, c'est un saint. Non; c'est qu'elle le tient par le sexe.

— J'ai envie de vomir...

— Ben alors vomis! qu'on lui répond en chœur...

— ...mais j'ai pas très envie, elle finit.

Petite conne. Une enfant. Et elle joue la dure. Ça me fait pas rigoler. Faut tout le temps être derrière pour pas qu'elle fasse de bêtises. Costes s'en occupe, pas moi. J'ai envie que son vomi l'étouffe — Costes a besoin de sommeil.

Ça nous est arrivé souvent, c'est un coup classique: l'entrée à 3€ pour nous qui produisons un effort, et la bière à 2, pour eux qui vont faire les courses chez Aldi®. Comme d'hab. Et comme d'hab on part écœurés. On a eu à peine de quoi payer les frais, même pas de quoi se payer une pute. On voudrait juste que l'entrée soit à 6€. Pour les spectateurs ça changerait pas grand chose, pour nous pas mal. A Pau vinrent 150 personnes, nous reçûmes 200€ «Pour pas rentrer dans le Système», nous explique à nous hébétés l'organisatrice... Ce dont elle se rend pas compte, c'est qu'en agissant ainsi (en fixant le prix de l'entrée à 2€ ou à «selon votre bon vouloir»), elle aide au contraire à mort le show-business, c'est-à-dire le Système, parce qu'elle nique les indépendants comme nous qui ne peuvent de la sorte plus vivre de leur activité. Qu'y a-t-il donc de mal, à donner au travail un salaire...? Costes dit: «Si être payé pour son travail c'est faire partie du Système, alors j'adhère tout de suite...!»

## 17.4 UNE FILLE QUE JE PUISSE ADMIRER

Le 22 mai à Marseille à la Machine à Coudre. Le sonorisateur attiré de la salle a refusé de nous faire le son, drôlement fier il s'est cru accomplir de la sorte un acte crâne, un geste de citoyenne résistance face à l'insidieuse montée du fascisme — nous. Rien à foutre, on a fait salle comble avec zéro tracts zéro affiches. L'air était plus que moite, humidité à 50%. Une dizaine de personnes du public sont montées à un moment ou à un autre sur scène avec nous, dont Laurent James et Bruno Deniel-Laurent, chroniqueurs de la revue Cancer, qui nous ont fait la surprise de venir nus — en chaussures-socquettes — et de rester à oilpé jusqu'à la fin, nous jouant les dévots. «C'est fou...! ils ont plié leurs petites affaires et sont venus droits comme pour entrer dans une piscine... Si il y avait eu un rince-pieds ils se les seraient rincés...», sourit Costes. A la fin, moi gisant, Costes m'a sucé le spirou et l'a branlé croyant pouvoir l'ériger.

Moi j'aimerais tant, que le show soit carré, précis... Mais Costes plane. Il est jamais là au bon endroit au bon moment, je suis sans cesse obligé de le rappeler à l'ordre, de lui assener des coups de pieds, qu'il se souvienne de ce qu'il a à faire. Il est pas assez bon pour faire un show carré et non pas assez bon pour un show improvisé. Il voudrait jouer dans des opéras (ou au moins dans les théâtres), mais voilà que même la scène rock n'en veut pas. A Costes, ce qui manque, c'est une rythmique qui porte — ça le fait pas, ça groove pas. Il se croit de la même trempe que ces guitaristes du delta du Mississippi, tellement spirituels et fortiches dans leur domaine que quand ils rentraient dans un studio d'enregistrement la première prise était tout de suite la bonne, mais moi je sens son travail en parenté avec celui d'Ed Wood. Il est bon à composer des refrains qui sortent plus de la tête, genre «Ecarte les fesses que j'regarde c'que t'as dans le cul...!», mais il n'y a plus guère que le milieu «noise», pour accepter ses cacopéras... Il prétend pourtant «Ce que l'on fait est trop pro, pour le milieu dans lequel on joue...!» Il me fait rigoler chaque fois qu'il sort «Aujourd'hui le show on l'a fait très technique...!»

Costes, son art, c'est le chaos dans le chaos. Moi je veux bien le chaos, mais dans un contexte ordonné. Otto, mon professeur de l'Ecole de l'Art, son leitmotiv c'était: «L'art, c'est l'ordre dans le chaos.» La merde sur la merde a moins de valeur que sur un plateau d'argent. Mais la tournée avec Costes est un bordel uniforme. Je ne sais pas combien de temps je suis encore capable de tenir comme ça. L'ordre m'est vital, mais rien ne servirait de lui dire, il est pas en mesure de changer d'un iota. Le mieux est de supporter en silence, lui faire sentir combien ça m'est pénible ne servirait non plus à rien.

23 mai à L'Atelier de Montpellier. Un mec hostile est venu pisser sur notre boîtier électrique au risque de se faire très mal (carbonisation de la bistouquette) et de provoquer un court-circuit. D'ailleurs, quand Costes après touchait aux interrupteurs pour allumer les lumières, il se prenait à chaque fois des coups de jus d'urine.

Costes est toujours particulièrement irascible avec le sonorisateur; mais quand le sonorisateur s'énerve aussi, il se fait tout à coup diplomate, il se calme pour sauver l'affaire. Dès le moindre pépin Costes insulte autour, alors qu'il en est souvent l'origine. Quand il leur fait faire la balance des voix il refuse de chanter comme en concert, il dit qu'il peut pas, qu'il a peur de se casser la voix, alors que Bruce Springsteen, pour chacun de ses concerts, pour que la balance soit bien faite, chante tout le répertoire rien que pour le sonorisateur. Mais Costes, quand le sonorisateur lui

demande de chanter quelque chose (pour qu'il sache jusqu'où va monter la voix), Costes refuse catégoriquement. A la place, lui fait «Â». «Â! Â! Â! Â! Â! Â! Â! Â! Â! Â!», rien d'autre. Moi, pour pas le contredire, je fais de même, ce qui fait que le sonorisateur — puisqu'il a rien d'autre — se règle sur ça. Et alors pendant le concert, évidemment, dès le début on fait des larsens monstre, résultat le sonorisateur panique, baisse le son de l'ensemble, et Costes l'insulte au micro devant tout le monde. Me prenant à partie: «C'est inadmissible! On se moque de moi! A la balance le son était parfait...! C'est pourtant pas compliqué de rien bouger aux réglages... n'importe quel con peut faire ça, ne rien bouger...! Mais c'est qu'il a tout dérégulé, ce connard! Il est trop mauvais, il a fait n'importe quoi, c'est un incapable.» Les seules fois où on a eu un son correct, c'est quand le sonorisateur s'était pris la liberté de désobéir aux réglages que lui avait fait faire Costes pendant la balance.

Costes exige des organisateurs du professionnalisme, mais en a lui si peu. Possible que depuis quinze ans qu'il tourne, il ne se soit acheté une sono et une fourgonnette? Il claque son argent pour des choses secondaires, ce qui fait qu'encore aujourd'hui il est dépendant de la sono des salles qui l'accueillent. Costes raffole des problèmes, il en veut tout le temps, il a pris des dispositions pour en avoir tout le temps. Les problèmes c'est sa dope.

24 mai, on s'est refait L'Atelier de Montpellier. Pour frimer, cinq minutes avant le show j'ai bu un litre et demi d'eau minérale d'une longue même traite, en respirant par le nez. Ce soir j'étais de bonne humeur, alors j'ai été nul. Quand je suis de bonne humeur je suis mauvais. Je me suis traîné à plat ventre sur le béton râpeux, demain j'y aurai des croûtes. Comme le Christ j'ai tellement souffert pour vous... Il faut purifier le spectateur par notre douleur. Un show où l'on se fait pas assez mal est un mauvais show. Costes qui pour la dernière scène avait voulu que je l'emmène aux chiottes, ce pédé a arraché la lunette pour s'en faire un collier. Il a tiré si fort, que quand elle a cédé, il a explosé en fin de geste l'ampoule au plafond.

Costes met beaucoup de temps, à redescendre de l'euphorie du show... Il discute vivement avec les gens qui viennent le voir. Moi j'y arrive mal, j'ai besoin de partir m'isoler. Ils insistent toujours pour t'expliquer comment ils ont aimé, ils cherchent leurs mots et faut attendre qu'ils les trouvent, ils sont bourrés je m'échappe. C'est tellement plus parlant, un regard... je devine tout le reste...

J'ai dépensé la nuit à regarder un sémaphore passer du rouge au vert, du vert au rouge. Au vert il est bien plus stressant qu'au rouge, parce qu'il te demande d'agir; d'y aller; le rouge t'autorise à rien faire.

On est en Italie. Dans l'appartement au-dessus de là où on loge, habite le mec qui dans les années 80 écrivit le tube «Vamos a la playa» que moi je chantais quand j'étais écolier en blouse bleue.

Le 30 mai on a chanté à Turin dans le Centre Social Autogéré Occupé (que c'est pompeux, pour dire juste «squat»...!) Gabrio. Très peu sont venus. De gros durs qui ont détalé comme des lapins quand on est arrivés sur eux. Ils nous avaient invités sans savoir ce que ça allait être. Tellement surpris, que les barrières initialement installées pour éviter que leurs chiens ne viennent nous molester ont en fait servi aux squatteurs à se protéger de nous. Ils ont assisté au spectacle mais à vingt mètres de la scène, derrière un grillage. D'entre eux, certains vraiment fâchés sont partis puis revenus avec des chiens mastocs à lâcher sur nous fragiles rampants, mais Marco a pu les arrêter à temps. Les chefs du

squat ont bien aimé, ils nous ont priés de revenir, si possible après l'été pour leur laisser le temps d'ameuter la ville.

Nous sommes réveillés en sursaut, nous nous rhabillons en quatrième vitesse accourir en renfort... Des importuns se sont invités dans le squat, on part à leurs trousses les chasser. Je ne l'avais de prime abord pas remarqué, mais nos amis les toxicos ont dans leurs mains une hache et des barres de fer... C'est surtout la hache, qui m'impressionne... Ils crient aux zones d'ombre:

— Vieni fuori, o ti spacco la faccia in due!

«Sors de là, ou je te fends le visage en deux!» Je demande le pourquoi de tant de précautions... ils m'assurent qu'il y a de quoi. «Faut pouvoir les accueillir...», m'explique Il Gatto, «Le chat», le mec à la hache, notre voisin de palier...

Fausse alerte, tout le monde regagne les chambres, nous rejoignons la nôtre. Toute la nuit des souris survoltées gambadent entre nos couches. J'ai posé un dico contre l'issue de leur repère, mais elles ont dû se grignoter une sortie.

On a une seconde fois joué à Marseille, cette fois à L'Embobineuse. Les gens du lieu se sont décarcassés pour que tout se passe bien comme il faut. Laurent est revenu officier sur scène. Le veinard en conserve le souvenir: «suite à un accès de tendresse» de ma part envers son arcade sourcilière, il se retrouve flatté de quatre points de suture (personnellement, je n'avais rien remarqué). Une fois le spectacle achevé j'ai distribué aux gens du public ce qui me restait de BN® aux fraises, sortis du même paquet que ceux que je venais de vomir.

Je n'aime pas quand Chloé se moque de Costes... Je supporte mal son insolence, je voudrais que Costes lui donne un coup de poing dans le visage. Quand elle fait des moues j'ai envie de lui piétiner la face. Costes passe ses nuits à la surveiller, qu'elle prenne pas trop de drogues, qu'elle se lève pas marcher sur l'eau du canal. Elle a des hallucinations — c'est drôle pour elle mais pour nous chiant. Si Chloé veut se droguer, elle n'a qu'à le faire pendant ses vacances d'été. C'est surtout chiant pour Costes; car moi je m'en tape, je ne suis pas le responsable, et ça me dérange pas que Chloé meure ou ait un accident. Mais Costes s'en préoccupe, veille, ne dort pas. Ce matin il est remonté de la cave furieux contre moi, il croyait que je m'étais moi aussi défoncé, et menaçait de me jeter. Je ne me suis pas défoncé, j'ai juste marché en rond me parlant la teube en main toute la nuit. C'est rien, c'est normal, il se rassure. Mais me fait remarquer: «Tu laisses pisser et me laisses toutes les charges...» Bien vu. Car le seul moyen que j'ai de me protéger du (de son) stress c'est de me désimpliquer. Je me mets à l'écart et l'observe se démener. Je me désolidarise. Je veux bien m'impliquer, mais alors faut que ce soit moi le chef, que je prenne moi tout en main. Costes peut pas, me demander de me sentir responsable de cette pétasse alors que je ne suis dans le show qu'un accessoire...! Que veut-il que je fasse... que je lui serve de nounou? Que je gâche mes nuits aussi à l'écouter délirer sur les poissons bleus qui nagent dans sa chambre? Chloé avale par boîtes entières les comprimés Mercalm® contre le mal de mer puis elle écrit, chaque mot qui lui vient lui apparaît si génial. Elle nous fatigue. Si elle continue, Costes dit qu'il va l'emmener à l'asile — il blague pas. Ce que je souhaite c'est qu'elle se noie, plutôt, et dans le canal, car si elle meurt dans l'appart de Costes ça va trop lui rajouter d'emmerdes.

Il y a plein de choses que je peux pas aider Costes à faire... Il comprend pas, il croit que je veux pas l'aider. Si! que je veux l'aider... Mais si les choses se font avec ordre!

Or Costes me demande de participer à des travaux brouillons. Je peux pas faire ça! Ça me serait insupportable — ce serait comme construire une maquette d'avion ensemble avec un qui fait déborder la colle. Si je fais quelque chose faut que je la fasse de A à Z, je peux pas prendre en cours un travail mal engagé. La vaisselle je la lui fais parce que je peux mener ce travail de A à Z, les achats aussi, quand il m'en donne à faire je peux les faire, mais quant à *partager* avec lui une activité, ça ça m'est trop dur. Costes est un directeur d'orchestre qui avec sa baguette chasse les mouches, je ne peux pas travailler dans ces conditions. Il me demande de m'impliquer davantage... Veut-il que moi aussi je donne un coup de pied à l'automate de la station-service parce qu'il refuse de nous servir en essence le conard? Que je m'offusque avec lui de ce que les organisateurs nous indiquent mal le chemin de la salle de concert? Que je pleure quand on nous vole un accessoire? Je reste au contraire parfaitement placide. Je suis peu disposé à m'exaspérer, je ménage ma santé. Mais Costes supporte pas que l'on soit calme pendant que lui est énervé, ça aussi ça l'énerve, et il tape du pied comme un cheval. Il est sanguin. J'ai hais au plus haut point les sanguins, ce sont des hommes sous-évalués.

Costes pollue l'air que je respire. Costes sa vie est une porcherie, elle me donne des haut-le-cœur. Elle n'est malgré tout pas plus insalubre que les autres, que la vie des autres, de toutes les autres. «Insalubre» est le mot qui qualifie si bien leurs vies.

Le vendredi 13 à Genève dans la galerie A-Zéro. Parce que les lois suisses sont plus prudes qu'ailleurs on leur a fait un show soft, sans contacts physiques entre nous et le public. Et Chloé, au lieu de la tuer avec l'épée, je l'ai assassinée à coups de saxophone. Tout de même, cette Chloé possède une certaine beauté; c'est indéniable. Plus qu'une beauté, un charme, un charme à la Boy George. Chloé a la face comme un vase de céramique blanche. Un pot de chambre? Non, quelque chose de plus flippant. Si vous aimez vous faire peur, vous aimerez son visage — son visage est fait de cire. Chloé est l'une de ces poupées au visage de porcelaine que les grand-mères tiennent assises dans un fauteuil réservé, sur un coussin en dentelles. Maintenant qu'elle s'est rasée le crâne, elle me fait penser à Caliméro. Chloé c'est Franck Black version fillette.

En fait, ce qui la fait chaque fois si bien vomir, m'explique-t-elle, c'est les poils de mon cul qui lui restent sur la langue. Et voilà une énigme qui se résout...

Anaïs m'a dit que quand je parle j'articule peu, mal; et que les gens qui articulent bien et parlent distinctement sont rares et agréables à entendre. Elle a raison, je devrais donner plus de rigueur à ma diction. Mais j'ai les lèvres lourdes et ma mâchoire n'a pas l'agilité d'un macaque. Je parle doucement, à mi-voix, indistinct. Je parle mou comme mou est un boxeur avant qu'il ne monte sur le ring. Je parle sans prononcer de sons violents parce que je ne veux pas agresser mon interlocuteur; mes mots sont ouatés. Je ne veux non plus agresser mes oreilles, j'ai besoin de douceur, de gentillesse, de torpeur — je vois le monde comme dans un rêve, comme quand on se lève dans la nuit pour pisser et qu'on n'allume pas la lumière pour pas trop se réveiller. C'est comme le chat sur les genoux de Costes: que Costes parle d'une voix trop vive et il le griffera.

18 juin pour la première fois je téléphone<sup>33</sup> à Lou, comme convenu, au coucher du soleil. Je suis dans une cabine devant le Stade de Rance, et dehors à deux mètres deux

roumains (?) se battent au sol. L'un fort en catch immobilise l'autre puis le traîne par les pieds. Lou, sa voix est celle d'une dame. Elle a 22 ans et j'en ai 27, mais face à elle je me sens jeunot; un enfant, tout petit tout petit. Elle gagne sa vie en chantant «Fever» dans les cabarets tropéziens. A 16 ans elle a arrêté l'école pour se dédier toute entière à ce qu'elle rêvait de faire: chanter. Nous nous sommes rencontrés sur le web, tchatons maintenant depuis déjà trois mois, si intensément. Elle est venue nous voir en concert à Montpellier et je l'ai serrée contre le mur, j'ai pressé mes testicules sur son visage et frotté le mien contre ses pieds, mais je ne savais pas que c'était elle. Sans savoir qui c'était, cette fille avait, dans le public, particulièrement attiré mon attention. Toutes mes exactions furent ce soir pour elle, sauf la rose en plastique que, pour pas qu'elle croie que je n'ai d'yeux que pour elle, j'ai donnée à sa voisine (je l'offre trempant ma langue dans le pistil tel un colibri dînant, puis caressant le visage de l'élue) avec ses pétales aux fausses gouttes de rosée). Lou m'avait prévenu qu'elle viendrait nous voir un de ces jours... Mais elle avait refusé de me dire quand. Le jeu était cruel. Qu'elle était venue à Montpellier, elle me l'apprit seulement quinze jours après, la garce...!

Je ne sais pas ce qu'il adviendra, mais m'analysant je remarque que tous les symptômes du coup de foudre sont cochés. Nathalie est glauque, Lou est saine, c'est la plus belle. Nathalie me déprime, Lou me fera du bien. Lou est au-dessus de moi, faut que je l'atteigne. Lou les choses qu'elle dit les fait, elle ne parle pas pour parler. A Nathalie lui manquent des couilles. Nathalie est impuissante. «Power is making things happen.» Si puissance chez elle il y a, c'est d'inertie. Il y a des gens qui font les bars pour parler de la vie qu'ils voudraient avoir (où si déjà ils se sont résignés, qu'ils *auraient voulu* avoir), et y en a d'autres qui s'organisent pour l'avoir, cette vie qu'ils aimeraient. J'ai besoin d'aimer une fille que je puisse admirer. Nathalie piétine, a des tas de projets mais rien ne se passe. Elle va rester toute sa vie dans le domaine du désir inassouvi — il n'est pas bon que je m'attarde avec elle. Bientôt elle se réveillera, mais elle aura alors cinquante ans; ce sera comme quand on s'attarde chez des potes et d'un coup: «...mais quelle heure il est, en fait...? Putain! Déjà 19 heures!... Et j'ai encore rien fait...» Je lui donne mauvaise conscience. Habiter avec moi lui donne mauvaise conscience. Faut plutôt qu'elle se trouve un petit branleur et qu'avec lui elle s'accouple. Il lui faut quelqu'un à sa taille. Il lui faut quelqu'un qui ne la tourmente par son mode de vie. Qui la fasse se sentir bonne — par comparaison. Quant à moi je préfère fréquenter des personnes mieux que moi, pour que je me sente nul et que ça me booste. Je préfère être le minable parmi les bons que le génie parmi les nuls. Car vous l'aurez compris, je recherche l'excellence.

Nathalie, le moment où elle est belle c'est quand je me pointe dans la chambre vers 04 heures du mat et la surprends endormie la lumière allumée, un livre de sorcellerie glissé de ses mains, tombé sur la tranche. Elle est belle parce que c'est le seul moment où je vois son visage enfin détendu, sans qu'aucune crispation vienne rider sa surface. Elle a un beau visage. Mais dès qu'elle se réveille tout se brise, c'est une mer déchaînée, la peau sursaute et sa candeur se brouille. Elle pourrait être belle mais a la tête confuse.

Elle fait gaffe à rien condamner, elle prend tout avec des pincettes, alors que faut toucher avec des gants de boxe. Elle n'arrive pas à conclure une phrase, elle n'arrive pas à y mettre un terme, de peur d'avoir omis quelque nuance. Ses phrases sont des maisons sans toit; une maison sans toit c'est une ruine, une maison sans toit on ne peut pas s'en servir (autant crecher dehors). Elle n'est même plus excitante, sa

folie m'a rendu son corps abject. Elle a taré son corps. Il devient pour moi comme du beurre rance ou du lait qui aurait tourné. Une chair putréfaite, un esprit taré. Sa bouche est une fosse aux ordures qu'elle colle constamment à la mienne. J'aime les choses saines — la folie ne me fascine pas, bien au contraire, elle me dégoûte. Je ne me sens pas proche des fous, je ne cherche pas à en rencontrer, je ne cherche pas à en fréquenter, ils ne représentent pour moi aucun mystère.

Costes me demande comment j'arrive à travailler, à me concentrer avec un miroir pile en face du bureau... Il dit que lui il pourrait pas supporter, qu'il lui faudrait mettre un linge dessus pour le couvrir. Je sais bien. Il a peur de soi, il s'évite. Mais moi qui me suis étudié, je n'ai plus peur de moi, je peux me regarder droit dans les yeux sans tressaillir. Comment peut-il progresser s'il ne se regarde pas...? D'ailleurs il ne progresse pas. Quelqu'un qui ne se regarde pas ne peut se corriger.

Non seulement Costes ne se regarde pas, mais il ne regarde pas les autres. Il ressent le fait de voir un film comme une fatigue émotionnelle inutile qui le détourne de son propre travail — comme un gaspillage d'énergie. Si Costes va voir un film, soit il sort de la salle au bout de trois minutes, soit il fond en larmes tellement ça l'émeut. Il n'écoute jamais de musique, juste il fait la sienne; qu'il n'écoute pas non plus. Les seuls moments où Costes écoute de la musique, c'est au Leader Price® en faisant ses courses. De là sa culture musicale. Ignorant tout du mauvais goût, travaillant dans l'ignorance de ce qui se crée, il a su donner le jour à une œuvre qui lui ressemble, qui soit à son image. Je l'aime pas mais elle a le mérite d'être originale, et c'est un grand mérite. Les titres qu'il donne à ses pièces sont excellents: «Les oxyures» (les vers du caca), «Lung farts» (les pets de poumon), «Terminator Moule», «Un sparadrap sur l'anus», «Partouzes à Koweit City», «Le club des séropositifs», «French frog in an american cunt», «Je m'encule», «Travail de porc», «Debout les blancs», «La Sainte Communion des solitaires»... Il est vrai qu'à trop étudier ce que font les autres on se fait subjugué, et que subjugué on fait soi rien. J'en connais plein des comme ça (ceux-là deviennent généralement profs)... Ils passent leur vie à étudier la vie des autres, et voilà que la leur est déjà toute passée. A force de tant se cultiver il n'y a plus de place pour ses propres plantes. Faut-il passer sa vie à regarder les autres faire? A chaque fois que je vais au cinéma voir le film d'un mec, je me reproche: «Ce temps tu aurais mieux fait de le consacrer à ton propre travail. L'argent du billet tu aurais pu le dépenser pour t'acheter du matos.»

Ce soir 25 on a joué à Rennes au Jardin Moderne. Tout avait pourtant bien commencé, on y allait de bon cœur, mais puis il s'est passé que le sonorisateur anglais a flippé, qu'il a mis le tout sur «mute» et s'est barré (il a grimpé dans sa voiture et il est rentré à sa maison). Nous sur scène à poil comme des cons on était dégoûtés... Je me suis emparé d'un martinet et me suis fouetté une cinquantaine de fois aussi fort que je le pouvais (acte d'inhibition). Une spectatrice a profité du break pour monter sur scène, Costes lui a sorti les seins, moi je lui ai présenté mon cul, elle y a mis un doigt... on a meublé, quoi. Espérant que quelqu'un vienne vite rétablir le son. A un moment j'ai fait un grand saut vers le haut vers l'avant vers une poutre, je l'ai saisie au vol mais mes mains grassées de vaseline ont glissé et j'ai chuté de trois mètres à plat sur le dos. Bien que j'eus mal je me relevai comme si de rien n'était et continuai à m'agiter, mais la chaise roulante me guette.

De plus y avait personne. Au Mondo Bizarro on avait eu salle comble, alors qu'ici, toujours à Rennes, cette deuxième fois, la salle est creuse. Quand Costes obtient dans une ville un succès, il revient y jouer encore et encore jusqu'à ce que finalement à force il se retrouve face à une salle vide — comme à Pary. Quelques irréductibles présents par pitié, un organisateur déçu qui y a perdu du fric, et un Costes humilié; au lieu de rester sur une victoire — désiré — il revient jusqu'à ce qu'il obtienne une défaite, il revient jusqu'à gonfler même son public le plus fervent.

Si Costes avait une plus grande voiture il aurait plus d'accessoires encore; s'il avait plus d'argent il en gaspillerait davantage; s'il avait un public plus nombreux il le saturerait d'un plus grand nombre de concerts. Quoi qu'il lui arrive de bien, il saura toujours le transformer en mal.

— Putain! C'est n'importe quoi! On m'a pas filé les bonnes clefs, je peux même pas ouvrir la porte...! Complètement défoncés les mecs...!

— Essaye avec autre chose que la clef de la boîte aux lettres et tu verras ça ira mieux.

A ma phrase Chloé rigole, mais pour ça, Costes nous fait la gueule toute la soirée. C'est connu: les animaux n'ont pas d'humour.

Il a autant de patience qu'un enfant. Sur l'autoroute il loupe toutes les sorties parce qu'il est pas disposé à rouler dix secondes derrière un camion qui ralentit pour sortir lui aussi à la même sortie: il le double enragé, et la sortie on passe à côté. Costes est le chauffard par excellence — enfin quelque domaine dans lequel il soit excellent. Pris dans les embouteillages à vingt kilomètres de Pary et le réservoir à sec, au lieu de subir l'embouteillage, au lieu de pourrir deux heures de ma vie à stresser à propos d'une éventuelle panne (suivie de 200€ de frais de remorquage), il me semble qu'il aurait été sage de sortir à la première occasion faire le plein d'essence, de passer une heure peinarde allongés sur le talus, et de seulement alors reprendre la route. Mais Costes préfère rester dans l'embouteillage et souffrir. Costes est une petite tête, il préfère taper sur le volant de sa voiture en poussant des rugissements d'impuissance. Costes est une concentration invraisemblable de mauvaises ondes.

On a joué au Schl8hof de Wels, Autriche, au festival «Fuck You», subventionné alors que pourtant Jörg Haider est au pouvoir. C'était le dernier concert de notre tournée en Europe. Je me suis pincé le nez et j'ai soufflé, soufflé, soufflé, me faisant sortir tout ce que j'avais sur mes lèvres et le menton, puis me suis essuyé sur le t-shirt d'un mec là. Leur sonorisateur, quand il est venu débrancher les câblages, il marchait comme sautant de pierre en pierre, parce qu'après notre passage, le parquet de la scène lui répugnait tant que, mon Dieu, ça le dégoûtait même d'y poser les semelles.

Je déteste les spectacles, les concerts où les acteurs sont pas émotivement impliqués dans le jeu... Ce soir Black Dice, from NYC. Et ces musiciens, pendant même qu'ils jouaient (assis derrière une table à tourner des boutons ou à jouer de la guitare une chaise sous le cul), pendant même qu'ils jouaient ils buvaient des bières, comme à un pique-nique un dimanche après-midi. Ils n'étaient pas concentrés. Keiji Haino lui, quand il est sur scène, il est imprégné de son son, corps et âme débordants d'amour et de haine. Mais eux jouaient distraitement, comme des gens qui mangent devant la télé — que ce soit de la dinde ou des carottes c'est pareil, ils mangent ça de la même façon machinale: ils mettent des choses dans leur bouche, les mâchent et les avalent sans même les remarquer. Ils jouaient avec la même indifférence. A quoi bon monter sur scène, si c'est pour se tenir avachis

comme dans un fauteuil...? Bruce Lee leur filerait à chacun une claque sur le haut du crâne comme je l'ai vu faire à son élève au début du film *Opération dragon*.

## 18. Zéro agression

Se lever à midi c'est très bien: on dispose d'une moitié de journée diurne et d'une autre moitié nocturne... du monde à la lumière du jour, puis dans la lumière des lampadaires. Mais si on se lève de bonne heure c'est qu'on s'est couché de bonne heure et qu'on s'est privé du monde électrique de la nuit.

Quand plus tard j'écrirai sur la beauté d'un lever de soleil ça aura une toute autre valeur à cause de ce que je vis actuellement avec Costes. Car finalement, ce que je veux écrire c'est des choses simples mais sans qu'on les prenne pour des choses niaises. Le caca ne m'obsède pas, le caca est un déchet, le caca pue, le caca n'est pas mon ami, faut pas jouer avec le caca, le caca doit être enterré, j'ai hâte d'en finir avec ces conneries.

Tout de même, ce en quoi Costes a raison d'aimer la merde et de la tenir pour essentielle, c'est qu'il existe un lien entre elle et la mort: nous naissons dans la merde (dans le méconium et autres jus) et mourons dans la merde (notre putréfaction).

Lou ressent Costes comme «du James Bond». Elle dit: «Toute bonne chose qui ne se renouvelle pas, que l'on aère jamais, finit par pourrir. Un étang à l'eau claire, aussi pur soit-il au départ, se transforme tôt ou tard en flaque nauséabonde s'il n'est pas relié à un circuit d'évacuation et de renouvellement...» Oui: au départ une volonté forte, neuve, originale, fraîche; mais qui puis tarit, stagne, fermente, car Costes vit en vase clos. Il continue à mâchonner le même bout de viande et ne se résout à l'avalier, car il n'est pas sûr qu'après il en aura un autre. Il est comme Buren et ses rayures ou Christo avec ses ficelages: lui Costes a ses opérettes porno-sociales. Il s'accroche à ce qu'il sait faire, il s'accroche à ce qui a plu.

Cette expérience de la tournée devrait m'avoir rendu plus tolérant, plus coulant, mais non: je suis devenu plus intransigent que jamais. Je n'ai jamais été aussi intolérant que maintenant sur l'immixtion des autres en moi.

Chaque bouton d'ouvert est une défaite, donc une honte. Une défaite pour ce qui est de la maîtrise de moi, de la maîtrise de mes pulsions irrationnelles. Celles-ci me font croire que quand un bouton est ouvert il n'existe plus, alors qu'il devient en réalité plus visible, que son sang est aux yeux de tous la preuve de la peccabilité de ma volonté. Maître zen mon cul! Je libère le pus de mes fréquentes pustules et m'essuie les doigts sur la serviette de Nathalie, ou sur la face interne de ses soutiens-gorge.

28 07 j'ai demandé à Nathalie de ne plus dormir dans mon lit. Je préfère encore me branler que de patauger dans sa chatte branlante.

31 07 je rentre à la maison, Nathalie est en train de se brosser les dents. Je viens chier. Elle se lave maintenant dans la baignoire. Fini de chier, je reste debout la regarder faire. Puis c'est à mon tour.

— Tu me rinces le cul?

— C'est vrai que t'es beau aujourd'hui... C'est peut-être le noir qui te va bien, conclut-elle.

Je m'approche du tatami sur lequel elle s'endort doucement, m'accroupis, lui caresse un bras, le cou, puis le lui masse très lentement.

— Tu me trouves dégoûtante?

— Oui.

— Est-ce que tu regrettes, que je sois venue habiter ici?

— Je savais comment ça serait, je ne regrette donc pas.

Silence.

— Pourquoi est-ce que je te dégoûte...?

— Parce que tu n'as pas de rigueur.

Silence.

— C'est le soleil et la lune: le soleil a rendez-vous avec la lune mais ne la rencontre jamais.

Silence.

— Je t'éteins la lumière?

— Oui, merci. Travaille bien.

01 08 nous venons de faire l'amour pour la dernière fois. A cheval sur elle je lui dis:

— Faut que tu saches que j'aime maintenant une autre fille. J'aime Lou.

— C'est ce qu'il me semblait.

— Oui, je sais, mais il fallait que je te le dise pour que pour toi ce soit une chose sûre.

«Thriller» de Jackson vient de terminer sa course, le saphir sur le vinyle tourne à l'infini, son moyeu nous assure une atmosphère crépitante. Elle me demande si elle m'aime aussi.

— Ça se pourrait, mais je n'en suis pas certain.

— Pourquoi tu l'aimes?

— C'est une guerrière.

— J'espère que je te manquerai.

— Tu m'as déjà manqué.

— J'espère que je te manquerai encore.

Je suis dans une bien inconfortable posture: je me suis engagé jusqu'à fin décembre dans un spectacle que je n'approuve pas, cohabite avec une fille que je n'aime plus et que je me suis engagé à héberger au pire jusqu'au premier octobre 2004, et suis tombé amoureux d'une autre que je n'ai jamais rencontrée.

Hier, grâce à mon nouvel hachoir électronique, je me suis mis dans les pâtes des oignons crus, et penché sur l'assiette j'ai pleuré tout le long du repas.

Je suis dans cette phase ultrachiante qui consiste à copier mon texte manuscrit dans l'ordinateur. Un calvaire, car j'appuie souvent sur deux touches en même temps (ebn mémère ytemps), j'inverse les lettres des mots (j'nivesre lse lettrse des mtos), et il y a dans les engrenages de mon clavier des saletés qui me font écrire les lettres en double (een double). Quand je vois le dodu paquet de feuilles devant moi, je me dis «Bon sang...! Mais qu'est-ce qui m'a pris d'écrire autant...!» Le pire c'est qu'entre-temps j'écris du nouveau.

Je fuis les caresses de Nathalie, j'aime surtout pas quand elle me roule une pelle. Elle est visqueuse elle est reptilienne, quand elle m'embrasse elle me soulève le cœur. Je déteste toute façon en soi le contact bouche bouche, c'est une chose sale. Je préfère y passer des heures au couteau plutôt que de manger une cuisse de poulet avec les mains. Les jus sont sales, ils m'évoquent la décomposition des chairs, notre mort. Je n'aime que les surfaces sèches, celles exemptes de substances organiques. Manger est sale tout comme est sale copuler; après l'acte on ressent la nécessité de se laver le sexe comme après manger on désire se laver la bouche. L'émission de sperme est aussi nommée «pollution», et étymologiquement, «polluer» signifie «profaner».

Faire l'amour à une femme c'est salir le corps de cette femme.

Hier j'ai accompagné Nathalie prendre le bus pour Bristol et j'ai vu qu'elle était jolie. Je le lui ai dit à travers la vitre, elle l'a lu sur mes lèvres et m'a fait en réponse des figures obscènes avec la langue.

Lou vient de m'envoyer une robe qu'elle a portée nuit et jour pendant trois jours à même la peau.

Je m'efforce d'être convivial, je vais au bistrot boire des bières avec mon ami Clément. Je suis capable de boire deux litres de bière sans éprouver le moindre plaisir, au contraire. Mon nez se fronce. Il me commande toutes sortes de bières, toutes très subtiles, et après chacune s'aventure à me demander :

— Alors? Elle est bonne tout de même celle-là... Non?

— Tout aussi mauvaise que les autres.

Mais je dis que c'est mauvais seulement si on me le demande; si on me demande rien je le dis pas, je bois et me tais, je discute je rigole. Car je ne veux pas casser l'ambiance, je veux qu'ils se sentent à l'aise, je le fais pour qu'ils se sentent à l'aise avec moi, pour leur faire croire que je suis normal. Le seul intérêt que je trouve à l'alcool, c'est l'enivrement; les jambes qui flageolent, ça c'est marrant.

A propos de nos futures dates américaines Costes m'écrit : «Faisons les shows du 03 octobre au 23 novembre, rentrons le 24 novembre. Si t'es ok je prends les billets demain. Réponds-moi très vite. Merci. Mais attention: je veux zéro agression sur le public de là-bas. Je dis bien zéro. Les mentalités et surtout la législation sont beaucoup plus dures qu'ici, et nous serons des étrangers en situation illégale. Le moindre problème aurait pour conséquence minimale une interdiction de séjour à vie. Merci de me donner ton avis sur ce point aussi.»

Hier soir Nathalie est rentrée de voyage. Quand elle m'a demandé si elle pouvait dormir cette nuit avec moi j'ai dit oui. Dans le lit nous nous sommes blottis l'un contre l'autre car je n'ai pas résisté à la douceur de sa peau. Mais quand elle comprit que je ne voulais vraiment pas faire l'amour, elle s'en attrista et silencieusement pleura. Ces derniers temps, avec Nathalie, je joue à ce cruel petit jeu: je la laisse s'exciter contre mon corps, et quand elle n'en peut plus je me lève et l'accompagne à son lit. Et lui souhaite une bonne nuit. Je suis une vraie salope. Moi aussi je suis très excité... je bande comme un âne mais refuse qu'elle m'embrasse et veille à ce que son slip reste bien en place. Je veux lui faire une pénurie de sexe pour qu'elle m'oublie, me maudisse, et se cherche un meilleur compagnon.

Infecté. Nathalie a transformé ma cuisine en dépotoir, en local à poubelles. Je me sens affaibli comme si un virus avait pénétré mon organisme. Et je suis face à lui impuissant — le seul remède serait de l'expulser, mais je ne le peux pas car j'ai avec cette maladie un contrat, elle a ma parole que je ne la chasserai pas. Je l'ai autorisée à s'infiltrer en moi.

Lou part seule, mardi, sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle, 800 kilomètres sans emmener de téléphone avec elle et sans dire à qui que ce soit où elle va. A ses proches leur a juste dit qu'elle s'absentait pour un mois.

«Moi plus que quiconque souhaite ton départ et moi plus que quiconque souffrirai de ton absence. Sois belle.»

«Je cherche les limites de mon corps et constate qu'elles sont encore loin; un corps peut développer des compétences à la mesure de sa volonté. Je ne dors plus dans les gîtes, je

ne supporte plus ces horaires dégradants de colonies de vacances — mais j'ai très froid la nuit. La plupart des camioneros que je croise ne m'inspirent pas, le camino non plus d'ailleurs. Beaucoup de choses me glacent sur ce circuit, ce qui semblait pur ne l'est pas.»

«Leur beauté ne tient pas le coup face à la tienne, les chiens deviennent caniches en face d'un Lou.»

«Bon, il est 20h30, je suis dans le cyber de euh... Azura? Deux secondes... non, Arzúa; j'ai encore 14 kilomètres jusqu'à euh... Santa Irene. Il est tard, mais j'aime à ce que le chemin soit... 'dégagé', on va dire. Je supporte plus les ploucs qui font la course, ou les crétiens qui piaillent en forêt le portable à la main tout en marchant. Depuis que je suis partie, jamais on n'a deviné ma nationalité avant que de moi-même ne la confesse. J'ai eu droit à tout: italienne, indienne, hindou, espagnole, gitane... mais rançaise, jamais. Parce que: 1) je n'ai pas un teint de culotte de nonne, 2) je prononce correctement l'espagnol, et 3) je suis sympa. Bref. Demain je serai à Compostelle. En définitive j'arriverai le 1<sup>er</sup> octobre. Je suis... très émue. Très très émue. Je compte prendre le train dès après-demain. Pas envie de rester plus longtemps, d'autant plus que je suis à sec question dineros. Je claque mes derniers euros sur ce poste. Après il ne me restera que de quoi me payer deux cafés «con leche» (à chaque fois que j'en demande un en espagnol je pense «Eh oui, parce qu'un bon minou est un minou bien entretenu...»). Je ne me suis pas lavée, ni moi ni mes vêtements, depuis Fromista. Je ne veux pas le faire avant d'être rentrée en Rance. Alors j'irai sous l'eau claire et chaude, j'ôterai ma peau morte — ma crasse —, je serai nouvelle. Je ne veux pas entrer dans Compostelle en sentant le Sanex® et le déo Ushuaïa®, rien que d'y penser ça me débecte. Là certes je ne sens pas 'l'homme civilisé', mais je sens la peine, je sens la joie, la souffrance et l'extase. Je sens fort, mais c'est l'odeur de toutes ces victoires que j'ai gagnées contre moi-même, contre la facilité, contre une certaine forme de soumission. C'est l'odeur de la liberté. Je suis fière de sentir le fauve... Parce que j'ai résisté à tout, et ça n'a pas été aisé. Je ne dirais pas que je suis allée aussi loin que je le pouvais — parce que je ne veux croire que ma limite soit seulement ici —, mais je suis allée très loin. Et ce parfum agressif, macéré, c'est mon manteau d'hermine.»

## 18.2 L'ADVERSAIRE DE QUI...?

Un jour que j'avais sept ans Satan le Diable m'apparut à la télévision, je l'allumai et son image se forma. Je pleurai beaucoup de terreur et ma mère vint me consoler. «Vade retro, Satanas<sup>34</sup>!», fit-elle. Et on pria Vêjhovah à haute voix. Je jurai de ne plus jamais de ma vie regarder la télévision. A cet âge je voyais Satan partout, maléfique, me cherchant; ce visage déformé par l'écran d'un vieux poste en cours d'allumage, c'était lui y avait pas de doute. C'est la Bible qui me l'avait présenté mauvais... Mais la Bible pourrait n'être qu'une vaste campagne diffamatoire à son encontre. Dieu veut faire de nous ses moutons (pas des «brebis» mais bien des «moutons»), Jésus Christ est le Mouton Modèle — le Mouton Sublime —, alors que Satan montra à l'homme la possibilité de l'individu, celle de l'autodétermination du bon et du mauvais. L'étymologie du nom «Satan» est «l'adversaire». De qui...? De l'homme, ou de Dieu? Cette «Compréhension» que je dis chercher à atteindre, n'est autre que la Lucidité propre à Lucifer, «celui qui apporte la lumière<sup>35</sup>.» Le but de ma vie, de mes recherches, est de mourir aussi proche que possible de l'état de lucidité de Lucifer; l'idéal étant de le devenir, lucifère...

«Si, comme il n'est pas interdit de le penser, le réel est continu, nous ne pouvons en abstraire que des éléments discontinus. Le plus petit élément discontinu d'énergie sera le quantum et du point de vue des masses celles des particules élémentaires, découpées dans un continuum étendue-durée. Ce ne peuvent être que des abstractions constituant ce que nous appellerons, avec J. Charon, le «connu» pour le distinguer du «réel». Ce que nous décrivons comme la «pensée» humaine est lié à la construction par l'homme de nouveaux ensembles avec les éléments abstraits par nos sens de l'ensemble de l'univers. Elle est à la base de la fonction d'imagination. Notre finalité, compte tenu de l'impuissance où nous nous trouvons de connaître le «réel» et notre limitation à connaître les «relations», doit donc être de «structurer» notre univers, en d'autres termes de découvrir sans cesse de nouvelles relations permettant à l'humanité (élément de l'univers) de se comporter plus efficacement par rapport à lui», propose Laborit. Je voudrais tant saisir la Situation, mais je me sens un cerveau pas assez performant; la Situation est une image infiniment trop riche, infiniment trop lourde pour que l'ordinateur dans mon crâne puisse l'afficher sur l'écran qu'est mon esprit — pour que je puisse la *concevoir*. Il effectue des calculs et obtient des résultats, mais ne semble être assez performant pour en faire la synthèse.

Satan prétend que Véhovah n'est adoré que par intérêt, ses témoins — les Témoins de Véhovah — témoignent que c'est pas vrai. Ils sont les Témoins de Dieu dans la controverse qui l'oppose à Satan. Les Témoins de Véhovah ne s'appelleraient de la sorte, s'ils ne croyaient en l'existence de Satan, «Prince des Ténèbres»... Prince des Ténèbres oui, mais pas par plaisir; car son truc c'était plutôt la lumière. Si maintenant il se cache dans les ténèbres, c'est pour pas nous imposer sa laideur.

Satan est le Prométhée de la mythologie grecque. Prométhée/Satan assembla de l'argile avec de l'eau de pluie et fit l'homme à son image. Zeus/Véhovah examina le nouvel être avec méfiance, tout ce qu'il voulait de lui c'est qu'il l'adore et lui offre des sacrifices. Prométhée/Satan aima l'homme et lui apprit les techniques, il alla jusqu'à grimper de nuit sur l'Olympe voler du feu (de la lumière) et lui en faire don. Irrité, Zeus/Véhovah punit l'homme en amenant pour lui sur la Terre maladies, misères et détresses, puis il punit Prométhée/Satan en l'enchaînant aux montagnes du Caucase, suspendu entre ciel et terre en un lieu intermédiaire que la Bible appelle le «Tartare». Mais vu que ça ne lui semblait pas être encore assez pénible, Dieu envoya un aigle lui dévorer le foie au réveil tous les jours éternellement. Prométhée/Satan avait été jusqu'alors paré d'une beauté divine: «Toutes les pierres précieuses te recouvraient: rubis, topaze et jaspé; chrysolite, onyx et jade; saphir, turquoise et émeraude; et or était le travail de tes montures et de tes alvéoles en toi.» (Ezékiel 28:13) Mais cette torture que lui infligea Dieu le condamna à afficher un aspect répugnant — toutes ses douleurs se lisent encore sur son visage. Voici en quels termes l'accueillirent les princes de la Terre, quand terrassé par l'archange Michel (alias Jésus-C) il fut jeté dans le shéol, la plaine des morts: «Es-tu, toi aussi, devenu faible comme nous? Es-tu devenu semblable à nous? Au shéol on a fait descendre ton orgueil, le vacarme de tes instruments à cordes. Sous toi s'étendent les larves, comme un lit, et les vers sont ta couverture. Ah! comme tu es tombé du ciel, toi, brillant, fils de l'aurore!» (Isaïe 14: 10-12) Ce fut Dieu qui gâcha sa beauté d'archange et le rendit effroyable! Dieu, le créateur de la mort, la mythique Faucheuse, le couteau qui sépare, présente son action: «En cette nuit-là, deux seront dans un même lit, l'un sera pris, mais l'autre laissé. Il y aura

deux femmes en train de moudre au même moulin, l'une sera prise, mais l'autre sera laissée. Deux hommes seront aux champs, l'un sera pris l'autre laissé.» (Luc, chapitre 17) Entre Dieu et Satan lequel, est l'être véritablement adorable?

## 19. Le prisonnier de ses ambitions

15 septembre, je suis sur le point de passer une nouvelle fois entre les mains de Costes. Je suis aussi angoissé qu'un lion sachant devoir adopter deux nouveaux mois le rythme cardiaque d'une souris.

Costes nous prend, Chloé et moi, pour des touristes («je me retrouve avec des touristes»), parce qu'il considère que cette tournée est une collaboration, il croit que c'est *notre* show: celui de Jean-Louis, de Chloé et de Giglio. Et il ne comprend par conséquent pas pourquoi on soit pas aussi actifs que lui dans l'organisation du projet. Il se scandalise quand il me voit désertier certains stupides labeurs qui, si c'était mon show, n'existeraient pas. Il m'accuse de me reposer sur lui — c'est vrai: soit je fais tout, soit je fais rien et me laisse porter. Cette tournée est la sienne, j'attends ses directives et les exécute; s'il m'en donne pas, je ne fais rien. C'est son show, un spectacle qui correspond à son état mental, pas au mien. Se mêler aux autres c'est se compromettre.

Costes a une mentalité de hippie, il aime à ce que tout soit fait ensemble, ça m'est insupportable. Pareil quand je danse: je ne peux danser que seul; danser en couple je ne le peux pas. Je ne veux pas être responsable du mouvement d'autres corps que le mien.

Costes reçoit le mail d'un type se plaignant d'avoir reçu un verre de pisse dans la face. Il vient ainsi me dire énervé qu'il faut absolument que j'arrête de faire ça. Il ne se souvient qu'à aucun moment du show je ne me retrouve avec un verre... moi je suis celui qui pisse, les verres je les remplis, ceux que lui et Chloé me tendent à genoux. C'est lui qui balance le verre et il vient me dire gonflé de colère qu'il faut que j'arrête...! C'est un marrant...

Le contact en Australie nous a encore relancés pour qu'on vienne jouer à Sydney Melbourne et Canberra, mais vraiment on a pas de thunes, on va pas pouvoir y aller. Sniff.

### 19.2 NOUS NE SOMMES PAS LE CRAZY HORSE

Le 17 septembre on a joué à Katowice en Pologne. Il y a eu 250 personnes, plus celles qui n'ont pu rentrer. Un bus avait été affrété spécialement pour conduire au show des personnes de la ville d'à côté. Costes, pourtant, en Europe de l'est y est parfaitement inconnu, ils sont venus parce qu'on leur a dit qu'une parysienne allait être complètement nue sur scène — le hic c'est que Chloé n'a pas vraiment un physique à la Crazy Horse et que notre show n'est pas ce qu'il y a de plus érotique. C'était cool parce que beaucoup de personnes âgées étaient là et qu'elles sont pas parties, elles se sont bien marrées, elles ont tout regardé ce qu'on a fait. J'arrivais sur elles agressif, puis à la dernière seconde je m'arrêtais et leur faisais une petite caresse sur la joue aux vieilles dames.

Costes a aujourd'hui voulu éteindre sa clope sur ma pauvre bite, mais grâce à la sueur (?) je n'ai pas eu trop mal. Quand j'ai fait mes conneries avec la flûte dans le cul, mon sphincter s'est mutiné et l'instrument a giclé et Chloé m'a dit qu'elle a vu des choses sortir de mon cul à la poursuite de la

flûte, et c'est vrai que j'ai senti une certaine odeur de merde. Cette flûte fonctionne comme un hérisson de ramoneur. Un mec m'a dit au revoir en me serrant la bite comme une main. Deux splendides filles sont venues vers moi pour me faire signer un autographe, je m'apprêtais à le faire puis j'ai réfléchi et leur ai signalé que Costes c'était pas moi mais lui là-bas. Leur large sourire s'est brisé, et elles m'ont tourné le dos. Comme quoi être brillant ne suffit pas, faut être célèbre.

— La Police monte! Rhabillez-vous vite!

Partis de Katowice à 09 heures du matin, Costes a roulé jusqu'à 07h30 du lendemain — jusqu'à Pary sans dormir. Si... une fois il s'est arrêté pour dormir, sur le parking d'une station-service. Mais à peine avait-il décroché ses mains du volant qu'il aperçut une bande de voyous en train d'alléger un camion bâché de son contenu. Lestement il alla informer le gérant, avec lequel il revint poursuivre les voleurs. Dès que les gendarmes arrivèrent sur les lieux ils commencèrent par confisquer au vaillant Costes sa carte d'identité, parce qu'avec le look de manouche qu'il se paye il leur a tout de suite paru suspect. Cet incident passé il a tout de même un peu dormi: trois minutes montre en main. Je voyais pendant ce temps mille petits muscles dans son bras trépigner. Au terme de ces trois il a redémarré le moteur, et s'est remis sur l'autoroute.

— Tu repars déjà?

— Oui, je me sens bien.

— Mais c'est que tu n'as pas dormi du tout... On s'était arrêtés pour que tu dormes, non?

— Oui mais c'est bon, je me suis reposé. La course pour-suite m'a distrain, je me sens prêt à rouler jusqu'à Pary.

— Ça ira?

— Oui, c'est bon.

Et nous n'avons plus qu'à déglutir. Moi qui pendant tout le trajet avait été attentif à la route comme si moi-même je conduisais j'avais la vue bien troublée, en cette heure-là...

Costes n'apprécie que les gens speed. Ce pour quoi Costes ne m'apprécie pas: je ne suis pas speed. Je suis un garçon posé (pausé). Ce pour quoi je n'apprécie pas Costes: ce n'est pas un garçon posé. Costes a mis hors service ses deux magnétoscopes parce que, tellement speed, il leur a foutu de la confiture dans les engrenages en dupliquant des cassettes pendant son petit-déjeuner. Si «Elle/Il est hyper-speed» est son éloge absolue, à l'inverse, «Elle/Il plane complètement» exprime son pire mépris. Moi il considère que je suis un qui «plane complètement». Toute personne dotée d'un peu de sang froid lui apparaît comme quelqu'un qui «plane complètement». Pour lui un travail bâclé est un bon travail, car «speed». Son excuse récurrente: «Oui mais moi je suis trop speed...»

Costes a du respect pour toute personne qui fournit un effort. Quand une personne travaille intensément, quel que soit son but et indépendamment du résultat obtenu, cette personne obtient son respect.

Je viens d'écouter la version anglaise que Costes a faite de la bande-son du show: tous les sons sont floconneux. Et toutes les phrases que l'on chantait live en Europe, il les a vitrifiées sur la bande. On pourrait maintenant faire le show sans chanter, tout est sur la bande; dans cette nouvelle version nous ne sommes plus que des perroquets. Il dit c'est «parce que les micros marchent souvent mal», la réalité est qu'il n'a lui plus assez de voix pour assurer live. Le son calfeutré il dit c'est à cause du repiquage de la bande du magnétophone dans l'ordinateur. Mais s'il n'avait squatté tout le disque dur avec les rushs d'*Alice* son film de merde,

il aurait pu faire la musique directement dans l'ordi — on aurait de plus pu facilement supprimer les passages moyens qui plombent l'ensemble.

Il fait tout à la dernière minute, et après nous dit: «Oui je sais, c'est nul, mais faudra faire avec.» Tout ce qu'il fait reste à l'état d'ébauche, au-delà d'un certain stade de finition il peut plus, il s'arrête en chemin, il se dit «ça suffira bien», et commence autre chose. Il se contente d'un travail médiocre, et c'est ce travail médiocre qu'il présente à ses fans. Son travail médiocre aide ses fans à se croire de la valeur, la médiocrité de Costes flatte leur propre médiocrité et les rassure quant à leur valeur. Musique médiocre pour public médiocre: «Parce que je le vaux bien!», comme disent les filles L'Oréal®... Grâce à Costes des milliers d'ados dorment sur leurs deux oreilles. L'underground est un moyen de rendre soutenable (vivable) la médiocrité. Aujourd'hui Costes s'est lui-même questionné: «L'underground c'est peut-être juste un camouflage pour les nuls.» On ne monte pas sur scène pour faire jouir de son excellence, on monte sur scène pour exposer sa médiocrité. J'en ai marre de tous ces glandus qui se cachent derrière du bric-à-brac pour pas que se voie leur nullité...! Contre l'art de la déficience, pour un art de l'excellence! Contre l'art du sensibilibisme, pour un art de la virilité! Contre l'art de l'infirmité, pour un art de la santé! Quand Costes veut signifier son appréciation, il dit: «C'est un truc de malade!...» Il aime bien, ça, les choses malades... Pour Costes, un artiste à l'embonpoint est un artiste suspect; un artiste aux joues pleines n'est pas un artiste mais un bouffon. Pour lui le degré d'honnêteté d'un artiste se mesure à sa mauvaise santé; un artiste se doit d'avoir un physique meurtri. Mais pourquoi l'artiste devrait-il être malade...? L'artiste n'est-il pas l'homme le plus sain? «Artiste» rime aussi avec désordonné, mal organisé, laxiste, distrait... — si être «artiste» c'est cela, alors je n'en suis pas. Nous vient enseigné le culte du défaut, de l'imperfection, de l'humain, par ceux qui ont intérêt à ce que le peuple soit nul. Il est normal que cette société organise l'apologie de la médiocrité, car elle sait qu'elle ne pourrait survivre si ses membres étaient excellents. Il est par conséquent devenu criminel, que d'avouer son goût pour l'excellence!

Ce qui flatte Costes le plus, c'est qu'on le compare à un animal; il place les bêtes au top niveau, comme si les hommes feraient bien de se calquer sur elles. La simplicité animale est certes une bonne base, mais tout de même une bête, nous sommes infiniment plus intéressants. Je me sens en droit de tuer les animaux, les végétaux, pour m'en nourrir, parce que les bêtes les plantes et les cailloux sont des êtres inférieurs à l'homme — il se justifie que nous hommes mangions des animaux autant qu'il se justifie qu'une vache puisse manger de l'herbe. L'animal est à l'homme ce que l'herbe est à la vache.

Costes est humain, il aime tout ce qui est humain, et moi c'est ce que je reproche à l'homme: son humanité. C'est facile d'être humain... y a pas de quoi s'émouvoir! La gageure est plutôt de ne pas l'être, humain; de passer au stade supérieur. On applique le qualificatif d'«humain» à ceux qui se laissent gouverner par leur affectivité, par leur cerveau limbique — cerveau dont les autres mammifères sont également équipés —, alors que ce qui nous différencie des bêtes et fait réellement de nous des humains c'est notre néocortex, complètement étranger aux sentiments. «Si ce temps arrive jamais où chaque homme, sachant ce qui l'attache à la matière, connaissant les règles qui commandent à son comportement social, pourra se rendre indépendant de ses déterminismes, c'est-à-dire les utiliser consciemment pour les dépasser, au lieu de s'y soumettre en s'y enlisant, si

ce temps arrive, il est possible alors que nous puissions dire qu'une mutation dans l'espèce humaine s'est réalisée», écrit le professeur Laborit. Le jour où les hommes *tiendront compte du fait* que ce sont des déterminismes qui régissent leurs mouvements, annonce-t-il, ce sera alors pour eux une évolution comparable à celle du passage d'Homo Habilis à Homo Sapiens Sapiens.

21 septembre je viens de lire que Schopenhauer, afin de s'offrir la possibilité de fuir en cas d'incendie, n'allait nulle part sans emmener avec soi une corde. Je souris, car la semaine dernière j'ai lié une corde d'escalade au radiateur de ma chambre, sous la fenêtre, pour pouvoir me sauver si mon appart brûle et que je reste piégé.

### 19.3 DE LA CHAIR QUI MANQUE

A peine quelques jours avant que l'on parte aux Etats-Unis Costes avait quasiment fini le mixage de la bande-son anglaise et son ordinateur planta, tout était à refaire. Il eut là une crise de nerfs tellement violente qu'il partit en cris d'animaux... et c'est seulement quand son agitation descendit d'un cran, qu'il s'aperçut avoir déchiré ses vêtements (comme le prophète Josué quand il apprit la défaite d'Israël à Aï)... Il se saisit alors du téléphone pour appeler l'asile, qu'on vienne lui faire une piqûre, mais se ravisa quand il se douta que les infirmiers, le découvrant dans cet état, le laisseraient plus repartir — et fin de la tournée. Ainsi nous avons aujourd'hui atterri à Boston, mais la place de Jean-Louis Costes est à l'asile Sainte-Anne. Dans un accès de colère, Costes enfant a arraché à son frère bébé le pavillon d'une oreille; on a dû le lui recoudre. Jamais personne ne pourra dénier l'authenticité de son œuvre, Costes est un taré authentique, aucun doute à cela, son œuvre est celle d'un authentique taré. Il y a pas feinte, il se force pas.

Tout ce que j'écris de négatif sur Costes est extrêmement bon pour son image, pour sa réputation, pour la légende.

Nous logeons, cette première semaine, à Somersworth, dans le New Hampshire, chez Crystal Barber alias Crystal Suckfog, écrivain et ex-femme de Costes. Il y a dix ans Crystal et Costes ont modelé une figurine vaudou à l'image de GG Allin avec des aiguilles plantées pour qu'il meure, il est mort en effet peu après.

Quand un américain s'est battu pour défendre les intérêts de son pays, vient inscrit en rouge sur sa plaque minéralogique, qu'on le sache et le respecte, le mot «Veteran». Sur les plaques américaines figure également la devise de l'Etat qui les a délivrées; ainsi sur celles du Maine est écrit «Vacationland», sur celles de la Caroline du Sud «Smiling faces, beautiful places», du Tennessee «Sounds good to me», de Georgie «...on my mind» (en référence à la chanson de Ray Charles, je suppose). Sur la plaque des voitures de Californie je m'attends à lire «See sex and sun». La devise du New Hampshire, gaufrée sur toutes les plaques d'immatriculation des bagnoles de là-bas, est «Live free or die». Je trouve cela formidable.

C'est agréable... les américains sont si placides, par rapport aux européens... J'admire leur désinvolture, leur nonchalance, car pourtant ils sont efficaces.

Peur de criminalité, ici à Somersworth: pas de clôtures autour des potagers (un mec qui fait pousser des aubergines et des pastèques dans son jardin les laisse déborder mûres sur les dalles du trottoir et personne vient les voler, personne les écrase), les portes de leurs maisons ne sont pas fer-

mées à clef (même pendant la nuit), et on peut laisser son sac à main bien en vue dans une voiture pas verrouillée garée en plein centre-ville et être certain de le retrouver à notre retour. Ça me surprend comme une anomalie, alors que c'est comme ça que ça devrait être normal dans chaque agglomération de chaque pays du globe. Ici dans le New Hampshire les gens sont tellement aimables et souriants (mais non à la façon mielleuse des méridionaux...) que ça me fait être moi-même très cordial; comme si, tombant dans une réserve d'animaux pas encore confrontés à la violence des hommes, je souhaitais les préserver dans leur état de confiance — comme au Canada où les élans viennent brouter jusque sur la pelouse du parlement de British Columbia parce qu'ils n'ont jamais été molestés.

Jeff vient du Missouri et c'est un fan de Costes. Comme moi avant. Je suis un fan déçu, bientôt Jeff le sera autant.

Il a vingt-et-un ans, il met à notre disposition sa Chevrolet® Blazer noire, et viendra avec nous sur les routes. Jeff son t-shirt est un pyjama imprimé de nounours qui se douchent. Jeff prenait du LSD à l'âge de quatorze ans, et son père s'est fait têt de la US Navy parce qu'il dealait de la cocaïne sur les bâtiments de guerre.

Que le show m'indiffère je le cache de moins en moins. Quand mon absence de passion se manifeste avec trop de sans-gêne, Costes pousse une gueulante et m'assure que je suis «un branleur». «Moins t'en fais et plus tu préfères...» Costes aurait à coup sûr traité Thoreau de «fainéasse», s'il l'eut croisé (cet homme était contre tout travail superflu)...

Je me retrouve avec Costes comme avec mon beau-père... quand je l'entendais venir vers moi ça me faisait des frissons plein le dos, il est inadmissible que je sois retourné à ça...! Je n'avais pas connu une telle situation de stress depuis mes dix-neuf ans... Je suis à nouveau l'ado qu'on réprimande, l'enfant que l'on blâme pour son comportement peu alerte:

— Réveille-toi! Giglio! Tu dors ou quoi? Aide-moi à monter le rideau!

Tout comme quand mon père me demandait de l'aider à monter la tente...

— Giglio! Ti sei imbambolato<sup>36</sup>?

Il exige de moi que je sois passionné. Je suis très passionné, pendant les shows! L'essentiel c'est quoi... que j'assume sur scène, non? Et quant à assurer sur scène, oui j'assume; je donne toujours mon maximum. Mais en dehors des shows, me demander d'être passionné c'est trop me demander. Qu'ai-je en commun moi avec ce show...? Il est issu du malade Costes, homme peureux, haïssant la vie («Je ne veux pas vivre mais je ne veux pas mourir»), faible de partout, irréfléchi, primaire, prenant du plaisir à rien, un mec si peureux qu'il se fait peur tout seul quand il se regarde dans une glace (il fait comme les autruches, sauf que lui la tête se la tient dans le cul et garde les yeux grand ouverts), perpétuellement irrité, obtus, inculte, rabougri, constipé, doté de la sensibilité d'un rhinocéros, de la virtuosité d'un lamantin, du sang-froid d'un écureuil, de la grâce d'une grenouille, d'autant d'humour qu'une sardine, raide comme une palissade, polio de la tête et des mains et du reste du corps, les idées si lourdes qu'elles lui permettent de marcher au fond de la piscine... Pourquoi je reste avec cet homme? Parce que malgré tout je le trouve pur. D'ailleurs, il l'est.

Quand Costes me demande de participer à la fabrication des affaires du show cela me jette le même effroi que quand la maîtresse d'école m'ordonnait de m'associer à quelque autre élève pour un dessin collectif. On me demandait de joindre mes mouvements (de les unir!) à ceux d'une autre

personne en vue d'une finalité commune... Il dessinait la maison et moi je devais la colorier — mais je ne voulais pas colorier (cautionner) une maison qui ressemblait pas à comment je la voulais! Ou alors c'est moi je dessinais la maison, et l'autre la coloriait — mais il la coloriait pas avec les couleurs que j'aurais mises, et j'étais dégoûté qu'il ait gâché mon dessin. Quand plus tard au lycée la prof demandait un exposé de groupe, je suppliais qu'elle fasse de moi une exception. Si absolument fallait que je fasse «au moins à deux» je me mettais avec un pas bon, avec l'incapable de la classe, celui que personne ne voulait dans son groupe, et lui disais: «T'inquiètes pas, je vais tout faire.» Lui il était très d'accord, il cosignait mon texte et se tapait ma bonne note sans qu'il ait eu à bouger un doigt. Tout le monde était content, la prof croyait m'avoir sociabilisé, et moi j'avais pu faire seul, sans rien déléguer. Quand je traverse une voie à sens unique je regarde des deux côtés, j'ai zéro confiance.

Je revis ce même cauchemar. Objectivement ça n'a rien de monstrueux, que de collaborer avec quelqu'un... Mais pour moi ça l'est. Costes se rend pas compte combien je fais de concessions, combien pénible est pour moi de me mettre de côté. Je dois mettre en sourdine ma personnalité afin d'éviter qu'elle n'entre en conflit avec la sienne — c'est toujours moi qui ménage la susceptibilité de Costes, jamais l'inverse. Le seul moyen pour moi de me protéger, est de me réfugier dans l'apathie. Je fais un énorme effort pour rabrouer mes ras-le-bol, il ne le sait pas. Mais expliquer à Costes les choses que j'écris ici serait une mission trop périlleuse, ma tête sauterait, on ne peut lui parler sans qu'il ne se sente immédiatement agressé (le pauvre garçon est un écorché), avec lui soit on se plie soit on se casse. Et moi j'ai décidé de m'écraser. Mais ses sauts d'humeur foutent une ambiance de merde, Chloé elle non plus ne les supporte plus, quand ils se produisent elle part s'isoler. Je peux endurer ça encore un moment car bientôt je serai débarrassé de Costes pour toujours, quand on sait qu'il y a une fin on peut endurer bien des choses. En plus de cette fin j'en connais la date, c'est le 13 décembre 2003, le lendemain du dernier show de la tournée. Il me reste deux mois de taule à tirer, puis je serai à nouveau libre. Pour soutenir cette vie avec lui, pour que la réalité de sa fin soit à chaque instant sous mes yeux, je me suis tracé sur la couverture de mon carnet 70 petits carrés correspondant aux 70 jours qu'il me reste à passer en sa compagnie. Pour chaque jour de consommé, le matin du jour suivant je coche une case; de façon à ce qu'il ne m'en reste plus que 69, 68, puis 67, 66, 65, 64, 63... 2, 1, zéro. Zéro. Je serre les dents et attends que ça passe, je suis captif de mes ambitions. J'ambitionne de jouer à Los Angeles. J'utilise le show de Costes pour me balader aux Etats-Unis, mais je paye ma place dans la voiture par ma dépense d'énergie sur scène. Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage mais y investis tout mon corps.

Quelle horreur, Costes baigne dans un trip communautariste: partage des denrées, repas assis ensemble, dépenses partagées... mais quelle horreur! comment vais-je survivre...? J'ai l'épiderme qui se cambre comme un cheval de rodéo. Je ne peux ici me faire à manger pour moi tout seul, si je fais à manger il faut que ce soit pour la communauté entière; si je veux manger quelque chose juste moi faut que je me cache du regard des autres, il faut que je me cache comme si je commettais quelque crime — le crime de mon individualisme, le crime de ma misanthropie.

Jean-Louis Costes ou l'art de (se) pourrir la vie. La voiture est si remplie, tout est si tassé jusqu'au plafond (comme une caisse de turcs rentrant au pays) que tous nos objets longs, pour gagner de la place, on les a collés contre

les vitres. Parmi nos objets contre les vitres figure la guitare de Jeff, sa batte de baseball («au cas où», dixit Jeff), et une grande croix catholique en carton solidifiée au scotch brun. Je me demande les chauffeurs qui nous dépassent ce qu'ils déduisent de nous, voyant ces trois objets réunis, batte croix et guitare électrique... Quels sont leurs pronostics.

Costes demande souvent mon avis:

— La voiture est trop chargée... On est trop chargés, tu crois pas? T'en penses quoi? Que voulez-vous que je lui dise... Je ne peux pas lui dire «Jette tout à la poubelle, on n'en a pas besoin»... Aussi me contenté-je de hausser les épaules. Lui alors avec mépris commente:

— Il ne pense rien, il ne pense rien celui-là...

C'est que ses problèmes, il en est le responsable; mais refuse les conséquences logiques de ses choix. Il s'énerve contre celles-ci comme s'il était surpris, comme pris dans un guet-apens, comme s'il était victime de forces extérieures. C'est lui qui prend les décisions, c'est lui qui doit les assumer. Pas moi. Costes faut qu'il se taise, il me bouffe la tête, je n'ai plus qu'un tronçon.

Ma seule préoccupation consiste à engranger le maximum de dates (cette tournée, même si ce n'est la mienne, me valorise) sans tomber sous le coup d'une interdiction à vie d'accès au territoire américain pour atteinte à la pudeur et travail clandestin. Costes a compris que telle est mon ambition, ainsi il sait qu'avec ça il peut me tenir.

Il se pourrait finalement que la tournée n'ait pas lieu: Costes s'est, il y a deux mois, fait une égratignure à la jambe, au mollet, et quelque chose lui a pondu dans la plaie; et maintenant fin septembre ce quelque chose comme un ver creuse des galeries, il se nourrit de Costes, tout le bas de sa jambe est chaud réchauffé par l'activité du ver, quand on presse la peau autour du point de ponte la peau reste pressée même quand on a arrêté d'appuyer dessus, de toute évidence y a de la chair qui manque. Costes craint que cette chose se promène dans tout son corps, la douleur s'est déjà étendue à son pied. Il veut pas aller à l'hôpital. Il risque une amputation?

«Bot fly larvæ» est le nom de l'insecte qui se trouve actuellement dans la jambe de Costes. Cette larve, d'après les livres, pourrait évoluer pendant plusieurs mois, puis une fois mûre se transformer en mouche et s'envoler repue. En quelque sorte Costes enfantera d'une mouche.

29 09 03 je me sens comme Adam qui, ayant passé tant d'années à circuler parmi les créatures du jardin, se rendit enfin compte qu'il était seul, le seul de son espèce (les autres n'étaient qu'animaux), et réclama à Dieu une compagne avec laquelle il puisse parler. Il obtint Eve, à moi Dieu accorda Lou.

«Je suis celui qui t'écouterà, tu es celle à qui je parlerai. Tu es ma patrie, je suis le soldat parti en guerre, tu es cette douce chose que le conscrit se remémore et invoque pour se sortir des mauvaises passes. Quand je te pense tu me penses. Tu es cet espoir lointain, ce feu qui rougit les braises de mes passions détremées. Tu es la vapeur de ma machine, ma sortie de secours, ta lumière de veilleuse brille au fond de la salle obscure et je visionne là un mauvais film. Tu es le garrot qui empêche le venin de pénétrer mon corps, tu m'aides à survivre. Je suis fort, mais il me plaît de te donner sur moi un pouvoir: je veux que tu me sois importante. Soyons notre phare lointain, celui que toujours on a en vue mais que jamais on n'approche. Que je m'approche et me voilâ perdu, échoué — tu es de ces sirènes qu'Ulysse voulut entendre chanter. Je veux me convaincre que tu me feras meilleur accueil que les sirènes ne firent aux voyageurs séduits: ne

me déchire pas, laisse-moi survivre à ta rencontre. Je ferai de toi la capitale de mon empire. Je ferai de toi une ville impériale, ma Potosi, ma mine infinie, celle où l'on puise sans qu'elle s'épuise. Oui j'angoisse de te rencontrer... Je sais que tu me décevras — car qui peut ne pas me décevoir...? Tu me décevras, mais je préfère le réel au rêve. Je te veux dans ma vie et plus seulement dans mes rêves. Tu dois figurer sur ma carte du ciel, je veux tenir ta main entre les miennes et soupeser tour à tour chacun de tes doigts. Je veux ta tempe contre la mienne, ma main sur ta joue légèrement.»

Je suis amoureux d'elle parce que je sais qu'elle n'a pas besoin de moi. Tout ce que je lui donnerai sera un délicieux superflu — je serai son luxe. Aimer dans ces conditions n'est pas un fardeau. J'aime les filles qui n'ont pas besoin de moi et qui ne me demandent pas d'avoir besoin d'elles. Il m'est impossible d'aimer une fille si je sens que je lui suis indispensable.

03 octobre j'ai vu une femme si obèse qu'elle ne peut plus marcher. Elle a besoin pour se déplacer d'une chaise roulante comme les paralysés. Il doit y en avoir beaucoup, des comme ça, de clients lardeux, parce que les hypermarchés Wal-Mart® mettent à disposition des consommateurs des chaises roulantes pour s'y transvaser au sortir de la voiture. Il y a pas si longtemps de ça, ces gens travaillaient pour les cirques: l'homme caoutchouc, la femme à barbe, l'obèse à l'américaine (the human beef). Les obèses à l'américaine devraient baigner dans le formol pour nous servir de curiosités et non pas, au lieu de cela, se promener plein les rues... Chloé n'est pas grosse (elle est encore jeune), mais déjà, de par l'atrophie de ses muscles due à une insuffisance de sollicitations, elle ne peut pas marcher très longtemps. Quand je regarde le visage de Chloé j'imagine mon poing profondément abîmé en lui.

Le fils de Crystal, Wagner, a sur son ventre une valve pour y verser des soupes comme on verse de l'essence dans le réservoir d'une voiture. Il va bientôt falloir le placer dans une maison spécialisée car il est trop violent: il n'a que neuf ans mais quand il se tape une crise (quand les calmants lui ont été administrés trop faibles), ses deux parents n'arrivant à le maîtriser physiquement ils se voient obligés d'appeler la Police. Wagner me dégoûte parce que son handicap me dégoûte et que les malformations me dégoûtent, les blessures me dégoûtent. Wagner ça me dégoûte de le regarder, ça me dégoûte de le savoir souffrir, je hais la mort elle me convulse.

Hampton Beach. Ce soir avec Crystal j'ai couru à l'envers à ses côtés sur le sable, elle courant à l'endroit. Je sais courir très vite très bien à l'envers, je m'entraînais toutes les nuits à chaque ronde dans les hangars BMW® de Rueville.

Quand du coin de l'œil j'aperçois une silhouette, un phénomène qui pourrait être un monstre — quelque chose de surnaturel —, au lieu de m'approcher et d'éclaircir l'affaire je passe mon chemin, et laisse persister le doute. Je ne cherche pas à démystifier la chose — me rapprochant pour me rassurer quant à la teneur fantomatique de ce parapluie translucide dans la baignoire —, mais la laisse vivre comme un fragile petit animal qui mourrait si on le regardait vraiment. Mon environnement devient du coup magique — meilleur. Cette veilleuse dans la prise est l'œil rouge d'un robot cyclope m'observant pendant mon sommeil.

## 20. Le choix de la mouche sur la vitre

*New Hampshire > Massachusetts > Rhode Island*

Costes fatigue tout le monde. Pour qu'il arrête de me parler je deviens jour après jour plus taciturne, je ne réagis plus à rien, je l'observe amorphe, de sorte à ce qu'il aille plutôt bassiner Chloé. Aimée nous a rejoints, voilà qui fait une paire d'oreilles en plus.

20.2 «NO SLEEP 'TIL... ..BROOKLYYNN!!!...»

On arrive sur les lieux de notre premier concert aux États-Unis, ça daube à mort le vomir. Quand on amène nos affaires, des chats se précipitent dessus comme des rats — encore une décharge humaine, un repaire de toxicos. C'est si pénible pour moi de fréquenter ce milieu, que j'aurais bien besoin comme les boliviens de m'abrutir la tête aux feuilles de coca. Cette tournée finie, finira avec mon expérience de l'underground; l'underground n'est finalement qu'une pose de plus.

On est aux USA comme dans une télé.

Nous sommes dans un quartier — comme on dit — «sensible» de Providence, et Costes laisse traîner posée sur le trottoir sa veste contenant tout son argent (plusieurs milliers de dollars), son passeport, son permis de conduire, tous les contacts de la tournée, nos billets d'avion. Je le lui reproche, il me répond:

— Ah oui, c'est vrai... Mais j'avais trop chaud...

Il s'est fait une ceinture au scotch brun, ainsi à chaque fois qu'il veut enlever son fute il doit la couper. Il n'a emmené, pour les deux mois, que le slip et la paire de chaussettes qu'il porte sur lui. Et cette bite que Costes ne lave jamais, cette bite dans ce slip sale chacal, c'est celle que je mets chaque soir dans ma bouche. Je suis la seule toilette de Costes.

06 octobre on a joué au Civic Center de Providence (à pas confondre avec le «Dunkin' Donuts Providence Civic Center»). La salle était engorgée de détritrus, on a dû bosser dur pour dégager là-dedans un espace scénique... On a commencé à nettoyer la salle la veille au soir. Les autres groupes ne jouent que le temps d'un pet de mouche, du coup ils en ont mis avant nous huit; et même s'ils n'ont joué chacun que cinq minutes, le temps que tous montent et démontent leur matos, ça nous a fait jouer nous à 03 heures du mat, quand une bonne partie de l'assistance était déjà partie. La recette ayant été partagée en huit parts égales, nous n'avons reçu que \$20 — comme les groupes venus du quartier d'à côté qui ont joué quatre minutes sans transpirer une seule goutte. De plus Jeff a, de sa propre initiative, échangé une vingtaine de cds de Costes avec ceux que vendaient les autres groupes de la soirée, pour se faire des relations. Ce qui nous fait \$200 de pertes.

Le seul public de la soirée c'était les musiciens eux-mêmes, soit une trentaine de personnes. On a joué entre nous, entre musiciens, le public a eu la décence de pas venir nous soutenir. Nous-mêmes les musiciens étions ennuyés de

devoir rester, mais nous y sentions contraints par reconnaissance envers ceux venus écouter notre musique espérant qu'à notre tour nous venions écouter la leur. Nous venons voir nos propres concerts, achetons nos propres cds, et portons entre nous nos t-shirts respectifs.

La sonorisation était inexistante; Costes ça l'a tellement découragé qu'il a lâché l'affaire, il a arrêté de jouer, il a cessé. M'a dit:

— Je n'entends pas la bande...

— Je ne l'entends pas non plus, lui ai-je répondu sans m'arrêter...

Voyant que malgré tout je continuais, il se remit dans le jeu. Pourtant jamais autant que cette fois je n'aurais voulu m'épargner le show... J'aurais voulu m'enfuir, mais comme je me vante de me comporter en pro, je fais ce que j'ai à faire coûte que coûte. Je me sens comme sous contrat, même si ce contrat est oral je respecte mes engagements. Si j'arrive à tenir jusqu'au bout j'aurai gagné. Je prends ça comme un exercice spirituel, un test de la maîtrise de soi, un de ces trucs qu'on nous faisait faire en cours de kung-fu.

Encore un show à pas pouvoir se laver après, à se mettre dans le sac de couchage tout poisseux gluant brun. Juste je me suis savonné le gland dans le lavabo, car comme je le frotte sur le sol il faut que je me le rince au moins.

Quand j'écoute Tom Waits chanter ça me donne envie de parler américain; c'est trop beau comme il prononce ces mots... je jouis sur chacune de ses syllabes.

Costes ses chansons qu'il a traduites et qu'il me fait chanter, ses mots sur ses mélodies il les a placés en synergie avec sa mauvaise prononciation de l'anglais. Pour coller à la mélodie je suis moi-même obligé de mettre l'accent tonique au mauvais endroit du mot, de les dire comme en français avec l'accent sur la dernière syllabe. Les prononciations de Costes passent et repassent sur la bande me rentrant subrepticement dans la tête, il prononce «blood» «bloude» au lieu de «blôde». Même quand il prononce «now», il met l'accent sur le «o» au lieu de sur le «a» — «Nahaut!» qu'il dit... Et «and», au lieu de «aind» le prononce «ande»; c'est déroutant. Ça me rappelle quand, dans un camping au Danemark, mon père, cherchant la plage, demandait aux estivants: «Where is the bitch...? Excuse me, madam... where is the bitch?»

Le sweat-shirt que je porte on m'a dit que c'est l'uni-forme des éboueurs du New Jersey. J'avais acheté ça à la Cancha (le big marché de Cochabamba) parce qu'il a de longues manches qui serrent aux poignets et que c'est ce qu'il fallait pour se protéger des moustiques de la jungle... Mais ici c'est la tenue des éboueurs. Longtemps je m'étais demandé pourquoi aux épaules il était toujours aussi sale, mais finalement je compris que s'il venait noirci, c'est que tout le temps je m'y frottais le menton et les joues (j'ai ce tic). J'ai pu constater le même phénomène dans la cuisine de mes aïeux à Montecagna, il y a un coin du mur qui porte deux énigmatiques taches d'usure. C'est que derrière ce coin se trouve le cagibi, et que le passage est resserré, malaisé; ainsi, la tache haute vient de la main de mon grand-père qui se tenait là pour pas tomber, et la tache basse, du ventre de sa femme qui ripe sur le mur parce qu'il est volumineux.

Quand les gens me voient, ils ne peuvent se douter de ce que j'ai à mon intérieur... Je suis si gentil, si poli, si correct... rien ne fuit à l'extérieur. Mais il faut se comporter en précieux, pour être pris au sérieux... Or je m'exprime tout simplement, et les gens me snobent. Je ne suis pas tape-à-l'œil alors les minables me regardent de haut. Quand on

arrive dans une salle et que les responsables nous accueillent ils restent pantois, parce qu'avec notre aspect de rien du tout on correspond pas à l'idée qu'ils s'étaient faite de nous. «C'est donc lui, le terrible Costes?... C'est pas possible que ce soit lui, Costes...!» Ils n'y croient pas une seconde. Je les sens même narquois. On a des fringues qui n'ont pas de gueule, et nos phrases sont toutes empreintes de courtoisie. Une nuit qu'il devait donner son show dans un local gothique, le videur ne le laissa pas rentrer car il trouvait Costes pas dans l'esprit de la maison. Moins ils croient que c'est nous vraiment qui faisons ce show d'la mort, et plus j'ai de plaisir à le jouer violent: j'aime surprendre.

On a abandonné l'idée d'aller jouer au Canada car on ne veut passer la frontière plus de fois que nécessaire; on avait besoin de passer la frontière américaine une fois et c'est fait, on ne veut pas risquer davantage. D'autres dates nous échappent faute de temps, comme Austin et Houston au Texas.

La jambe de Costes va mieux, la larve a dû arrêter de circuler, ses chairs l'ont sans nul doute empoisonnée.

*Rhode Island > Connecticut > New York > New Jersey > Pennsylvania*

Depuis qu'Aimée s'est mise à filmer, les vidéos des shows sont nettement meilleures — Costes s'est mis à les regarder! Il ne s'y trouve plus si nul que ça. C'est qu'on l'a munie d'une lampe de poche puissante qui éclaire de son faisceau les scènes qu'elle filme, elle nous éclaire comme des criminels se faisant la belle, ça rajoute du spectacle. Elle prend plaisir à le faire, elle se déplace tout le temps pour avoir les meilleures images. J'espère que Costes gâchera pas tout au montage.

08 octobre. Au Jeff the Pigeon d'Allentown Costes s'est enfoncé la tête d'une aiguille à coudre dans l'urètre. Aujourd'hui je me suis tant donné qu'à la fin du show mon corps fumait; c'est Costes qui me l'a fait remarquer: «Giglio fume! Eh, regardez, Giglio fume! Il fume carrément!... Regarde-toi!...» Je fumais de la tête, du dos, des bras et des cuisses, et mes burnes fumaient elles aussi. Costes m'a félicité de la chose, il m'a serré la main, il était content. Je me demande quelle température mon corps a pu atteindre... Surtout que je fumais dans une pièce close remplie de gens, donc déjà en soi relativement chaude et ce malgré l'hiver... Si débauche il y a, c'est d'énergie; et l'énergie, c'est un signe. Ce qu'ils ont bien apprécié c'est quand je me suis suspendu à une poutre, et que hissant mon corps tendu parallèle au plafond je l'ai fait tourner comme une majorette fait tourner son bâton autour de son index.

Pour être en mesure d'assurer sur scène, les semaines avant la tournée j'allais tard dans la nuit courir en débardeur, en hiver, sur le grand parking de la fac de Droit. J'y faisais des boucles, et à la fin de chaque, quand je montais en courant les marches de la faculté, les zonards qui fumaient dessus entonnaient en cœur le thème de *Rocky*.

*Pennsylvania > New Jersey > New York*

Je suis allé dans un club de Brooklyn danser sur du hip-hop, c'était comme manger du roquefort à Roquefort.

Nuit du 10 au 11 octobre, je rêve que je rebondis entre deux murs de briques. Puis je m'envole et tous mes mouvements leur temps est déformé, étiré ou compacté (comme une vidéo passée au mode ralenti ou accéléré), extrêmement dense. Du ciel je me mets à chuter, à cette vitesse atrocement ralentie (mais conscient d'aller vite comme un corps qui

chute) je traverse le feuillage d'un arbre. Suspendus à ses branches, des paresseux; qui ne m'ont vu arriver car ma chute est très rapide, tout en étant étalée dans le temps. C'est comme si cette chute durait toute ma vie, c'est comme si pour chaque mètre parcouru vers le bas passaient dix ans. Je continue ma traversée du feuillage. Le paresseux duquel je passe à côté sa chair se dessèche, sa peau se colle à ses os, il n'est déjà plus — le temps est passé sur lui, c'est moi qui suis passé. Ce phénomène de vieillissement accéléré se produit maintenant sur moi et je ne peux rien y faire, mon visage se tuméfie, la pulpe remue sous ma peau, celle-ci se déchire comme sous les coups de nombreux canifs, ma chair apparaît frémissante. Tout divorce de mes os, mes joues se décollent de mon crâne comme d'épaisses pétales de rose, mon corps est en décomposition accélérée simultanément au ralentissement de ma chute, un poil avant l'impact je me réveille.

Je suis sur le point de jouer à New York. New York City! Ça fait pas mal d'années que j'en rêve... Et là, c'est dans une heure. Mais j'avoue ne pas être tant excité que cela; je devrais, mais ne le suis pas. C'est que j'ai l'impression de jouer à la maison — «à la maison», c'est comme ça que je me sens à New York. Je veux déménager dans une ville pululante et riche, multiethnique et sophistiquée. Je veux côtoyer les plus grandes dégénérescences, habiter la plus citadine des villes. C'est dans les villes que les choses se passent! Et c'est dans les grandes villes que les choses se passent plus.

La nation (l'amalgame) de laquelle je me sente le plus proche est celle que l'on appelle «les Etats-Unis d'Amérique». Si je me retirais sur une cime je passerais à côté d'une époque passionnante; quel dommage, que ce serait...! Faut absolument que je sois dedans. Un philosophe doit vivre dans le monde et non s'en retirer. C'est dans les grandes villes que l'on apprend à connaître l'homme. Je suis prêt à faire l'expérience du monde. Les villes sont les créations de nos angoisses.

New York, je dois connaître ce monstre. En Europe tous se la jouent 'New York', je préfère l'original aux copies. Lors de mon premier séjour dans la ville, pendant cinq jours avec l'Ecole, tous les soirs je filais au Tonic à la recherche de John Zorn. Mes camarades se levaient de bonheur visiter les musées avec les profs, moi je me levais tous les jours du côté de 16 heures et passais chez Pizza Luigi consommer mon unique repas de la journée; et le bide pété d'aubergines, partais errer jusqu'à 06 heures du mat. Ils ont vu des cadavres, moi la vie.

Voilà, c'est fait, nous venons de jouer à Brooklyn; le 11 octobre à l'Orphanage, devant une petite centaine de personnes. Costes m'a foutu dans la bouche une clope allumée, je viens de tirer la première taffe de ma vie.

20.3 PETITS CACAS NERVEUX

*New York > New Jersey > Delaware > Maryland*

Costes me gronde, quand, chez les gens qui nous invitent à partager leur repas, quand tout le monde a fini de manger, je me ressers encore... Il me gronde ce petit con, ce petit moineau avec son estomac de moineau il me gronde. Les gens doivent se nourrir selon ce qu'ils dépensent, non? Comment qu'il croit que je fais, pour dépenser tant d'énergie sur scène...? Il croit que c'est quoi, que je brûle? Qu'elles sortent d'où, les calories que je brûle? Costes boit du gin,

Chloé du Red Bull®, et moi je mange et dors — ça me réussit mieux, bien mieux. Quand les gens nous font une casserole de pâtes et que tout le monde est rassasié et que moi pas, qu'est-ce qu'il faut que je fasse...? que je laisse cette bonté finir à la poubelle? C'est ce que Costes voudrait que je fasse; par politesse — quelle connerie! «Ok, ils sont cool, mais là t'abuses... arrête ça... Là vraiment t'abuses, fais pas ça, n'en reprends plus!» Lui me dit ça, lui qui le même soir auprès de Chloé se lamente: «Qu'est-ce que je suis rachitique, et vieux, et osseux...!» Mon égoïsme l'irrite; quand y a une casserole de nourriture à se partager je me sers toujours une plus grande part, parce que je sais que les deux autres ont moins faim, que ça ne leur manquera pas. Je n'ai surtout pas de scrupules à me resservir quand l'un d'eux traînasse dans la pièce d'à côté alors qu'il sait le repas prêt et nous autres déjà à table. Moi je n'ai dans ce cas pas de pitié, il n'avait qu'à venir respecter la nourriture et pas me laisser cette malheureuse sous les yeux refroidissant dans la gamelle. Mais Costes s'irrite de ce que je ne laisse de bon cœur la nourriture refroidir pour quelqu'un qui toute façon va pas la manger.

13 octobre on a joué au Tarantula Hill de Baltimore chez Twist et Caroline. Pour foutre l'ambiance rançaise, pendant qu'on installait ils ont passé pour nous l'intégralité du best of de Brigitte Bardot. Des messieurs de Washington DC m'ont demandé si avant de faire la tournée avec Costes j'étais acteur de métier — on me l'avait déjà demandé mais à chaque fois ça me flatte. Une fille de Chicago a acheté à Costes une vidéo, puis en a frotté la jaquette contre mon corps nu suant. Pendant le show, assise par terre, elle m'avait laissé glisser la tête sous sa robe, embrasser la cuisse chaude qu'elle avait là. Plus que de baiser, j'ai besoin de passer une nuit entière avec une fille contre mon corps, et disparaître dans ses cheveux ruisselants de mes baisers. J'ai besoin d'un corps à aimer toute une nuit.

Costes dit il vient de comprendre pourquoi depuis le début de la tournée il a si mal au crâne: pendant le show il se fout des baffes. Aujourd'hui, à la première qu'il s'est mise il a fait le rapprochement.

Deux mecs dans la rue nous arrêtent pour nous expliquer que Charlemagne et Marie-Antoinette étaient noirs, que Napoléon aussi, puis comme on reste écouter ils cherchent un livre pour nous démontrer que toute la noblesse rançaise était noire («Noa!», en indiquant tour à tour les têtes dans les médaillons...), et que les plus éminents juifs étaient eux aussi des africains. Nos interlocuteurs, noirs eux-mêmes, portent à leur cou des étoiles de David, et sur leur t-shirt le Tétragramme, le nom de Dieu, noir sans doute lui aussi. Sur la vitrine de leur QG il y a en lettres autoadhésives la liste des tribus d'Israël associées aux minorités ethniques américaines: «Juda — negroes. Levi — portoricans. Naftali — haïtiens.» Etc.

Y a qui dans notre Chevrolet®...: un clochard, un junkie, une pouffe, une mutilée, et puis moi. Je suis là-dedans le seul élément sain. C'est le clochard malvoyant et le junkie somnolent qui conduisent... c'est aussi risqué que les bus boliviens, et l'on voyage tout autant serré: bassin contre bassin, on ne peut même pas glisser un stylo, entre les os de nos hanches, à Aimée Chloé et moi... Et pendant tous les trajets Jeff nous inflige Depeche Mode. Costes a bien fait une tentative pour mettre KO la cassette — en versant dessus 'par erreur' du chocolat chaud —, mais ça a pas marché: la musique sort encore.

Jeff a mal monté ses essuie-glaces dans l'engrenage, ils

s'arrêtent au mauvais endroit de la vitre. Ainsi celui qui conduit les a pile devant le visage. Et y a le portrait de George W. Bush, que Jeff a coincé derrière le pare-soleil, qui tient pas en place, il glisse sans relâche obstruant la vision du chauffeur. Et le rétroviseur central on peut se curer les dents avec: nous avons dans la voiture tant d'accessoires qu'ils sont tassés jusqu'au plafond obturant la vitre arrière. Et Costes quand il conduit il papote avec Jeff, et il est pas au courant qu'on peut parler à quelqu'un sans forcément lui regarder le visage. Il regarde la route de temps en temps.

*Maryland > Pennsylvania > New York*

Nous arrivons sur la frontière canadienne, au bord du lac Ontario. Le vent est si fort que quand Jeff a ouvert la portière pour sortir de la caisse, le vent l'a déboîtée.

16 octobre on a joué au Bug Jar de Rochester. J'ai fait le show avec une forte fièvre. Le son était excessivement fort, je n'ai pas souffert comme ça depuis le concert de Borbetomagus chez les Sun Plexus. Mais le gras patron était super content, il dit s'être trop fendu la gueule.

— Il y avait pas beaucoup de spectateurs, regrette Costes.

— C'est mieux comme ça: s'il y avait eu plus de monde on aurait pu avoir des ennuis, lui répond le boss.

Chloé m'a aujourd'hui loupé la bouche, j'ai eu du vomit plein les yeux, plein les narines.

*New York > Pennsylvania > Ohio > Indiana > Illinois*

A chaque fois que je vacille, pour tenir le coup je consulte la grille que je me suis faite et vois combien de jours j'ai déjà supportés. Je vois que finalement il n'en reste pas tant que ça alors je me ressaisis. Je me fous de tout car de toute façon moi chaque matin quand je me lève je coche une case, chaque jour de passé est une victoire sur mes impulsions.

A Chicago on crèche chez les Panicsville, dans un appart qui a un ascenseur si grand et puissant qu'il pourrait monter à l'étage notre véhicule avec tous les bagages restés dedans.

Nous avons été invités à jouer en première partie des Murder Junkies célébrant le dixième anniversaire de la mort de GG Allin leur maître, mais Costes a décliné l'offre. C'est nul, j'avais trop envie.

Je prends un livre<sup>37</sup> — soit disant la Bible —, l'ouvre, et lis un passage tiré du livre d'Isaïe (reformulé par Costes), de plus en plus fort: «Here comes the punishment the Lord will give to all the sinners who fought against him. They shall rot alive. Their eyes shall rot in their head. Their tongues shall rot in their mouth. Their sex shall rot between their legs. And they shall fear!... They shall fight against their brothers, and shall fight untill death! Gold, silver, jewelry, houses..., they shall destroy all the wealth. Camels, lambs and dogs..., they will kill all the animals. And wives and children will die too! Here comes the punishment the Lord will give to all the sinners who fought against him!» Et Costes et moi côte à côte déchirons conjointement les pages de nos livres... A ce moment Chloé, dans un sursaut de haine, attende une nouvelle fois à la vie de Costes, je l'en empêche et la ficelle.

Nous: «It's time to submit, it's time to surrender... It's time to submit, it's time to suffer...» Costes prend alors deux longues aiguilles, les lui montre, m'en tend une.

Elle: «I'm so young...»

Nous: «...so we will cut your wings.»

Elle: «I'm so cute...»

Nous: «...so we will burn your skin.»

Elle: «I'm holy...»

Nous: «...so we will stain you breast.»

Elle: «I'm virgin...»

Nous: «...so we will rape your sex!»

Et pendant que nous plantons les aiguilles dans ses faux tétons (qui ressemblent au nez d'Olive la petite amie de Popeye, ou à ceux, animés par Bill Plympton, qui quand il les excite crèvent l'œil du mec et transpercent son crâne de part en part), la chanson continue: «Remember the garden of heaven... the heaven of children... I was in love! I was in love! And you made fun! And you made fun of me!» On retire les aiguilles, et je la massacre à coups de poings. Une fois morte je lui marche sur la tête et la retourne et la pousse du pied pour voir si c'est vraiment vrai — «Are you dead?» On la soulève par les chevilles les poignets, puis la couche sur les cuisses des gens assis. Je la badigeonne de viande morte et place la pièce de chair comme une feuille sur son sexe.

Costes il enfonce l'aiguille dans les faux tétons de Chloé comme une brosse à chiottes dans son réceptacle — avec la même sensualité. Costes n'en a pas une once, de sensualité, il en est incapable. Costes n'a pas conscience de son corps, il ne vit pas avec. Son corps l'encombre, je dirais même... Quand une fille vient lui parler, il lui met direct la main sur la fourche; il est pas à l'aise alors il va droit au but, et puis si ça marche c'est tant mieux. Costes met les pattes sur ses nichons et lui annonce: «J'ai des capotes.» Il ressent pas le besoin de la caresser; lui-même n'aime pas être caressé, alors caresser une fille il voit pas trop l'intérêt. C'est un mec qui ne peut absolument jamais jouir, qui n'a jamais joui. J'ai du coup mauvaise conscience à prendre plaisir à faire quoi que ce soit en sa présence, car j'ai l'impression d'être malpoli. Costes connaît le désir, puis l'assouvissement ou la frustration, mais jamais le plaisir (le plaisir c'est le maintien de la frustration alors que rien n'empêche notre assouvissement).

Quand il pose ses pieds, c'est toujours sur quelque chose de précieux (aujourd'hui encore, une heure avant le show, il a marché sur la couronne de la vierge la broyant). Il ne contrôle pas ses gestes, ses gestes sont brutaux. Quand il tend le bras pour saisir quelque chose à l'autre bout de la table, il laisse systématiquement tremper sa manche dans tous les plats au passage. Et quand il mange, de son assiette à sa bouche, il y a comme un chemin pavé de nourritures. Hier, dès que j'eus vidé mon assiette, je préfèrai sortir du restaurant pour pas l'avoir sous les yeux plus longtemps. Costes tu lui fais porter une échelle il sera incapable d'en gérer la longueur, il va la cogner partout comme dans les films avec Buster Keaton. Il est incapable d'enjamber un obstacle sans le renverser. Il n'est pas assez attentif. Il crashe les micros sur pattes, parfois devant leur propriétaire. Et quand il montre au public l'image de la petite fille ou d'autres objets cruciaux pour la compréhension des scènes, il les tient dans l'obscurité, en dehors de la lumière du spot, ou de profil. C'est gênant, car à quoi ressemble un tableau vu de profil? A un trait. Et quand bien même il montre le tableau correctement, ce qui devrait être perçu par le public comme le visage d'une petite fille, à force d'éclaboussures organiques et de bouts de scotch arrachés puis recollés n'est plus qu'un pâté de couleurs n'évoquant pas plus le visage d'une petite fille que ne l'évoquerait un tableau de De Kooning — d'autant plus que Costes le «répare» coloriant les zones arrachées aux feutres Carioca®.

Lors de son concert «Vomito Negro» à Rueville il s'était suspendu à une étagère, l'étagère avait cédé et l'enceinte posée dessus avait failli briser les jambes de la personne assise en dessous. Pour lui c'était faute à l'étagère, «pas assez solidement fixée», faute à ceux qui l'avaient «pas

assez solidement fixée» et qui n'avaient prévu qu'un homme remuant les jambes s'y accrocherait. C'était leur faute à eux, et quand, pour remplacer l'enceinte foutue, ils retinrent une somme sur son cachet, il se sentit victime d'une injustice atroce. Moi, si pendant le show je projette de monter sur quelque chose, je vérifie avant que ça puisse soutenir mon poids. Je n'improvise pas ce genre de choses, pas du tout. Costes faudrait l'enfermer dans une cellule capitonnée, là il pourrait se jeter sur les meubles sans en assumer les conséquences. Et lui livrer un plateau d'objets Playskool®, conçus exprès pour des brutes n'ayant pas encore assimilé les lois physiques en vigueur sur cette planète.

Aujourd'hui 18 octobre au Buddy, sur la Milwaukee avenue de Chicago (on se croirait dans un clip de P. Diddy). Les organisateurs ont paniqué, quand ils ont vu se pointer au seuil un fourgon de policiers en tenue de combat... Finalement c'était pour défoncer la porte du club d'à côté.

Avant le show, Costes s'est fait questionner par des flics en civil. Ils lui ont maintes fois demandé s'il avait séjourné en Algérie, s'il y avait déjà habité, s'il y avait des contacts. La fille qui a écrit sur nous un article dans le Chicago Reader (Misty Martinez est son nom de scène) nous a dit que ce journal avait subi des pressions pour que son article soit pas mis sous presse.

Nous soulevons des bougies au-dessus de nos têtes renversées, et laissons couler librement sur nos visages, nos paupières, nos lèvres, notre langue, la cire brûlante. Puis nous approchons la flamme si près de nos burnes que les poils prennent brièvement feu. Et de la sorte purifiés, nous nous baptisons dans le sang des premières règles de la vierge (ce n'est que du ketchup). Chloé vient nous laver de sa pisse. La vierge défèque des épinards, nous baptisons la foule avec. Pendant ce temps, Chloé, avec un cutter à la lame de carton, fait comme si elle se découpait la chatte, et à cause du faux sang qu'elle se fait sortir certains croient qu'elle se taille vraiment. Elle découpe ensuite nos prépuces, nous nous recroquevillons éprouvés. Mais quand les fait pendre au-dessus nos têtes, nous la sollicitons comme un chien fait le beau pour que son maître lui accorde le susucré. Elle pose nos prépuces sur nos langues comme sur des coussins (ce n'est que de la peau de poulet). Puis nous nous passons la sangle d'une mini-cloche de vache autour de la bite, et avançons dans le public les faisant tinter. «This is no sampling, no boring electronic music! This is real! music... Organic! music... Real bells, real dicks, real music...»

On a fait un bon show. Aimée a vendu des tonnes de merchandising, Jeff nous a assuré un bon son, on forme une super bonne équipe. «Votre énergie est contagieuse, je ne vais pas pouvoir dormir, cette nuit...» On a déclenché leur enthousiasme... «You blow my fucking mind, dude!» (ça je l'ai entendu souvent) «Thanks for have kiss my shoes», me dit telle jolie fille. Le saxophoniste brésilien et le colosse noir à ses côtés n'arrêtent pas de féliciter Costes, ils étaient dedans à fond. Mais Costes, dès qu'il y a trois mecs qui bougent un peu dans la salle, il croit avoir déclenché «l'extase»... Il ignore ce que peuvent provoquer les chanteurs de hardcore comme mouvements dans le public! Les pogos ça, c'est de la transe! Ça, c'est de l'extase! Costes, sa référence de spectacles qui font bouger, c'est les messes évangéliques haïtiennes... Moi, c'est les concerts de hardcore «straight-edge»: ceux-là oui, que ce sont de vraies grandes messes de l'abandon de soi...! Six stage diving<sup>38</sup> la minute! Y en a même parfois trois qui se superposent... Quoi de plus formidable, que d'exciter à tel point le public qu'il se mette à s'entrechoquer spontanément comme un paquet de molécules sous l'action d'un four micro-ondes? Quel spectacle est

mieux à même qu'une soirée grindcore d'amener plus de cent personnes à se cogner les unes aux autres pendant près de cinq heures? La musique de Costes n'a pas de quoi déclencher un pogos.

Une fois de plus on m'a demandé si j'étais danseur; on m'a parlé de David Zambrano. On m'a dit que je savais me déplacer.

Ce soir malgré le succès je suis triste, parce que je me rends compte de toutes les belles choses que la vie m'offre à vivre et que je ne sais pas vivre. Je suis méchamment triste. Nous humains avons besoin de nous reconforter les uns les autres, nous avons tellement besoin de ça. Ces filles qui après les shows s'avancent pour me déclarer combien elles ont apprécié je les remercie de leurs compliments, mais à chaque fois — je suis trop con — je les laisse en plan. Je les plante là avec leurs baisers plein la bouche, alors que ce que de toute évidence je devrais faire, c'est les serrer très fort dans mes bras. Nous sommes tous complètement, métaphysiquement, terrorisés.

Comme c'est merveilleux les voitures américaines... qui grâce à leurs boîtes de vitesses automatiques laissent à ma disposition la main droite du pilote... Au feu rouge la fille me suggère: «And now you can have my lips too.»

En italien, «chicago» signifie «j'y chie». J'ai traversé cette ville de la 23<sup>rd</sup> Road au zoo de Lincoln Park suivant Clark Street, puis suis revenu longeant la plage. Dans une tache de mousse blanche dix canards claquent du bec; il me semble que c'est un produit toxique, ils mangent ça comme de la chantilly.

Nous reproduisons artificiellement des efforts que nous avions besoin de fournir pour survivre et que nous n'avons maintenant plus besoin de faire. Les gens courent le dimanche dans un parc sans autre but que celui de courir, alors qu'au temps où les hommes chassaient, leur survie dépendait d'une bonne course. Les citoyens qui vont faire leur footing simulent un mode de vie qui n'est plus le leur. Ils courent derrière la santé qu'ils ont laissée filer en adoptant un mode de vie malsain. Les gros courent autour du lac Michigan pour se flageller de leurs excès de la veille.

Ce soir Cermak Road je cherche un resto qui m'aïlle, je tombe sur la pancarte «All you can eat \$6». Le patron vient lui-même m'ouvrir la porte, et m'invite à rentrer m'assurant que c'est vrai. Sur une table longue m'attendent dix sortes de légumes frais croquants, puis j'ai droit à du poulet, à du bovin, aux gambas et aux calamars. Tous ces vivres sont crus, je me les charge dans l'assiette crus, tout ce que je veux autant que je veux, puis je passe chez le cuisinier qui devant moi sur une table en métal chauffé brûlant fait rissoler le tout agrémentant généreusement d'épices. Quand une courte minute plus loin il remet les choses dans mon assiette, je n'ai plus qu'à m'asseoir savourer. Il m'informe que pour le prix j'ai encore droit à du riz grillé et à de la soupe aux œufs. Pendant que je mange, le chef, pour se marrer, prend la pelle à tartes et lui fait faire des figures comme avec un nunchaku; on croirait Jackie Chan dans *Mr. Nice Guy*.

— Combien pour les bananes au miel flambées?

— It's free! It's free! Same price!...

Fantastique...

— Une paire s'il vous plaît...

Je me présente à la caisse encore incrédule et le prix s'affiche: mais oui c'est bien \$6. Je laisse \$4 de pourboire pour pas les ruiner après tout ce que j'ai mangé.

Je comprends fort bien, les gens qui deviennent gros... ceux qui mangent sans arrêt et deviennent gros... ceux qui se consolent en mangeant des choses délicieuses... Moi-même je suis toujours à deux doigts de basculer dans la

graisse, si je n'étais à ce point narcissique je serais gros. C'est complètement ridicule ces citoyens qui travaillent leurs corps pour les rendre maigres et musclés...! Ils n'en ont pas besoin. Ils peuvent être frêles et gras il n'y a aucun problème, notre habitat a été pensé de sorte à ce que ça n'en soit pas un. C'est les ploucs qui ont besoin de corps musclés! C'est les ploucs! C'est pas nous! Nous on a pas besoin, on n'en a plus besoin... Si la publicité ne m'avait convaincu que c'est les corps maigres les plus beaux, si mes activités ne m'exigeaient un corps tonique, alors sans doute je serais gras et ce serait avec plaisir. Quand je serai vieux et que je m'en foutrais d'être mobile, je vais me mettre à beaucoup manger; je me laisserai aller à mon appétit et ainsi j'aurai joui de cela aussi. De mon point de vue il serait merveilleux d'avoir un ténia, de pouvoir manger sans jamais grossir comme baiser sans foutre en cloque. Le ténia? Une capote des intestins.

*Illinois > Wisconsin > Minnesota*

Sur le parking, en sortant de la voiture, Chloé a percuté de sa portière la caisse garée serrée à côté. La propriétaire, ayant observé la chose, est très justement venue grogner, surtout qu'elle a vu que du vernis avait été esquinté. Si Jeff est en droit d'avoir une voiture pourrie, faut que ceux qui le veulent puissent jouir d'une voiture nickel; car on parle souvent de la liberté de se négliger mais on ne parle jamais de la liberté d'être propre. Il faut respecter l'intégrité des objets de ceux qui veulent les garder propres et en parfait état de marche.

On loge à Minneapolis dans une église à l'abandon louée par des jeunes à un type qui avec le loyer se la coule douce en Inde. C'est une grande pièce circulaire avec une haute estrade en son milieu. Très beau, mais comme d'hab avec ces gens-là ils ont tout rempli de merdes. La tanière d'une taupe est mieux rangée. Dans la tanière d'une taupe tout est bien compartimenté. L'endroit fut dans le temps — on nous dit — génial, mais l'héroïne est passée par là et tout est parti en couilles.

Parmi ces glandus pourtant, un brillant physicien. Il travaille sur le phénomène des trous noirs, ces tornades de l'espace. Ce soir il m'a appris que si quand je claque des mains pour applaudir ma main droite ne traverse pas ma main gauche (et vice versa) comme un nuage, c'est pas parce que mes mains sont trop denses mais à cause de leurs champs magnétiques. Parce que les électrons se repoussent entre eux comme des aimants. Les électrons de ma main gauche vont repousser ceux de ma main droite (et vice versa), ainsi les mains interrompent leur trajectoire et s'arrêtent en surface sans pénétrer l'une dans l'autre. La lame d'un couteau pourra elle traverser ma main, car la faible surface de sa pointe sera en mesure de déchirer la matière; les atomes s'écartent pour laisser passer le fer mais les champs magnétiques ne seront pas franchis. Voilà ce qu'il m'a appris.

Le 21 octobre on y a donné le show. Tout avait mal débuté... il avait fallu commencer à préparer la scène dès dix heures du mat, pour dégager tout le merdier qui l'encombraient... Ils avaient même pas de micros — Costes a dû en louer à ses frais. Les groupes avant nous ont piétiné nos accessoires, ils ont amené le désordre dans ce qu'on avait mis cinq heures à ordonner. Vint le tour d'un groupe dont les membres avaient des croix gammées tatouées sur leurs cous (dix bons centimètres de large, ces croix). Après avoir gueulé les usuelles méchancetés antisémites ils s'en sont pris à notre installation (pour montrer qu'ils sont forts), et c'est alors que Costes, là à ronger son frein, a pétié un plomb: il s'est invité sur scène furibond pour éjecter le chanteur

'néonazi' à coups de pied. Le gros dur est tombé de scène, il s'est fait bobo à la cheville, les bébés skins se sont excusés, et Costes s'est excusé lui aussi. Ce ne sont pas de mauvais garçons, simplement Costes leur a expliqué que si eux cassaient toutes nos affaires, nous après on aurait plus rien à casser.

Pendant le show Chloé a lâché sur scène le sang de ses règles, judicieusement au moment du baptême. Un mec m'a tendu une dizaine de pièces de monnaie enroulées dans un billet d'un dollar, j'ai grand ouvert la bouche et il a mis tout ça dedans (c'est parce que j'ai fait faire à ma bite le mime du serpent qui ondule sur le fleuve Mississippi — ça a touché son patriotisme). Costes s'étant emparé de la caisse du chat et de ses mille et une crottes, il l'a ramenée sur scène; j'ai craint un moment qu'il ne brasse ces substances de ses mains. Tout le monde était entré ici gratos, mais nous ayant aimés ils ont tous en sortant allongé un bifton.

#### *Minnesota > Wisconsin*

Un client de la station service sort de sa voiture pour nous remettre à chacun un dépliant: «Is life worth living?» Ça dit que la «life is not worth living if you live it only for: fortune, fame, power, pleasure.» Comme c'est étrange... c'est pourtant tout ce pour quoi je vis! Que puis-je désirer de plus que du blé, de la gloire, du pouvoir et du plaisir? Finalement j'ai les mêmes rêves que n'importe quel bourrin de banlieue...

Aimée toujours a le string qui dépasse — c'est la mode. Le premier string que j'aie vu, je me souviens, c'est mon père qui le portait, il était rouge et ne m'excita point. Chloé, elle, a la moitié de la raie de ses fesses hors du slip, lui-même sorti du pantalon. Elle cherche désespérément à se faire sauter. Elle a l'allure d'un pingouin (à cause de ses grolles qui l'obligent à marcher se dandinant), plus précisément d'un macareux (son regard, son regard c'est le même). C'est une fan de NIN, de Kraftwerk, d'Einstürzende Neubauten et de LTNO.

22 octobre au Campus Universitaire Nottingham Co-Op de Madison. Chloé et moi n'arrêtons pas de le taper Costes de violents coups de pied chaussés sur son cul nu. C'est pour lui rappeler ce qu'il a à faire, pour lui rappeler son propre scénario. On le cogne dur, on le cogne sec, mais c'est le seul moyen — dans la dynamique du show — de le faire revenir au jeu depuis ses délires de boutonneux. Costes est stupide, foncièrement stupide, il est stupide comme un saint, il est stupide comme Saint Denis. Il est bête comme un saint et il pue! comme un saint... Il se croit un intellectuel qui se défend de l'être, un intellectuel qui fait tout pour pas qu'on le reconnaisse comme tel.

#### *Wisconsin > Illinois > Indiana > Michigan*

A Detroit on s'est fait héberger par les gars de Wolf Eyes. Costes est très à cheval sur les principes, les principes de l'hospitalité en particulier, et la façon américaine lui déplaît: on nous offre un toit, mais pour ce qui est du reste c'est à nous de nous démerder. Il voudrait qu'ils nous invitent à partager la vie du foyer... Qu'ils nous invitent à leur table partager leurs repas, qu'ils engagent la conversation, nous posent des questions, s'intéressent à nous, nous intègrent. Costes veut une hospitalité à la marocaine. L'hospitalité à la marocaine c'est fatigant, tandis qu'ici on est tranquilles, on nous fout la paix, on nous saoule pas, j'apprécie. On nous fait dormir à la cave, on est sûrs de pas déranger, c'est pour moi important. On est pas tenus d'avoir avec nos hôtes des «relations humaines»; c'est zéro stress, ça me convient.

L'amitié est une affaire d'individu à individu et non pas de groupe à groupe. C'est quoi ce binz, «la fraternité entre les peuples»...? L'amitié ne doit pas être une formalité d'usage, mais doit résulter d'une authentique sympathie. Je n'en veux pas d'une amitié protocolaire... L'amitié 'd'office' ça ne m'intéresse pas. Mais Costes trouve leur façon de faire «lamentable», il trouve que ceux qui voient les choses ainsi sont des «sous-hommes sans dignité». Il dit qu'il a «honte pour eux». Pourtant Costes, l'hospitalité qu'il dispense chez lui à Saint-Ignace lui pèse tellement, qu'il ne peut la tenir plus d'une demi-heure. Quand des gens viennent dans sa bicoque pendant une demi-heure il est vraiment sympa, il partage sa bouffe leur offre le thé, mais ce délai dépassé il commence à piaffer, il devient sacrément nerveux, carrément hostile; et si le visiteur capte pas au plus vite qu'il n'est plus le bienvenu, Costes l'expulse manu militari. Quand vous lui téléphonez, si quand il décroche vous entendez un coup, c'est qu'il vient de taper du pied sur le plancher comme pour y faire un trou: ça veut dire que vous le broutez, qu'il regrette d'avoir répondu. Alors quelle est, la meilleure hospitalité...?

J'aimerais que Costes mon idole soit plus courageux. Qu'on lui propose des collaborations et il dira oui à toutes, et puis les oubliera toutes. Et quand un, trois mois après, osera lui téléphoner pour lui rappeler tel projet auquel il avait dit oui avec enthousiasme, Costes sera drôlement emmerdé. Il va inventer n'importe quelle excuse, plutôt que d'avoir la franchise de lui dire «Ça ne m'intéresse pas de faire ça...» Sa parole ne vaut rien, c'est un feu de paille. Costes est toujours à proposer des tas de trucs, des «on va faire ci on va faire ça», mais en fin de compte on va rien faire du tout. Il te dit:

— Viens, on va aller là!

Alors toi tu te prépares, tu t'habilles pour sortir.

— Voilà, je suis prêt. On y va?

— Ah! tu voulais vraiment y aller?

Comme Costes est un démocrate, il lui faut l'opinion de tout le monde avant de prendre la moindre décision... — Je n'applique la démocratie que quand je suis seul, car je suis alors certain d'avoir en ma faveur la majorité absolue. — Et quand le résultat de cette consultation ne lui convient, il redemande à tout le monde son opinion jusqu'à ce que, à bout de forces, elles concordent toutes avec la sienne. C'est épuisant toutes ces tergiversations... prenez une décision n'importe laquelle et foutez-moi la paix. Il n'a qu'à faire tout de suite comme il a envie, car toute façon il est tellement saoulant que pour qu'il arrête de nous bassiner, tôt ou tard tous finissons par s'accorder avec son plan.

Quand il veut manger quelque chose mais que nous sommes présents, il se sent obligé d'acheter la même chose pour nous, pour nous l'offrir, pour qu'il puisse manger son truc sans se dire qu'il est un salaud. Drôle de mentalité... C'est surtout gênant quand il s'attend à ce que je fasse de même. Si je m'achète une tablette de chocolat, je n'ai pas le droit de la manger en entier sans lui en avoir proposé un bout. Si je la mange en entier sans leur en avoir proposé un bout alors Costes plisse les yeux, c'est pénible. Costes qui se fâche c'est aussi intimidant qu'un moineau en colère. Costes et ses petits cacas nerveux. Au resto, vu que tout le monde se fait des politesses et que personne 'ose' passer sa commande en premier alors que la serveuse est là debout à attendre depuis bien trente secondes, eh bien je commande en premier sans tenir compte de leurs sensibilités. Costes me regarde alors comme un monstre d'égoïsme.

Samedi 25 octobre.

Costes: «Pour ce soir j'aurai pas assez d'alcool, je serai pas assez bourré, il se pourrait que je quitte la scène...»

Aimée: «Quelle fausse modestie...!»

Costes: «Non, c'est vrai, je me sens nul...»

Aimée: «Ça ne t'empêche pas de faire tes conneries...»

Chloé: «T'as pas intérêt à quitter la scène... Moi aussi je me sens nulle, et je me force à rester sur scène... Si je m'étais écoutée, t'imagines pas le nombre de fois où j'aurais quitté la scène... Alors force-toi.»

Triste soir, ce samedi soir à l'Art Space de Detroit... Une salle pas loin d'être vide, et les quelques là, plus que dubitatifs.

*Michigan > Indiana > Illinois > Iowa > South Dakota > Wyoming > Montana > Idaho > Washington > Oregon*

Les arbres sont les poils de la Terre; la Terre, nous le voyons, a toujours la chair de poule. Quant aux montagnes, ces mythiques, ce n'est concrètement que de la tôle froissée. Les routes sont les veines qui alimentent en sang les villes, chaque voiture est un globule, sur le bord de cette route les débris en pagaille d'une dizaine de rats laveurs.

Costes critique ce qu'il voit par la fenêtre, «leur pays c'est nul», il ne capte pas la beauté de la désolation, sa haute poésie. Je souhaite qu'il arrête de critiquer les paysages aussitôt qu'ils nous apparaissent, cela me gâche le voyage. Costes est le typique petit parysien incapable d'apprécier d'autres structures que celles de son île (l'Ile-de-Rance), le pur cliché du rançais névrosé dont la seule présence suffit à foutre en l'air une ambiance. Parfois, il est vrai, il s'enthousiasme, mais ça vaut rien car l'instant d'après il se pourrait bien qu'il maudisse la chose — un jour c'est: «very nice», le lendemain c'est: «shity».

J'aime toutes les œuvres qui me font découvrir intensément belles des choses que je croyais désespérément laides, juste pourries, qui me font apprécier de nouvelles choses. Par exemple *Gummo*, et *Stranger than paradise*. Ce sont des films initiateurs.

Maximilien m'a appris à appréhender toute chose par sa structure: la structure d'un solo de Metallica, d'une pièce de Xenakis, d'un champ de blé, d'un mot, ou d'une respiration de lapin; sans jugements de valeur, en ne considérant que la composition. On peut tirer une partition de la décomposition du parcours d'un poisson rouge dans son bocal. Toute action, tout objet peut être transformé en son. Oui, même les objets, même un caillou peut être transformé en musique, en associant ses textures à des sonorités et les dimensions de ces textures à des temps. Le logiciel Adobe Photoshop® peut pour chaque pixel d'une image m'informer sur sa teinte, sa luminosité et son degré de saturation, il serait intéressant de lui faire lire des lignes de pixels en couplant leur luminosité avec une note (une hauteur), leur teinte avec un timbre, et leur saturation avec une intensité. Il serait alors possible de jouer une image comme une partition.

Les fous, au lieu de mettre une veste, ils allument le chauffage; ce qui fait que moi, dans la voiture, pour supporter, je suis torse nu. J'ai un préjugé négatif immédiat, sur les personnes que le froid de l'hiver fait geindre... J'ai peu de sympathie pour les méridionaux en général, italiens y compris. Je veux dire: pour leur mentalité — celle du soleil. Il existe une mentalité que je lui préfère: la mentalité de la pluie. De la pluie, de la neige, et du froid sur les joues.

Aimée, dès que sur l'autoroute on fait une pause, elle court au Walgreens® s'acheter de nouveaux maquillages. Elle s'en fout sur le visage pendant qu'on roule, sur les ongles encore du vernis, et puis le reste du temps elle le

passé à se photographier toute seule. Ou feuillette les revues de mode pour teenagers qui disent qu'à tel gala Cameron Diaz aurait pas dû se coiffer comme ça «quelle horreur!...», qu'à telle remise de prix Jennifer Lopez a commis une terrible faute de goût en acceptant de porter ces sandales avec cette robe. Puis elle échange son magazine avec celui de Chloé, qui a fini de cocher le jeu-test psychologique «Suis-je fidèle ou salope».

Costes conduit la Chevy et raconte à Jeff le juif les soucis d'ordre éthique que lui causent certaines communautés juives de Rance. Il est tellement survolté quand il en parle, qu'il laisse s'agiter les essuie-glaces dehors alors que la pluie a cessé de tomber depuis près de deux heures, au lieu de les faire marcher sur la surface interne du pare-brise pour essuyer ses volumineux postillons. Jeff, au début, essayait de le suivre, mais il s'est vite fait déborder par le flot de paroles. Il écoute maintenant sur le poste les derniers enregistrements qu'il a fait du bruit des camions qui passent.

Route 90 des boules de buissons comme des fantômes nous traversent le chemin grands autant que des grands buffles. Cette promiscuité prolongée nous éprouve tous, nous faisons ce que nous pouvons pour pas nous entre-dévoiler.

Avons mangé à Sioux City, allons dormir à Rapid City. Faut que je sorte du resto toujours en dernier afin d'éviter que Jeff ne revienne sur ses pas prendre pour lui les pourboire qu'on laisse.

Leurs supermarchés ont un rayon pharmacie avec des médicaments, comme ils ont un rayon d'articles scolaires et de produits laitiers. A la supérette de Buffalo ils vendent même, dans un tonneau, des oreilles de cochon séchées, à offrir aux chiens pour se distraire les dents. 99 l'oreille. Chloé et Aimée s'empiffrent de bonbons, faudra pas qu'elles viennent ensuite se plaindre de leurs culs gélatineux.

La voiture est tellement pleine de débris que dès qu'on ouvre une portière, les papiers gras débordent sur le parking. Entre les affaires de Jeff et ceux du show, notre voiture ressemble à une benne à ordures. Les gens ont si peu d'amour pour leurs objets... On dirait qu'ils œuvrent dans l'optique de faire de leurs apparts, de leurs voitures, des merzbau, d'immenses merzbau plus complets encore que ceux de Schwitters puisque même le sol est recouvert.

Après avoir conduit cinq heures non-stop, Jeff nous annonce: «J'ai besoin de manger quelque chose, on va faire une courte pause.» Costes est outré qu'il «se permette» de «nous imposer» cette pause sans nous avoir d'abord consultés nous quatre autres... «Je n'aime pas qu'on me commande!» — Costes est fâché à mort. Il boycotte donc la pause, refuse de manger quoi que ce soit, il refuse d'aller faire pipi, et même refuse de sortir de la voiture se dégourdir les jambes. Il reste recroquevillé à l'arrière et boude bougon, car Jeff n'a pas respecté le protocole. Mon Dieu, comme ses caprices me sont fatigants...! Et ses politesses qui n'en sont pas... Puisque personne semble parmi nous savoir prendre une décision, Jeff l'américain en a prise une pour nous. Mais Costes aurait préféré qu'il hésite avec nous... Le temps qu'ils décident quelque chose, avec leurs faux «je m'en fous», cinquante miles se seraient déroulés.

Costes accepte facilement toute nuisance venant de Chloé ou d'Aimée, Costes est une machine à subir les caprices des filles. Avec moi elles essayent même pas, elles sentent qu'elles perdraient leur temps. Mais de Costes, pour peu qu'il leur trouve un intérêt sexuel, les filles peuvent tout obtenir. «Je leur pardonne beaucoup, parce qu'elles ont beaucoup de qualités», dit-il à propos de Chloé et d'Aimée... Mais suffit qu'une nuisance identique vienne de Jeff ou de moi, et Costes s'emporte. Costes se permet avec

moi des choses qu'il ne se permettrait pas avec les autres parce qu'il sent que je ne m'en irai pas, que j'encaisserai. Aimée est volage, Chloé a la boude facile, et Jeff est le propriétaire de la voiture; alors il se défoule sur moi, puisqu'il sait qu'il n'a rien à craindre, puisqu'il sent qu'il peut se le permettre. Quand la nuit Chloé passe trois heures à jouer sur le laptop de Jeff puis se glisse dans le lit et s'endort laissant la lumière allumée — jusqu'à ce que je me lève pour l'éteindre —, pour Costes c'est ok. Quand Aimée s'endort en lisant et que la lumière reste allumée toute la nuit — jusqu'à ce que je me lève pour l'éteindre —, pour Costes c'est ok. Mais quand moi à minuit j'arrête d'écrire et me déshabille trop lentement à son goût, Costes s'énerve à cause de la lumière que je lui impose et se lève hors de lui pour l'éteindre. Mais comme vraiment il est plein de rage il se trompe, et au lieu d'éteindre la lumière de la chambre il allume la lumière de la salle de bain. «C'est taré! Ces interrupteurs sont mis n'importe comment! Quelle chambre de merde! Ils ont fait exprès pour me ridiculiser!...»

Costes (sans s'en rendre compte, j'en suis persuadé) commet régulièrement sur moi de ces petites injustices mais moi j'observe et je note, je dégaine mon carnet de notes comme un cow-boy défouaille son flingue. Je me sens comme Dustin Hoffman dans *Rain Man* en train de noter tout le mal qu'on lui fait. Je me demande comment Costes va prendre ce texte. Soit ça va copieusement le faire marrer, soit ça va le rendre furieux. Le connaissant, j'opte pour la deuxième réaction: «C'est un complot! Giglio a été envoyé par mes accusateurs pour me casser de l'intérieur!» Il s'en prend ici plein la gueule, mais j'allais certainement pas faire comme ces acteurs policés qui dans leurs interviews sur Rance Inter chaque fois racontent: «Oh quelle merveilleuse expérience ce fut, que de travailler avec machin! Quelle formidable aventure humaine...!» Non, ce n'est pas une «merveilleuse expérience» que de travailler avec Costes, fallait que je le dise.

Costes sourcille pas, quand Chloé emploie la lampe de poche qui sert à éclairer le show pour lire pendant une heure sa revue de potins dans la voiture... Par contre, quand moi je lui demande de me passer cette lampe pour noter vite fait les phrases qui me viennent, il me répond: «T'as pas, toi, une lampe de poche?», et ne me la tend avant d'avoir soufflé deux ou trois fois comme une vieille chèvre avant de charger. C'est que, contrairement à moi, Chloé fait désormais partie de sa famille, tout comme Aimée. Mais moi pas. Suis bien content, de pas faire partie d'une telle famille... — mais de quelle famille serais-je content de faire partie... Gens de merde, pourriture pour mes os. C'est pas par méchanceté, que j'écris ça, mais pour me rincer: j'ai besoin de transpirer toutes les toxines que Costes m'injecte quotidiennement dans le bide. Je transpire ça dans ce texte, je me fais un grand sauna. Non Costes n'est pas, l'homme le plus horrible de la Terre... S'il est aujourd'hui pour moi 'l'homme le plus horrible de la Terre', c'est juste parce que je suis enfermé avec lui. Je vais à nouveau aimer Costes à partir du moment où ma vie n'aura plus à se confondre avec la sienne.

Costes stresse comme stresse un animal qui se sent pris au piège. Quand il se sent en danger, le criocère merdigère se recouvre de ses excréments; je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec Costes: le monde est ce qui lui fait peur, et ses disques sont sa merde. Costes panique de la vie, la panique est ce qui l'anime, c'est sa force motrice. Costes justifie son impulsivité par l'attitude du daim, dont la panique, dès le moindre soupçon, le fait bondir dans d'autres parages lui sauvant la peau. Mais la panique des animaux c'est aussi ce qui fait que la mouche s'obstine à vouloir tra-

verser la vitre jusqu'à ce qu'elle en crève, alors qu'à l'autre bout de la pièce y avait une porte ouverte (et même s'il n'y a pas de porte ouverte, y a somme toute une pièce dans laquelle elle aurait pu s'accommoder de vivre). Quand on voit Costes faire, ce qu'on a envie de lui dire, la phrase qui s'impose, c'est: «Réfléchis donc un peu!...» C'est pas qu'il soit con, c'est qu'il a le cerveau mangé. Mais il l'a tellement, le soupçon d'être un con, qu'il n'a de cesse de me poser la question: «Tu me prends pour un con? Tu me prends pour un con ou quoi...?»

En fait, Costes est ultrasensible: je l'ai vu, il a failli tomber dans les pommes, tel soir dans le métro, en lisant le récit du fils mort-né de/par Laurent James...

En arrivant à Portland nous avons rencontré un groupe de jeunes revenant de la forêt; ils ont ouvert la porte coulissante de leur van pour nous montrer la cargaison de champignons venimeux qu'ils venaient de ramasser. Des champignons 'Walt Disney®', rouges avec des points blancs. Pour se faire des 'soirées camomille'.

On dirait que ce show pour l'Interactive Language Festival va être notre plus grosse date aux Etats-Unis... L'organisateur c'est un pro, grâce à lui on a une certaine quantité d'articles dans la presse nous vantant, et la photo de Costes torse nu agrafée sur les poteaux de la ville.

## 21. Le goût de l'humanité

Aimée est partie, elle en a eu marre.

Dans le calendrier, mois de septembre, cette phrase: «We don't know who we are until we see what we can do.» Très juste...

### 21.2 MA VIE EST DE MEILLEURE QUALITÉ

Portland, ce soir c'est Halloween, ils sont tous habillés en monstres. Même en journée, quand je suis passé devant le Post Office, les employés aux guichets accueillent les clients vêtus de costumes de bourreau ou de momie égyptienne (sûrement sur ordre de la Direction).

On a joué à l'International Club Mummy, tenu par des russes «de la mafia» m'a-t-on dit. Une fille est venue en assassinée sous la douche: bouclée dans une cabine de douche adaptée, un couteau sanguinolent planté dans son ventre à travers le rideau translucide. Deux puissantes Maglites dans ses larges bottes assuraient un éclairage rasant sur son visage teint cadavérique. Deux cent monstres tous différents, même un poulet KFC®. Beaucoup de pédés, parce qu'un des articles est paru dans un journal homo. Un d'entre eux, déguisé en flic comme celui des Village People, est venu vers moi à la fin du show me demander:

— Are you straight?

Je n'ai pas compris le sens, alors j'ai tenté:

— Yes...

— So you love pussies... not cocks... You don't want my cock...

— No, sorry...

J'étais vraiment désolé, alors je lui ai caressé la main.

— But thanks! dis-je.

— Don't matter... Anytime... Et s'éloignant:

— Nice dick, wolf...!

J'apprécie cette simplicité. Il est dommage, qu'à l'inverse, les relations entre filles et garçons soient si laborieuses...

«Thanks to come in America!» Ils nous disent des tonnes de trucs gentils mais je comprends presque rien.

— Are you a dancer?

— I'm not.

— You are!

Le russe bruyamment m'interpelle à son tour: «You!... You are good! You are very good!... I mean... amazing!...» Un mec habillé en diable m'a filé une grosse sucette artisanale rouge en forme de tête de mort. Je ne crois pas que je la sucerais: ce type était de ceux du van aux champignons 'Walt Disney®'.

### Oregon > California

«Lay all your love on me» est la chanson qui passe en ce moment dans la voiture de Jeff. Nous arrivons en Californie, Etat administré par le frais émoulu Gouverneur Arnold Schwarzenegger.

Costes grince des dents, quand je pars solo dans les rues me promener, quand je les 'snober'... Dans son optique, les membres d'un 'groupe' doivent rester groupés. Mais ma vie est de si meilleure qualité que la leur... Dès que j'ai la possibilité de m'échapper je m'échappe, je fuis je m'en vais, je m'éloigne et m'isole car en ai besoin. J'ai aujourd'hui traversé tout Golden Gate Park voir les surfeurs sur la plage.

Lors de mon séjour de trois mois en Colombie-Britannique, j'avais quinze ans et mon oncle savait pas trop, malgré les encouragements de ma mère (sa sœur) à me faire confiance, s'il était prudent de me laisser partir seul en montagne comme je lui en avais fait requête. Aussi me colla-t-il ma cousine pour m'accompagner. Mais la pauvre comprit dès la première sortie qu'elle n'avait pas la pêche nécessaire pour me suivre dans les pentes. Alors l'oncle se résolut, et me rendit libre de mes promenades. Il profitait du camping, moi des hauteurs. Je parlais tôt, ne rentrant que le soir venu.

Je me sentais si bien que je grimpai la Frosty Mountain tout en courant. Je voulus au retour couper par la forêt, dans la forêt des troncs grands pourris couchés. Je passai pardessus mais sur un je glissai, je glissai sur sa mousse et une branche courte brisée me transperça le short par derrière me laissant suspendu — mes pieds ne touchaient plus le sol. A deux centimètres près je restais empalé à me faire grignoter par les bêtes... J'aurais su alors ce que ressent une brochette... Je n'aurais pu me dégager, mon anus aurait saigné par terre, les fourmis seraient venues les premières.

Un jour il était 13 heures, je n'avais encore croisé personne, et je vis un ours sur mon chemin, cent mètres en contrebas. Moi l'européen n'ayant connu d'ours autrement que derrière d'épais barreaux je me blottis accroupi dans les hautes herbes, et attendis qu'il se tire de mon sentier. Il était noir, assez petit, soulevant les pierres pour lécher les insectes. Je patientai comme ça une demi-heure, mais il était toujours là. Bien décidé à poursuivre ma route, ce chemin étant tracé sur une arête et lui se trouvant sur la pente de gauche, je le contournai par le versant droit. «S'il reste bien de son côté il va pas me voir, il va pas me sentir», me suis-je dit. Mais voilà que je me retrouve pris dans les ronces. Là s'il arrive, je pourrai rien faire. Je sors au plus vite de cet embrouillamini et remonte sur le chemin me retournant voir l'ours ce qu'il fait. Monsieur, monsieur est debout et me fixe immobile... On s'observe comme ça trois secondes, puis il se remet sur ses quatre pattes et commence à courir. Sans délai je détale. On m'avait prévenu qu'un ours qui pourchasse peut sur de courtes distances courir aussi vite qu'un cheval, et cela en montée comme en descente; qu'un ours sait nager et grimper aux arbres et que donc, à moins d'être un oiseau, s'il te veut il t'aura. On m'avait conseillé dans ce cas de me coucher et de faire le mort, de laisser l'ours me croquer une oreille (simple vérif) sans râler. Mais moi, moi j'ai couru, j'ai dû courir deux kilomètres sans m'arrêter. Quand exténué je m'arrête enfin et fais volte-face, l'ours n'est plus nulle part. Peut-être qu'il m'a même pas couru après... Il semblait à peine sevré; peut-être que c'est moi qui l'ai effrayé et qu'il a couru pour se cacher de moi. Quoi qu'il en soit je m'en sors bien. Mais consultant la carte, je constate que le seul moyen de rejoindre mon oncle est de rebrousser chemin! J'y retourne, mais cette fois en me frappant dans les mains, en tapant avec les pieds et criant et chantant avec tous les bruits possibles de mon corps pour avertir de mon passage, pour dire à mon ours qu'il dégage, pour éviter de surprendre d'autres animaux, car on m'a dit qu'il y a aussi ici une forte concentration de couguars. Je crie à tue-tête<sup>39</sup> pour qu'ils m'entendent de loin, pendant des heures pendant des heures, quand subitement, au détour d'un bosquet, je me retrouve en présence d'un couple de touristes — qu'est-ce

qu'ils ont dû avoir les boules, en m'entendant arriver...! J'arrête bien sûr tout de suite de crier, et du sérieux le plus parfait je leur sors de ma voix désormais exsangue: «Good evening!» Et trente pas plus loin je reprends à crier...

J'ai aimé Garibaldi Park et son lac spectral au matin, j'ai adoré marcher sur le Black Tusk. Je comprenais pas le danger des crevasses, ainsi, profitant d'une courte pause sur la route traversant le Banff National Park, je m'éloignai du bitume pour courir en montée sur le glacier tout proche. Je sautais insouciant de bloc en bloc jusqu'au moment où, relevant la tête, je vis que j'étais monté si haut que je me voyais devant trois messieurs barbus crampons aux pattes, pics et bonnets tout équipés, attachés ensemble avec une corde. Ils s'étaient arrêtés de marcher et me regardaient perplexes, moi aussi. Car j'étais moi en simple t-shirt, baskets élimées, et short/maillot de bain avec pour motifs des palmiers.

Jeff est content, il a trouvé dans la rue des nouvelles casseroles pour taper dessus et s'émerveiller du bruit.

Cette nation méprise les petites pièces... Il y en a partout qui traînent par terre, dans les rues dans leurs maisons, sur le plancher de leurs voitures. Alors moi je les ramasse et les remets à leur place: dans un porte-monnaie (le mien). Quarters, dimes, nickels and pennies.

De chez Rose Meyers des Zeek Sheck on aperçoit la maison des Residents. Jeff a emmené avec lui en voyage son oreiller fétiche dans sa housse fétiche. Il le trimballe partout, même dans les motels il remplace le coussin frais par le sien à lui, sale comme un bouc.

03 novembre nous nous produisons à San Francisco dans un salon de type far west (Edinburgh Castle est son nom).

04 novembre concert à Oakland, au Hero Inn, avec les Lo-Fi Neisans, un groupe de sept japonais qui frappent des paquets de nouilles avec une batte de baseball. Aujourd'hui mon anus était tellement irrité que quand je me suis enfoncé la flûte j'eus cru m'enfoncer une barre de fer rouillé. Costes, le sien devient jour après jour davantage comme le cratère d'un volcan. J'ai passé la tête sous la minijupe d'une fille pour lui lécher le slip, elle a dû aimer puisqu'elle s'en est saisie pour l'y frotter comme une allumette.

Je comprends, pourquoi après les shows je me sens pas de draguer les nanas... C'est parce que ce spectacle ne me ressemble pas. Je ne peux pas m'épanouir, dans le travail d'un autre... J'ai honte du show, comment pourrais-je après draguer...? Pour draguer faut être fier de soi.

Costes il sait que j'écris sur lui des choses pas forcément favorables (je le lui ai dit). Il n'y voit rien de mal, mais tout de même il me dit: «Je vois pas l'intérêt de casser une entreprise comme la mienne...» Je n'ai rien contre ton «entreprise», Costes... Je la trouve bien, ton «entreprise»... *pour toi*... Elle est unique, et comme pour tout ce qui est singulier, je suis content qu'elle existe. Mais vu que je m'y sens moi pas bien et que je ne me permets de la quitter (pour ne pas lui faire de tort), je te mords sur le papier. J'ai choisi le moindre mal.

Je suis à Ventura, petite ville de la côte Pacifique pas loin de Malibu de *Alerte à Malibu* et de la bouteille blanche. Une bande de surfeurs comme un clan de pélicans flotte au large, ils attendent que la vague vienne et les fasse briller. Sur la plage, très propre, de-ci de-là des coquillages plats qu'ils appellent «sand dollars». Les hispaniques prononcent dollars «dolaresse», comme «dolores», qui signifie «souffrance».

Nuit du 05 au 06 novembre. Il est étonnant que personne n'ait été réveillé par mes gémissements, car il me semble avoir fait beaucoup de bruit. J'ai rêvé de Jésus venant à moi

sous la forme d'un petit voilier blanc comme celui de Jim Carrey dans *Truman Show*. J'étais immergé dans l'eau jusqu'au cou, barbotant dans l'azur d'un océan au calme plat, et tout autour de moi flottaient des dauphins sciés en deux dans le sens de la longueur, de la tête à la queue, sans aucun sang. Je voyais leurs entrailles parfaitement rangées dans leurs niches de chair et tout restait en place proprement. Parmi ces corps flottants glissait vers moi muette la coque d'une barque inhabitée et mon angoisse fut si forte, reconnaissant Jésus en elle, que mon cou faillit se briser en arrière. Jésus/voilier continuait à avancer vers moi et ma vue, tous mes sens en furent affectés comme s'ils se trouvaient saturés. Je me cassais en deux, la peau allait se déchirer sur mon visage, sa douce puissance me submergeait et si je ne m'étais réveillé, il me serait bel et bien passé dessus.

Nous avons traversé Hollywood sur la route «one-o-one», j'ai vu sur ma gauche les neuf fameuses lettres de la colline, à ce qui paraît la Police surveille de près la lettre «H» car des gens viennent se pendre sur sa barre transversale. J'ai aperçu la sortie d'autoroute Mulholland Drive, ça m'a fait rêver.

06 novembre. Avant de jouer, comme j'ai la dalle, je sors en quête d'un burrito. Et dans la rue voilà que je tombe sur le tournage d'un film hollywoodien... Les flics ont bloqué le passage et les ingénieurs installé partout d'énormes projecteurs, haut perchés sur des grues, pour éclairer les gratteciel comme on éclaire un décor de théâtre. Sous les arbres de petits spots allument leurs feuillages, et des fumigènes mystifient les trottoirs. C'est efficace, l'ambiance est surréelle. Des techniciens à l'oreillette sont postés un peu partout, je leur demande ce que c'est comme film, c'est *National Treasure* de Jon Turteltaub avec Nicolas Cage et Harvey Keitel. A les voir, tout cela semble être pure routine — le quartier d'Hollywood n'est qu'au bout de la rue.

On a joué au Smell, en plein downtown de Los Angeles, à cinquante mètres de sa Broadway. Sur l'affiche pour faire venir les gens au concert, ils ont écrit: «Thurston Moore called Costes «The ultimate french absurdist»». «Ultimate absurdist»... une façon comme une autre de dire que c'est n'importe quoi. Mais pour Costes ce show n'est pas n'importe quoi. Tout suit une logique, une certaine logique. Rien de ce qu'il fait n'est pour lui «absurde». C'est pour ceux qui regardent — puisqu'ils captent rien au scénario — que c'est «absurde»... que Costes est «absurde»... Costes ne fait pas n'importe quoi.

Pour faire du spectacle j'ai marché à la verticale sur une colonne en fonte, petit pas à petit pas je suis monté, on me regardait beaucoup. Je me suis arrêté au plafond, à environ cinq mètres de hauteur. Mais j'aurais pu monter bien plus haut, avec ma technique...: je pose mes pieds contre la colonne les y maintenant adhérents en la tirant très fort à moi, je décolle un pied, le pose plus loin, je décolle l'autre pied, je le pose plus loin... et de la sorte j'avance. Cette fois la fille que j'ai choisie dans le public pour lui lécher la chatte ne portait pas de culotte, des poils me sont restés dans la bouche.

Le concert fini je restai à terre parmi les gens. Là je partis en spasmes le cul en l'air, et d'une voix ragga je débitai grotesque: «Jacques Ciraque! Champs-Élysées! Moulin Rouge! Folies Bergères! Champs-Élysées! Jacques Ciraque! Folies Bergères!...» Stoppant net je plantai mes yeux dans ceux d'une fille, les frottant pour les dégager de la sauce tomate je la regardai fixement, elle me fixa aussi sérieusement que moi et puis, après un long moment, son visage s'éclaircit, et elle m'irradia de son sourire. Je lui souris alors

moi aussi, et lui baisai les pieds. Salve d'applaudissements du public qui nous avait observés figé. Contrairement à San Francisco ici à Los Angeles on nous a aimés, un photographe est même venu me voir pour me demander de poser avec deux jolies filles qu'il avait amenées.

A deux heures du mat j'ai téléphoné à Mme Bêlard, assistante sociale à Rueville (avec le décalage horaire il était là-bas onze heures), pour prendre rendez-vous avec elle afin de lui montrer mon dossier d'insertion dans la Système. Elle me croit un paumé. Elle m'a dit qu'elle ne me laisserait pas «sombrier».

### 21.3 LA BELLE OUVRAGE C'EST POUR LES ARTISANS

*California > Nevada > Utah > Colorado*

07 novembre 2003, on est en route pour Denver à travers le Mojave Desert et ses Shadow Mountains. Dans les parages la Death Valley, les Dead Mountains, les Funeral Mountains, Last Chance Range, Devil's Playground («So named because of the way lightning jumps from rock to rock during a thunderstorm»), et Ghost Town. Pause pipi à Las Vegas.

En Utah les paysages sont grandioses, les pierres rouges comme dans les catalogues; j'ai failli prendre mon sac et m'éloigner dans les montagnes, planter là la tournée. Allez, plus que 36 jours! J'en ai déjà supportés 372, pris 70 flûtes dans le cul. Faut pas exagérer, tout n'a pas non plus été un lit de souffrances: j'ai aussi passé avec Costes de très bons moments, des moments de franche rigolade, des moments détendus. Mais si peu... Comment peut-il se gâcher toutes les journées, vivre tendu du matin jusqu'au soir...? Même le mec qui travaille en usine, au moins le soir il rentre chez lui et fait en sorte de se détendre... à sa façon il jouit de la vie... Mais Costes jamais, ne se détend! Il y a plus de sagesse chez le manoeuvre qui rentrant du travail regarde un match en se grattant les couilles que chez Costes qui reste crispé sa vie durant. Dans dix ans Costes aura tout à fait le visage et la silhouette d'un Antonin Artaud à sa sortie de Rodez: édenté, décharné, le corps endolori, le regard fuyant, un cou de vautour.

Je me suis acheté des boules Quiès® — je ne peux plus supporter leurs voix, au moins qu'elles me parviennent étouffées. La nuit, la route a — particulièrement ici — un charme maléfique; de toute beauté. C'est à fond les ambiances de *Lost Highway*, ou de cette scène de *Sailor et Lula* où le couple dépasse une voiture accidentée et que sur le bas-côté une femme cherche son sac à main alors que sa cervelle prend un bol d'air frais.

A la réception du motel cette affiche: «Attention: there is a \$5 fee charged for one pet. Each additional pet is another \$5.» Je serre les fesses...

Dans notre chambre est posé «The book of Mormon». Costes demande:

— C'est comment, leur religion...?

Jeff résume:

— They don't have fun.

Et Costes, le plus sérieusement du monde:

— They don't have phone?... But how they can expand their business so much...? Maybe with fax?»

C'est délicat pour tous les quatre, la branlette du soir dans la promiscuité des lits doubles... Pas faire bouger le matelas, éviter de briser le silence avec des bruits visqueux. Tout ça n'est pas discret, tout le monde entend la salive clapoter dans

les mains, mais personne dit rien. Se masturber c'est comme mâcher du chewing-gum, faire croire à l'organisme qu'il y a quelque chose qu'il y a en fait pas. C'est saliver alors qu'il n'y a rien à avaler. Jeff semble être parmi nous celui qui souffre le plus du manque: la nuit, au lieu de ronfler, il produit de longs et douloureux gémissements comme si son orgasme durait toute la nuit.

09 11 ce matin dans mon demi-sommeil j'ai entendu Costes raconter à Chloé son rêve. Il lui semblait avoir rêvé toute la nuit le même long rêve, rêvé que son business c'était de fabriquer des boules de merde<sup>40</sup>. 15€ la boule. Ça marchait à fond, les gens en voulaient et comment! Il s'en vendait comme des petits pains. Il dut engager des dizaines d'employés pour l'aider dans la confection, l'emballage et le moulage, mais également dans la tâche qui consiste à en produire: Costes demandait à tous de contribuer à 'l'effort de merde'. Toute la nuit il s'était pris la tête quant à la meilleure façon de les empaqueter, de les servir au client.

Costes a pas sa place dans les salles de concerts. Sa musique est pas assez bonne. Et ses textes sont tout minables, ils sont du niveau des plaisanteries d'une troupe de légionnaires rentrant bredouilles d'une soirée infirmières. Et ses vidéos sont nulles. *Pris à part*, tout ce qu'il fait est nul. Mais si l'on considère son œuvre dans l'ensemble, son œuvre a sa place dans les musées d'art contemporain, dans les grandes collections internationales. Pas dans les salles de concert mais dans un Guggenheim, aux côtés de Vito Acconci. L'œuvre de Costes est celle d'un piètre artisan mais d'un artiste intègre, d'un parfait 'idiot' (dans le sens positif du terme).

Avant les artistes étaient aussi de prodigieux artisans, ils faisaient «de la belle ouvrage» (Vélasquez, Vermeer...). Mais ensuite les impressionnistes firent tout partir en live: les artistes commencèrent à torcher leurs toiles, c'était plus essentiel mais bon ce n'était plus «un honnête travail», ce n'était plus «bien fait», si tu voulais un portrait de ta grand-mère et pouvoir reconnaître son visage valait mieux désormais s'adresser à un artisan, l'artiste est devenu celui qui torche son ouvrage parce qu'il a trop de fougue. Et voici Costes, voici l'artiste. L'artisan-musicien fait de la musique qui fonctionne, qui fait danser, mais l'artiste des cacophonies. Les artistes, qu'on leur confie un tableau passe encore, mais qui oserait leur confier la construction d'une maison...? Qui oserait s'y abriter?

Costes son travail est personnel, il lui ressemble vraiment, son travail personne pourrait le faire comme lui le fait, en cela je l'apprécie. Seulement, il pète plus haut que son cul, il est un canard qui poursuit les moutons pour se la jouer aigle royal. Il se met dans des situations qu'il n'est pas en mesure de gérer, c'est comme s'il se mettait à jongler avec dix boules avant de savoir jongler avec deux.

De même, la Société est un apprenti jongleur qui se serait mis en tête de jongler avec dix boules avant d'en savoir manier deux. Comme l'explique Henri Laborit, l'homme est victime de son ingéniosité (l'homme n'est pas intelligent, il est *ingénieux* — voilà qui est différent); avant d'avoir su intégrer ses découvertes à sa structure du moment, voilà que déjà il a fait de nouvelles trouvailles. Ainsi jamais il n'a le temps de faire évoluer sa structure<sup>41</sup>, en tout cas pas aussi vite que ses avancées technologiques. Il se retrouve avec plein de magnifiques pièces détachées, il en acquiert de plus en plus sans s'arrêter les monter pour en faire quelque chose qui ne marche pas...

## 21.4 JUMP ON THIS KNIFE OR THIS KNIFE WILL JUMP ON YOU

11 11 à Denver, au Monkey Mania, la salle de Friends Forever. Y avait Boyd Rice dans le public, je lui suis passé entre les jambes. J'ai jamais autant vomé qu'aujourd'hui (trois burritos de chez le mexicain d'Arapahoe Street), et quand dérapant dans ma gerbe je me suis rétamé, j'ai eu droit à un bouquet d'échardes bien profond dans la paume. Le perroquet des organisateurs a chanté tout du long, il passait d'une épaule à l'autre pour rien perdre du spectacle. On lui a fait des animations comme dans la jungle, il a dû ressentir de la nostalgie.

*Colorado > Kansas > Missouri*

On arrive dans la maison de Dustin Newman. C'est un taudis infâme. C'était facile à trouver, c'est la maison qui fait tache dans le quartier, celle qui fait honte au voisinage, celle qui embarrasse les passants. Sur le fronton de son frontispice un crâne de bestiau d'envergure, et dans le jardin, livrés aux infections de la pluie, les corps mutilés de mannequins comme s'ils étaient de chair. Ils sont d'un caoutchouc vraiment très réaliste, la couleur de leur peau est crédible. Un a le tronc scié (il a des boyaux qui lui pendent), une main taillée, les deux seins tranchés, une tripotée d'aiguilles incommodent son ventre, son dos est scarifié, et du nez amputé dégouline une marée de faux sang séché qu'on dirait du vrai. Le jardin est si boueux qu'on le ramène par mottes sur le plancher. Qui trop moisi s'affaisse sous le poids du frigo vide. Dustin est en train d'en scier les compartiments pour pouvoir y faire entrer un énorme fût de bière. Ça a l'air de lui prendre la tête, car il termine à coups de pied. «C'est où la poubelle?» Dustin me dit que toutes les ordures je n'ai qu'à les jeter dans les trous du plancher, pour colmater. Dustin ses amis l'appellent Dust, «poussière». Au mur un certificat atteste qu'il est membre (n° 182) de la «Church of Euthanasia Inc.», «A nonprofit corporation incorporated under the laws of the State of Delaware». Sur un autre manifeste ce slogan: «Give us your childrens, what we can't fuck we can eat». Et clouée sur la porte d'entrée par trois seringues, la formule pour fabriquer du nitrate de benzène. Furieux de ne pas avoir pu organiser le show à la fac comme initialement prévu, Dustin a sommairement abattu les cloisons de son appartement pour que cela ait lieu chez lui. Costes au téléphone l'avertissait: «Surtout fais gaffe à pas abattre le mur porteur!» Dans l'aquarium un varan croupit sous une pierre, il a froid. Il est maintenant 02 heures du mat, et comme on a roulé 700 miles, on veut aller se coucher. Ce sera par terre... J'étend mon long manteau de laine sur la zone de parquet où la boue est la plus sèche, et aux chiottes je trouve une épaisse «History of the Freemasonry» qui me servira de coussin. Ma tête repose parmi des croquettes de mort-aux-rats. La porte ne ferme pas, le froid du dehors vient aggraver celui de dessous le plancher. Costes et Chloé dorment ensemble dans une pièce plus à l'abri, enveloppés d'une couverture. Demain, quand je me lèverai, j'irai me réfugier à la Public Library.

4 soupes + 16 desserts + 51 plats fumants, soit 71 mets différents. Tout est en libre service, on peut en prendre autant qu'on veut. Les boissons sont elles aussi servies à volonté: Coca-Cola®, Fanta®, Sprite®, Ice Tea®... Le prix? A midi \$5,95, et le soir \$7,95. Comment qu'ils peuvent s'en sortir, financièrement...? La salle est grande et luxueuse, bien située (en face de la bibliothèque qui offre aux gens de passage deux heures d'internet gratuites par jour sur une vingtaine d'ordinateurs des plus puissants), le personnel nom-

breux, les clients pas. Les bacs sont encore pleins à ras bord de viandes une heure avant la fermeture. «Chou's buffet» s'appelle l'endroit... 47 East Broadway, Columbia, Missouri, USA. La serveuse me dit: «Dès que vous aurez vidé votre assiette laissez-là sur la table je viendrai la chercher, prenez-en une propre et allez vous resservir.» Quel bonheur! Ambiance feutrée, tous les clients parlent naturellement à voix basse devant tant de bonté. Les serveuses, très gentilles, remplissent ton verre dès qu'elles voient qu'il est à moitié vide, t'apportent une serviette neuve quand le plat que t'as choisi se mange avec les mains. «Shrimp delight»... «Strawberry chicken»... «Crab rangoon»... «Fried catfish»... «Mongolian beef»... «Beef szechuan»... «Eggplant in garlic oil»... «Hot and sour cabbage»... Et quand après quatre assiettes je m'en vais, elles me demandent si je veux emporter de la nourriture (toujours incluse dans le prix)... Inouï!

A la fin du repas toujours te filent un biscuit contenant un message, moi aujourd'hui je suis tombé sur un qui n'en contenait aucun. Ce qui peut aussi être interprété.

Quand je rentre dans une bibliothèque, ils pensent que je viens juste m'abriter du froid; quand je mange au resto, la serveuse se demande si à la fin du repas je vais avoir de quoi payer; quand Costes s'approche d'un passant pour lui demander une direction, le passant accélère parce qu'il croit qu'il va lui demander une pièce pour manger; quand un clodo voit Jeff, il lui demande pas d'argent mais lui susurre «On est tous dans la même merde».

14 novembre, on joue dans la maison de Dustin à Columbia. Puis on reballe en quatrième vitesse parce qu'à ce qui paraît le but de la soirée c'est de démolir cette maison pour faire une surprise à son propriétaire, qui toute façon projetait de la raser; si j'ai bien compris, pendant le concert des Nightmare Sisters ils ont l'intention de l'incendier. On sera plus là pour voir, il nous ont fait jouer en premier pour qu'on puisse décamper avant que ne se pointe la Police. Je suppose qu'ils vont filmer tout ça, puis mettre la vidéo sur le site du label. Ça fera prestige...: «Menschenfeind: le label le plus méchant d'Amérique».

Une fille a vu sa jambe passer à travers le plancher, elle saigne mais comme elle est fin bourrée elle capte rien et continue à gigoter. Pendant qu'on évacue les affaires, Chloé voit un mec se promener parmi les spectateurs avec un fusil — pour rigoler. Pourvu qu'il trouve pas les cartouches (que Costes a planquées), sinon il est capable de le charger — pour rigoler. Allez, nous on se casse... Mais voilà que nous nous faisons racoler par trois filles qui insistent pour qu'on vienne dormir chez elles. «To the ranch!...» Elles déclinent tous les avantages qu'il y aurait à passer une nuit chez elles avant de repartir. Une est particulièrement jolie, de père allemand, de mère lituanienne. Elle a vingt-et-un ans et enseigne à chevaucher les chevaux. Très élégante, carrément distinguée, quand je me penche sur elle pour baiser son cou je sens son corps presque grêle, j'ai envie d'en prendre soin. Mais nous les plantons là, et reprenons la route. «C'est une tournée, on fait un boulot, on a pas le temps pour ça.» Costes a raison, mais il donne au moyen plus d'importance qu'à la finalité. J'ai besoin d'un corps élané, d'un cul haut perché, de l'éclat d'une épaule blanche, de sa peau alerte.

On s'est fait payer \$50 alors que les frais du show sont de \$30 et que le prix de l'essence brûlée pour venir depuis Denver dépasse les \$100. Costes perd beaucoup d'argent et tout le monde s'en tape: on est là pour amuser. Ce show est un show de bouffons pathétiques, et je suis un de ces bouffons. J'ai trouvé malgré tout Dustin très classe, un joli garçon, comme celui qui nous hébergea une nuit à Portland

et qui s'appelait Noah.

Ces derniers jours je saigne atrocement de l'anus. C'est qu'à mes mains poisseuses se colle le gravier de quand je traîne par terre et qu'avec ces mains je me saisis de la flûte et que ces saletés se prennent dans le lubrifiant et que je me mets tout ça dans le cul et que c'est sûr que ça ne peut que me faire saigner — c'est si fragile un trou du cul...

Parallèlement aux villes dans lesquelles on joue, j'ai inscrit au dos de mon carnet la liste des habitants du Château de Vives-Pluies, loué par TR1 pour la troisième édition de son «Star Institute»: Elodie, Valérie, Sofia, Stéphanie, Anne, Marjorie, Morgane, Amina, Michaël, Pierre, Romain, Lukas, Paxti, Édouard, Icaro, et Michal. Sur internet je les suis, les raye de ma liste notant l'ordre de leurs disparitions. Je trouve pas mal de similitudes, entre ce reality show et le livre de Sade *Les 120 journées de Sodome*... Dans les deux l'affaire se passe dans un château à l'écart, un nombre équivalent de filles et de garçons parmi les plus beaux de Rance y sont séquestrés, ils vivent sous le joug d'un comité d'adultes ayant sur eux tout pouvoir, qui leur fait faire ce qu'il veut, qui constamment les juge sur leur aptitude à le satisfaire, et qui en élimine chaque semaine. Ils ne jouissent d'aucune intimité, à tout moment ils peuvent être regardés. Très excitant... Mon plus grand rêve, c'est d'avoir sous mon plein pouvoir quelques dizaines de jeunes adultes pour expérimenter...

Le show du 15 à St Louis est le plus délire qu'on ait donné; pas à cause de nous mais à cause du public: ils étaient complètement hystériques. Du début à la fin ils criaient, criaient comme crie un naufragé sur l'île distinguant au loin la figure d'un paquebot. On aurait voulu être plus forts, leur en mettre plein la gueule — plus encore —, mais il nous manque des rythmiques, de bonnes rythmiques modernes, de celles qui tapent sur le système.

Une fille qui déjà nous avait vus à Chicago est revenue se faire toucher; ça tombe bien car elle est fort jolie, et elle m'offre son sexe. Quand j'avançais dans le public chantant les yeux fermés je sentais contre moi quelque chose et quand j'ouvrais les yeux, à tous les coups c'était elle qui pressait sa chatte contre ma cuisse — la chère blonde. Quand je vins l'embrasser elle ouvrit la bouche si grand que je faillis tomber dedans. Et quand je la couchai par terre soulevant ses jambes pour démarcher son cul elle ne protesta nullement, elle ne fut pas le moins du monde gênée (c'est formidable la drogue...). Un mec sortit son poisson rouge et en profita pour le masturber. La musique finie j'enlaçai une poutre les jambes en tenaille et laissai pendre ma tête vers le bas hurlante. Les gens s'avancèrent, tendirent leurs bras et touchèrent à ma bite comme à celle d'une statue porte-bonheur, dont le métal à cet endroit a à force changé de couleur.

Un type vint nous dire qu'il était «intéressé» par notre odeur. Dans la cuisine j'entendis deux spectateurs qualifier le show de «sexual nightmare». Je demandai à un homme pourquoi il portait au doigt une attelle, il lui est arrivé comme dans *Fight Club*: il était dans un bar à Chicago à boire des bières avec un pote, et d'un coup l'ami lui avait sorti:

— Eh! Je me sens en forme! Do you want fight?

— Oh! Hey! Why not!

Ils se sont donc levés, et ont commencé à se foutre des pains. D'où son doigt niqué. C'est ce qu'il m'a raconté et, à en juger par son regard, c'est une version plus que plausible.

Au fond quelqu'un est en train de crier: «6! 6! 7! The neighbour of the beast!...»

Au restaurant thaïlandais Costes, assis à ma gauche, se lève prélever de la glace dans le dessert de Chloé assise à ma droite; il en prend à la cuillère et en fait, selon toute attente, tomber des gouttes sur la table, sur le tissu de la chaise, sur le pantalon de Chloé et le carrelage, et me voyant gesticuler des épaules pour éviter d'en prendre moi aussi quelques unes, commente acerbe: «Ah ouais... tu trouves ça cool de crader les autres alors que ça te fait chier toi de recevoir une goutte de glace sur ton t-shirt...!» — Si je trouve bien de salir les gens qui assistent au concert de Costes, c'est parce qu'à mes yeux c'est le concept même d'une «soirée Costes» — il n'a jamais analysé la raison de son succès. — Chloé, voyant son pantalon taché, lui ordonne: «Nettoie ça tout de suite!...» Costes se penche alors comme pour lécher, mais au lieu de sortir la langue il lâche un obus de salive à la sauce de porc. Tout le monde rigole, je ne rigole pas. Sous le feu de mon dédain, Costes formule l'idée de me salir de glace exprès. Costes méprise, ce besoin que j'ai d'être propre sur moi, ce besoin que j'ai de laver mon linge régulièrement afin de porter des sous-vêtements frais... Ma haine de la saleté n'est que la haine de notre décomposition (présente et posthume).

Tous les jours on frôle le clash, tous les jours il y a le risque qu'il se passe entre Costes et moi une dispute telle qu'il me vire sur le champ de la tournée. Je lui répondrais le jour où tout sera fini, quand je n'aurai plus rien à obtenir de lui; pas maintenant car je ne veux surtout pas passer à côté de dates comme celle de Nashville ou de Miami.

#### *Missouri > Kentucky > Tennessee*

Le 16 novembre on m'informe que ma grand-mère Irene est sur le point de mourir. Elle est désormais sous perfusion, on ne lui donne plus longtemps. Elle connaît en rançais deux mots: «amoà» (armoire) et «taïé» (tailleur). Elle me choya... On a passé beaucoup de temps ensemble. Je connais ses goûts: Benny Hill, Bud Spencer & Terence Hill, Popeye, Tom & Jerry... quand y en avait un de ceux-là à l'écran, elle accourait vite vite s'essuyant les mains dans le tablier. C'est elle qui avait insisté pour que je prenne des cours de natation... Les maîtres nageurs, pour motiver nos progrès, sur un tableau hiérarchique cochaient à la fin de chaque mois un animal censé nous correspondre: quand je me suis inscrit j'étais du plancton, puis je suis devenu sardine, thon, pieuvre, baleine, requin, dauphin... La grande classe c'est quand à la fin je suis devenu albatros. Mais peut-être que c'était juste une mouette.

Elle tenait à ce que je porte la raie sur le côté, comme les minets de la télé. Moi j'y tenais pas. Mais elle, elle tenait à me peigner de la sorte. Il lui est arrivé de pleurer, face à mon refus de me laisser faire la coupe... Alors ok, je retournais à la salle de bains, et acceptais qu'elle me coiffe. Elle m'acclamait, me disait «Regarde-toi dans le miroir comme tu es plus joli», je regardais dans le miroir comme j'étais pas joli, et puis c'est tout: j'étais après cela libre de m'ébouriffer — ça faisait partie du marché. Je m'ébouriffais donc toute de suite après mais elle était satisfaite, ça lui suffisait. Elle m'aimait, et malgré sa stupidité, je l'aimais beaucoup aussi. J'irai pourtant pas la regarder mourir comme on me le demande... Je l'ai quittée dans de bonnes conditions, ce jour où je lui caressai la joue lui chuchotant «Addio»... Elle était encore capable de toucher ses pieds sans fléchir les genoux (de son habitude de laver le linge debout, dans une bassine à ses pieds). Je ne veux pas voir ma chère grand-mère des tuyaux plein le nez, prisonnière de la chrétienté de son fils mon père! Elle passe ses derniers jours dans une mare de merde... Quelle triste fin pour une vie de quatre-vingt-quatorze

années...! Si mon père aimait un tant soit peu sa mère, il la tuerait.

J'ai maintenant pris l'habitude de m'arracher les poils du nez avec les doigts, ce qui n'amenuise pas la largeur de mes narines vu que pour choper les poils et les tirer il faut que je plonge non plus seulement l'index, mais le pouce *avec* l'index. J'ai honte de me foutre les doigts dans le nez, ça casse mon image, mais vu que depuis un an les plaisirs de la baise me sont interdits, je me suis confié aux plaisirs de l'enculage du nez. Les analystes du visage déduiront: «Larges narines: signe d'ouverture sur le monde.» Tu parles! Signe de la récurrence de mes doigts dans mon nez oui! On me dit: «Tu as le visage d'un qui a vécu...» Non, détrompe-toi, c'est juste que j'ai longtemps été boutonneux et que ça m'a usé la peau. Je pince violemment mes narines dans l'espoir de les faire rétrécir.

Le serveur d'un resto prolétaire dit à Costes sans intro: «On te dirait tout droit sorti de *Mad Max*...»

Mary Street, 18 novembre, Nashville Tennessee. Sur la porte d'entrée du club, quelques restrictions pour cibler la clientèle: «All t-shirts must be tucked in. No jeans worn below the butt. No bandannas or colors of any kind. No tank tops.» C'est un club très branché country, entre un super-marché d'articles religieux et un bar à putes de haut vol. Aux lavabos des chiottes une autre note du boss: «Do not use for bowel movement.» Pendant qu'on monte le décor le patron passe l'enregistrement de la soirée qui eut lieu ici même samedi dernier; c'est la première fois que de la musique country me touche (fallait attendre Nashville). C'était Justin Earle et Dustin Welch.

Une poignée de gros blackos façon 50 Cents viennent voir le gérant chacun leur tour. Ce mec approvisionne en crack les passants tout en nous branchant la sono (il travaillait à Disneyland® Resort Pary comme ingénieur du son). Lui-même en consomme, ses dents se déchaussent et tombent. Toutes les dix minutes il se retire dans ses appartements en prendre un peu, encore un peu, un peu encore.

Dring! son pote le poète lui demande de rappliquer illico car il vient d'avaler une centaine de pilules. Mais comme il a pas de caisse, Costes le conduit avec celle de Jeff. Le type maintenant ne répond plus au téléphone, ils se préparent à défoncer sa porte. Mais quand ils arrivent chez lui ils la trouvent ouverte, entrent, et le voient en slip courir dans la pièce des feuilles plein les mains. Son problème c'est qu'au lieu de le tuer, ses médocs l'ont surexcité. «Merde, j'ai pas l'air con: ma femme va bientôt rentrer et je suis pas encore mort...» Il lui avait déjà écrit ses adieux... Le hic c'est qu'il s'est trompé de boîte: au lieu des Xanax® il a pris des psychotoniques.

Ils le ramènent au club. «Ah! Tu es Costes? J'ai vu un show de toi, il y a dix ans... Ce soir après ton show je monterai sur scène me suicider.» Il lui montre pêle-mêle ses «notes de suicide»; son dictaphone tombe par terre, puis il part s'installer dans nos loges. Mais il revient et lui dit:

— Je crois que mes cachets vont pas suffire... Toi et tes potes vous n'auriez pas de l'héro?... Je vais faire un discours et puis, pour pas vous faire d'emmerdes, vous m'emmènerez agoniser sur le terrain vague en face. Dans les journaux on lira: «David Berman se suicide pendant le spectacle de Costes.» Ça fera bien, non?

— Euh oui... oui... merci...

Il dit qu'il a connu le succès et que ça l'a avancé à rien; alors il veut mourir. Il demande à ce qu'on lui prête une serpillière car, dit-il, il veut mourir dans un endroit propre. Il se met ensuite à confectionner un costume transparent, pour se

protéger des «esprits vilains».

Finalement sa femme est passée le chercher avant le show. Ils se sont embrassés et sont partis en ambulance (elle lui a offert un lavage d'estomac). Très décevant Monsieur Berman... Encore une grande gueule et puis c'est tout! Tout comme Costes; il n'y a pas une salle, où il n'ait menacé: «J'en ai marre! Je vais tout arrêter!...»

Costes foire les débuts, il rate son speech, on doit le faire agressifs sinon ça marche pas, c'est un début qui marche seulement si on est suffisamment agressifs et Costes ne l'est pas assez. Il a la voix agressive sur ses disques parce que c'est du studio, mais en live c'est pas ça. Alors pour moi il est dur, de résister à la tentation de crier par-dessus sa voix... — je ne résiste d'ailleurs pas. Ça lui déplaît, mais si je ne le fais pas, ça va pas le faire.

Crier c'est vraiment un truc que j'aime: à l'un de ses cours de dessin, Dylan Pale nous demanda à nous ses élèves de nous lever et, au signal, de tous crier le plus fort possible. Ma voix dura longtemps, je continuais à crier alors que mes camarades s'étaient tous tus, et ce avec une rage telle que le professeur me prit en exemple. Puis il nous demanda de nous asseoir sur nos tabourets-chevalets et de gribouiller en même temps que l'on criait. Je poussai si fort sur ma feuille que la peau de ma main s'usa, que la peau de ma main saigna sur le papier — le crayon avait tout de suite explosé. Je poussais simultanément de la tête, ainsi mon siège-chevalet avançait, avançait droit devant lui comme un char de l'armée, les écoliers s'écartaient. Ma voix se trouva éteinte pendant trois jours; complètement aphone. Pendant les répétes avec les punks aussi, je forçais ma voix tant, qu'immanquablement elle se cassait. Mais Costes lui a peur de la péter. C'est pourtant à force de la péter, qu'on se la forge... C'est mon avis, c'est mon école.

Jeff, conscient de son insignifiance, s'est maintenant mis à jouer sa musique avec un casque de réceptionneur de balles de baseball sur la tête (pour distraire l'attention du public du peu de qualités de sa prestation). Un fabricant de mauvais muesli mise tout sur sa mascotte, comme ça les clients oublient qu'ils sont en train de manger un muesli de merde; car ce qu'ils mangent c'est du «Pipou»! «le petit déjeuner du gentil kangourou»! — voilà qui change tout. Même démarche pour bon nombre de groupes underground.

#### Tennessee > Georgia

Costes ne gueule qu'en position de force. Ceux dont il a à craindre la réaction (organisateur, sonorisateur, hôte...) il les ménage. Juste à l'instant, comme pour illustrer mon propos, il vient de brutaliser mon sac à dos parce que ceux qui nous hébergent cette nuit ne nous ont pas fourni d'indications assez précises pour le trouver, et qu'on a dû tourner une petite demi-heure. Ça l'a énervé, alors il a jeté mon sac par terre.

20 novembre, concert à l'Eye Drum d'Atlanta. Costes, avec ses effets spéciaux fumigènes, a déclenché l'alarme incendie de la salle; les pompiers ont dû défoncer une porte à minimum \$8.000, pour atteindre l'endroit qui arrête la sirène... Pour ma part j'ai rencontré la plus belle fille que j'aie jamais vue, j'ai jamais rien vu d'aussi beau sur Terre. Je l'ai immédiatement remarquée à cause de sa démarche, la démarche de quelqu'un qui se sent bien, la démarche de quelqu'un qui n'a rien à prouver, la démarche d'une qui est sûre d'être belle, qui n'a aucun doute sur le sujet. Elle examinait les disques en vente et, à travers le tissu léger de sa longue jupe, par la grâce d'une lumière favorable, j'ai pu

apercevoir l'exquise silhouette de ses jambes et à la racine de ces jambes, le renflement de son sexe. Elle portait des bottines en fin cuir noir, de celles que portent les femmes sur les pochettes des disques d'Offenbach. Un sobre pullover noir sur le haut du corps me laissait admirer un cou d'une perfection hébétante, côtoyant la courbe lustrée des ses cheveux couleur amande. Un corps merveilleusement formé. Elle me fit don d'un généreux sourire, que j'acceptai tel un fruit frais. Puis, postés à distance l'un de l'autre, nous nous sommes discrètement observés.

Je l'ai retrouvée à la fin du concert accroupie au lavabo des chiottes des mecs, patiemment elle faisait vomir dans un seau un fétu ayant forcé sur la vodka. Je suis revenu avec un tupperware plein de bidules à rincer, et les ai rincés aussi lentement qu'il était possible de le faire. Entre une gerbe et l'autre elle se retournait m'adresser des sourires à faire fondre le glacier Malaspina. Elle avait le visage d'une beauté inconcevable, brillant de santé, je lui aurais croqué une joue comme à une pomme. Quand j'eus fini ma besogne je me penchai sur elle, et à son oreille lui susurai :

— You are divine.

Elle me répondit :

— Yes, I know. Actually, yourself you are divine...

Pendant le show je m'étais précipité sur elle renversant tout sur mon passage, m'arrêtant net devant sa bouche comme pour l'embrasser. J'avais alors relevé précautionneusement ses cheveux, et posé mes lèvres doucement là sur cette peau. Elle était maintenant aux côtés d'un comateux, veillant à ce qu'il se vide du poison dans un florilège de rots. Tellement affable, infiniment aimable; prête à souiller ses délicates bottines des sucres digestifs d'un inconséquent. Elle, d'une dignité princière, rien pour elle n'était trop bas, et rien non plus n'était trop haut. C'était une fille, c'était une femme de celles qui n'ont rien à paraître. Genuina, acqua e sapone, sans aucunement être paysanne. Mais nous n'étions plus seuls... D'autres hommes étaient là, à examiner le dégueuleux. Je lui filai mon manteau de laine qu'elle en revête l'avachi tremblant, mais c'était bien sûr pour rester plus longtemps auprès d'elle. Quand sur le parking je repris de ses mains le manteau, je ne lui avais toujours pas demandé son prénom; et ne le fis pas. Car je savais que la charmante dont je baisais à cet instant la main (à défaut d'en baiser le cul) était mon antique Ariane, la mia dolce Arianna Panna, qui jadis fut envers moi si charitable.

Après avoir chargé la caisse nous sommes directement partis en direction de Miami. Nous pénétrons en Floride au lever du soleil, quelle belle journée.

### *Georgia > Florida*

Chez Elyse des Cock ESP, et Andy de U can unlearn guitar. Elyse se défonce si durement que ses yeux se sont mis à loucher, Andy a une tête qu'on le dirait extrait du Muppet Show (ces deux personnes me sont sympathiques). Puis on loge chez Rat Bastard, à trois blocks de l'océan, en plein Miami Beach, quartier South Beach, le top du top. Les rues par ici pétulent, les bambines arborent des nichons de synthèse, et des jambes sans fin. Hier déjà, à Fort Lauderdale, dans le quartier d'Elyse, me laissant flâner dans les allées aux cocotiers j'avais la sensation que dans chacune de ces cases basses était en train de se commettre un film de boules. Ici les filles sont sapées comme dans le premier plan d'une vidéo porno, celui où elles portent encore leur culotte, celui juste avant de se faire défoncer le mollusque.

Washington Avenue, à partir de 7<sup>th</sup> Street, c'est que des clubs jusqu'à Lincoln Road; et ça continue sur Lincoln

jusqu'à Lenox...! C'est ici qu'il faut que j'aie ma garçonnière... Pour que quand je rentre de voyage sauvage je sois en sortant submergé de vices et de lumières, face à une population qui sincèrement ne cherche qu'à s'amuser et ne s'en cache pas. Certains n'hésiteront à parler de «superficialité»... Mais n'est-ce pas ce qu'il y a de plus profond, que de tirer profit de cette vie, que de s'en amuser, et avec excès? Léger ne signifie pas superficiel, lourd ne signifie pas profond, mais le contraire: c'est la légèreté, qui, véritablement, est profonde! J'ai, me promenant, presque envie d'être un minet, un minet avec une grosse caisse, avec de l'or à même la peau et deux bécasses sur la banquette arrière... Il n'y a pas de meilleur endroit, pour un philosophe! Voyager le monde et habiter South Beach, Miami Beach, en Floride, dans l'appendice des Etats-Unis d'Amérique, relié au continent par un pont, l'Interstate 195, tige du fruit le plus mûr qu'ait produit cette nation. Je n'ai jamais vu une telle accumulation de jolies filles comme en ce samedi soir 9<sup>th</sup> Street... Leurs culs sont parfaits, ça donne envie d'être soi-même aussi parfait. J'adore les pétasses, les poufiasses, j'adore le showbiz et tous les gratins. A Miami Beach je peux marcher cinq kilomètres sans jamais déblander. Que je reste sur place plus de trente secondes et quelqu'un vient me demander de la coke. En lieu et place des habitués marchands de sucettes, de succulentes hôtes meringue vendent des cigares haut de gamme une cassette de merisier au cou. Je vois des jambes qui s'ouvrent et se ferment comme le papillon qui butine fait avec ses ailes. Ecarter leurs fesses jusqu'à ce que m'apparaisse la rondelle, ronde autant que les lèvres d'un qui fait des volutes de fumée avec sa bouche.

Quand j'étais un enfant, je croyais que rien n'était pour moi. Les jeux à pièces de monnaie sur la plage, je voyais les autres y prendre leur pied mais jamais un instant je n'envisageais de pouvoir moi aussi y jouer. Pareil pour le walkman; mon père m'avait dit: «Mon fils, les piles sont chères.» Pas capricieux pour un sou, aussitôt j'y avais renoncé. Mais un soir que j'étais âgé de dix-huit ans je tombai sur la retransmission d'un concert de Green Day sur MTV, et saisis que n'importe qui pouvait y assister, même moi (j'avais cru jusque là que le public de ces événements était tout composé d'employés de la chaîne). Je me mis alors à fréquenter assidûment les salles. J'aimais tant ça que je fis part à mes amis de mon désir de monter moi-même sur scène. Et un jour: «Regarde! Ils cherchent un chanteur...» Effectivement. Je descotchai l'annonce et me présentai au leader: «Bonsoir, je veux devenir votre chanteur. J'ai jamais fait ça, mais je ferai ça bien.» Vu mon aspect de gros niais ils ne purent s'empêcher une grimace. Pourtant ils m'essayèrent, et trois mois plus tard nous donnions notre premier concert; à Behl, en Allemagne. Je chantai tout en yaourt mais avec tant d'implication, qu'on nous décerna d'entrée le deuxième prix — sous les applaudissements. Je fis saigner mon premier nez (dès mes débuts le contact avec le public était une chose qui me tenait à cœur), on nous offrit un micro neuf et des cordes de guitare. Mais un an plus tard — après m'être fait la voix — je les quittai, car d'autres aventures m'attendaient je le sentais.

Rat Bastard, 55 ans, le t-shirt jeune, les verres teintés de jaune, un bonnet de matelot comme un préservatif mal déroulé, sort avec une jolie blonde fraîchement pêchée, à peine majeure. Il occupe un poste d'importance auprès d'une compagnie aérienne, et s'amuse à partir à São Paulo juste pour se boire un café; ou à Tokyo se manger un sushi, pour le délire (pour lui c'est gratos). Il s'est acheté son appart \$40.000 à une époque où Miami Beach ne jouissait d'aucune

sorte de prestige. Ce n'était qu'une banlieue de merde infestée de vendeurs de crack, et personne, vraiment personne ne rêvait d'y habiter. Il a tellement de disques chez lui qu'il les a rangés dans des bacs avec des intercalaires alphabétiques comme chez les disquaires. Avec l'aide d'un pote ingénieur s'y est aménagé un studio d'enregistrement copie conforme — «et même un peu mieux» — de celui des Talking Heads. Il a organisé sa vie suivant un plan directeur, a résolu tous les problèmes courants (argent, logement, outils), et depuis il vit léger. Quand dans sept ans il sera à la retraite, il compte s'acheter un pied-à-terre dans chaque ville capitale du monde occidental et, ainsi appuyé, ne plus s'arrêter de tourner, jusqu'à sa mort. En attendant il bosse déjà dur: il lui arrive d'enchaîner trois concerts dans la même soirée, dans trois villes distantes parfois d'une centaine de miles l'une de l'autre.

On a joué au Churchill's, dans le quartier haïtien de Miami. Normalement ce qu'on fait sur scène n'est ici pas autorisé, mais les policiers qui patrouillent sur ces artères ramassent tant de machabées, découpés de long en large par les gangs à fin d'intimidation, que même s'ils avaient fait irruption en plein spectacle ils auraient trouvé notre show mignon. D'ailleurs le barman nous assure: «Tous ces petits couples qui ce soir font semblant de se choquer ont pourtant fait la nuit dernière dans leur lit pire que vous sur scène aujourd'hui. Quoi que vous fassiez, ça n'approchera jamais la violence de la vie de vos spectateurs...»

Costes et moi nous sommes mis à jouer à la table de billard nus, les culs tout chocolatés. Un africain jouait du piano avec pour partition une croix gammée, pendant que Chloé photographiait certains gros cafards accourant s'empiffrer de la sauce tomate glacée sur les murs.

Une voiture de la Police est venue se poster à côté de nous pendant qu'on chargeait le matos dans la caisse; pour nous protéger des assauts meurtriers des bandes. A 03h05, justement, une voiture de pas jojos ralentit comme pour s'arrêter, puis repart mine de rien s'étant aperçue des flics. Un des videurs, armé d'un rayon paralysant, est resté avec nous jusqu'à ce qu'on parte pour de bon.

*Florida > Georgia > South Carolina > North Carolina*

On a mangé à Fort Myers dans la résidence du grand-père à Jeff. Son appartement est propre, parfaitement rangé, aéré, lumineux, ça m'a fait du bien. Costes, lui, trouve qu'un tel endroit «ça prend la tête». Au centre de ce ghetto pour vieux, véritable antichambre de la morgue (les locataires des ces immeubles ont une espérance de vie de dix ans à partir de leur mise en demeure), un fluorescent terrain de golf à l'usage des résidus. Dans le bassin au milieu de cette pelouse s'est glissé un jeune alligator, il sera abattu d'ici peu.

#### 21.5 JE VOUS FAIS PROFITER DE LA TROISIÈME DIMENSION

Entre Exxon® (Valdez) et l'Amoco® (Cadiz), la chaîne de pompes à essence Loves® dresse son nom cynique sur fond jaune à cœurs rouges.

Le «m» de McDonald's® ressemble comme deux gouttes d'eau au logo des pompiers sous Mussolini: deux jets d'eau de lances à incendie.

On trouve de drôles de trucs, en vente dans les supérettes des stations-service américaines... De faux cailloux en plâtre creux pour cacher les clefs de sa bagnole quand on part à la plage se baigner, des stylos qu'si tu les dévisses du côté opposé à celui du capuchon ils deviennent poignards à

la James Bond, et un choix de gélules multicolores dont certaines, comme les «Yellow Jacket», contiennent du speed pour les automobilistes désireux de continuer à conduire malgré leur état de fatigue avancée.

Putain la haine... avoir tous les jours sous la main une fille de dix-huit ans et pas pouvoir se la faire juste parce qu'elle est trop laide... Chloé est un boudin noir. Comme à Francis Bacon le peintre, j'ai l'impression qu'on lui a fait un garrot au cou et que son visage s'est rempli de sang blême. Non, tout de même, Chloé a de jolies choses: ses seins, son dos et son sexe. Et ses jambes. Et le ventre. Les fesses. En fait pas mal de choses. Mais il n'est pas évident, de se raidir devant un corps lacéré... Peut-être en me concentrant, comme quand tel soir je parvins à avoir un orgasme dans le corps d'une fille anorexique radicale, alors qu'à chaque estocade je me piquais sur les os de son bassin à fleur de peau... Chloé a foutu en l'air la beauté de son corps de jeune, elle se rend pas compte que ce bien auquel elle a dit merde ne lui reviendra pas, et que c'est derrière celui-ci que courent toutes les femmes du monde à partir de leur vingt-quatrième année. Elle a détruit l'impeccabilité de sa peau, alors que des millions de femmes fanées seraient accourues la recueillir à genoux si elle avait pu la leur remettre.

Nonobstant ce fait, Costes est à ses pieds. Il supporte toutes ses arrogances, il est pour elle aux petits soins. Je ne supporte plus, ses caprices, les humeurs gélifiées de Chloé... Je souhaite briser sa boule à zed comme la simple coquille d'un escargot, et regarder la matière mousser parmi les fragments de voûte. Je taperais sa tête au sol autant de fois qu'il faut pour qu'il ne me reste plus dans les mains que sa colonne cervicale interrompue.

Quand on entre dans un chouette restaurant on ne peut pas y manger, parce que Jeff veut pas y manger parce qu'il y a rien de végétarien dans le menu. Il veut aller ailleurs et nous on doit y aller ailleurs aussi parce que les restaurants sont espacés de plusieurs miles et qu'on a qu'une seule voiture, la sienne. Il demande maintenant à toucher 10% sur les entrées, ce qui met Costes en colère car lui ne gagne pas d'argent, il en perd. «Si Jeff veut 10% des entrées, faut qu'il paye aussi 10% des frais!»

Le 26 novembre on a joué dans la cave d'un mec qui habite dans le village d'Hickory. Il se faisait chier, il est tombé sur le site de Costes, ça l'a fait marrer, alors il a voulu montrer cet homme à ses potes. Il s'est dit: «Invitons-le qu'il nous amuse.»

Je suis assez inquiet à propos d'une éventuelle descente de Police. Car dans cet Etat, la Caroline du Nord, les autorités ont décrété qu'il était interdit d'enculer. Qu'une femme introduise une bricole dans le mignon de son mari et ce mari peut filer au poste la dénoncer:

— Monsieur le Shérif, ma femme m'a mis un doigt dans le cul.

— Johnny, procède à l'arrestation de l'éhontée.

Pendant le show Costes prend un tube de vaseline et, après l'avoir sommairement lubrifiée, encourage le public à mettre les doigts dans la chatte de la vierge. On avait pensé à leur faire mettre les doigts dans le sexe de Chloé aussi, mais ça aurait été sanitaires trop risqué pour elle.

Allez... plus que quatre flûtes, et tout est fini. Peut-être que ma flûte est enchantée, mais mon cul ne l'est pas. Ces dernières fois, quand je me l'enfonce, un jet clair jaillit de mes fesses comme si je venais de percer une poche d'eau. C'est que je la pousse jusqu'à ce qu'elle touche le fond, tout

loin tout loin.

On nous a payés en dollars mais aussi en branches de beuh, en capotes neuves, et avec un fond de bouteille de whisky de maïs, artisanalement distillé dans les montagnes Appalaches par l'un de nos spectateurs.

*North Carolina > Virginia > Maryland*

On vaguait tous peinards sur le parking Exxon® de l'exit 99 quand, on ne peut plus soudainement, au sortir d'un obscur raisonnement ressassé jusqu'à s'en rendre dingue, Costes me tomba violemment dessus:

— Je t'avais prévenu!... [dès ces premiers mots, sur le «t'a» de «t'avais» un opaque grumeau de salive s'assit sur sa lèvre inférieure pour y rester tout le long du sermon, dissipant quelque peu mon attention] Tu n'a pas à faire ça! Tu m'as encore désobéi! Je t'avais dit «Ne saute pas sur les gens», et tu l'as encore fait. T'as failli niquer le cou de la fille à la minerve! Tu aurais pu lui causer un dégât irrémédiable et c'est moi qui aurais dû payer... C'est moi, qui aurais dû payer... Quand t'as foncé dans le public, la moitié des gens sont partis. Je t'avais pourtant dit de pas le faire, alors maintenant ça va s'arrêter tout de suite, je ne peux plus supporter. Et ne me dis pas encore «oui oui» parce que tu m'as dit «oui oui» soixante fois déjà et ça s'est pas arrêté. Il s'agit maintenant de m'obéir, c'est compris?... Tu vas maintenant m'obéir ou ça va être vite réglé: t'as qu'à partir.

Il prétend que les gens partent parce que je leur saute dessus... Non, les gens partent parce que ce que l'on fait les écœure, ou parce qu'ils trouvent le show nul, ou parce qu'ils se sont tout simplement trompés de soirée.

Avant-hier après le show tout allait pourtant si bien, entre nous... Il plaisantait et me demandait si quand il me frappait ça me faisait mal.

— Tu m'as frappé?

— Ah bon, t'as pas senti?... Ah, c'est bien, c'est signe que t'es à fond... Peut-être que c'est même mieux, pour le spectacle, si je te frappe pendant que tu avances...

— Oui c'est clair...! D'ailleurs aujourd'hui c'était très bien: au moment où l'on se bat tu t'es bien lâché, tu m'as mis par terre; ça rend mieux quand tu résistes...

— Ouais, j'étais super remonté, je pensais à mes échecs, et quand je pense à mon impuissance ça me donne une force folle.

— Je suis désolé, pour la fille à la minerve... je n'avais pas vu son collier. En plus, l'inconsciente s'était assise au premier rang...!

— Oui, la minerve, j'avais oublié de te prévenir, tu pouvais pas savoir...

Telle est la conversation que l'on avait eue l'autre soir après le concert de Hickory. Et voilà que deux jours après il m'enguirlande. A mon avis, s'il m'opresse aujourd'hui sur cette aire, ça n'a rien à voir avec ce que j'ai pu faire ou ne pas faire avant-hier ou quelque autre jour... Si aujourd'hui il me réprimande, c'était à cause de ses problèmes intestinaux. Comme il a mal aux dents et que le cou lui fait mal et que le dos lui gratte et qu'il a mal dormi et que la vie le fait chier, il m'en rend responsable et comme ça il peut taper sur quelque chose de concret.

Il pensait qu'encore une fois ça passerait, que ça passerait encore comme c'était toujours passé, que comme d'hab moi j'encaisserais, comme d'habitude depuis un an... Et ça serait sans doute encore passé, s'il était resté des villes que j'aurais à tout prix voulu voir (genre Dallas ou New Orleans)...!

Il me reproche quoi... de dépenser sur scène trop d'énergie? Il croit que ça m'amuse, de risquer l'intégrité de ma

colonne vertébrale, celle de mes précieux genoux, pour ce en quoi je ne crois pas?... Si je me fracasse pendant ses shows, c'est pour sa réputation *autant* que pour la mienne. A chaque show je me suis donné plus que lui ne l'ait jamais fait. Lui s'investit avant et après, moi, pendant. De plus, gauche comme il est, il fait sans doute plus mal au public que moi, quand il le touche... Moi je contrôle les mouvements de mon corps, lui c'est une brute.

Je saute sur les gens parce qu'un spectacle ce n'est pas de la 2D — selon ma conception de la chose. Quand les gens regardent un écran, que ce soit celui de la télé ou d'un cinéma, ils savent que quoi qu'il leur passe sous les yeux, que quoi qu'il arrive, ils ne craignent rien. Mais un spectacle c'est de la 3D: ce qu'ils voient est devant eux, et ce qui est devant eux peut subitement se déplacer vers eux. C'est pourquoi je ne reste pas longtemps sur scène — je veux leur faire profiter de la 3D. Un film se regarde, un spectacle se vit.

Costes pensait me tenir en gardant dans sa poche mon billet de retour... Ce qu'il ignorait c'est que mon compte bancaire était en ces jours riche de pas mal d'euros, et que par conséquent il pouvait se le carrer dans la raie des fesses, son billet d'avion. Je lui demandai donc de m'ouvrir grand le coffre, en sortis mon sac à dos, rendis à Jeff le double des clefs de sa voiture, remerciai Caroline pour son merveilleux dîner végétarien<sup>42</sup> de Thanksgiving, je dis à tout le monde salut — «Salut Jean-Louis!» —, et puis je partis. Je m'en allai, les laissai, la plaisanterie avait assez duré.

Je partis donc mais, quel gland, vers le sud, dans la mauvaise direction. Ça ternissait un peu l'élégance du geste, comme quand ma mère, après avoir brillamment remis sa démission au chef de l'entreprise qui l'employait, se retournant partit et trois pas plus loin se brisa l'os du nez contre la porte en verre trop bien lavée de son bureau. Après deux minutes je rebroussai donc chemin, et repassai devant la voiture de la troupe. Je leur fis coucou de la main, et voyant que merde je parlais pour de vrai, Costes essaya:

— T'es pas non plus obligé de partir tout de suite...

Qu'il est mignon...! Mais déjà je m'éloignais. Chloé accourut me dire:

— Ne pars pas! Il ne reste que quatre jours! Ce n'est qu'un coup de tête, après tu regretteras...

— Tu crois? lui répondis-je me retournant un instant... Découvrant mon large sourire elle déglutit. Jeff sortit de la voiture à son tour, arriva en courant me serrer la main et m'honorer d'un respectueux salut militaire. Il voulut avoir mon e-mail, le lui donnai. Voilà, tout était réglé, il n'y avait plus qu'à marcher, cinquante miles jusqu'à Philadelphie.

Il est 14h30, j'arpente l'autoroute 95 sous la pluie, le sol est détrempé, je marche sur le terre-plein central le cœur léger, je souris tout seul, comme le ferait un idiot. Je presse la touche play de mon MiniDisc et voici la reprise du thème de *Rosemary's baby* par Fantômas; suivent les mouettes de «Sweet charity»; comme je me sens bien...! «One step beyond» me fait partir en transe, ce morceau me fait tomber en pâmoison, et sur le dernier mouvement de «Rosemary's baby» je me sens la force pour abattre un mur de briques. La musique c'est mes cheveux de Samson. «The Director's Cut» est le plus émouvant des albums, le plus bouleversant, mais «Disco Volante» demeure mon préféré car je n'arrive pas à le saisir: sa constitution est martienne.

«A Rueville tu m'avais promis que tu arrêterais d'agresser le public...!» C'est vrai, je le lui avais promis. Désolé de ne pas tenir parole, mais il se passe qu'il a toujours pas compris que si les gens viennent voir ses shows c'est pas pour sa

musique, pas pour son scénario, mais pour le spectaculaire bordel — faudrait lui dire —; certains s'éclatent à venir à ses concerts fagotés de sacs poubelle pour se protéger des jets, et partent déçus s'il n'y avait pas de quoi. Voici ce que vient chercher le public de Costes: nudité, dégoût et douleur. Les gars de Jackass l'ont compris et livrent ça nature, sans vernir d'artistique, ils vont droit à l'essentiel: c'est du pur dégueu, de la pure douleur, et ce dans la bonne humeur. Bien plus sympa! Alors moi, malgré les interdits dont il m'affligeait, c'est ce que j'ai essayé vous donner: chutes douloureuses, coups et blessures, escalades périlleuses, pelotage de filles précieuses, tournoiments de bite, flûtes dans le cul (une initiative personnelle), écrasements, déjections et souillures diverses... J'ai voulu faire à Costes un spectacle qui soit bon pour sa réputation. Mais il m'a jeté.

Pardonne-moi, Costes... je me suis laissé aller à mon romantisme, je me suis fait séduire par la beauté du geste, je t'ai laissé en plan au bord de l'autoroute. Mais il fallait que je te punisse.

Costes, tu es le premier qui m'ait donné la chance de me montrer autant, pour cela je te remercie sans ambages.

*Maryland > Delaware > Pennsylvania > New Jersey > New York*

Je marche sur la terre-plein et d'un coup une voiture s'arrête à mon hauteur dangereusement sur la voie de dépassement, une vitre s'abaisse, une main passe par la fenêtre, dans cette main une carte, sur cette carte un mot: «Detective».

— Monte...

Je lui raconte à la manière d'un enfant toutes les merveilles que j'ai pu voir aux Etats-Unis. Je lui parle naïvement et sans méfiance, comme un fils confie à sa mère ses aventures de l'après-midi à l'école pendant qu'à la cuisine elle prépare un gâteau. Je sors mon MD argenté pour lui faire comprendre que je ne suis pas un clochard. Je baratine un max: je suis un touriste, j'ai voyagé en stop, j'aime tellement toutes les montagnes, j'ai vingt-sept ans, italien, j'habite en Ersatze, y a là du bon vin, du vignoble d'excellente renommée, tous les pieds de vigne ersatziens ont été massacrés par un affreux parasite et tous ceux qu'on replanta par la suite furent importés des Etats-Unis d'Amérique, demain je vais rentrer chez moi à Rueville, papa et maman seront drôlement fiers de moi, de mon voyage, papi et grand-mère seront drôlement fiers aussi, ils vont me faire une fête. J'allais encore en rajouter comme quoi j'avais travaillé pour une entreprise de surveillance (synonyme de casier judiciaire vierge), quand saoulé il me fit descendre soudain; sur le bord de l'autoroute. Je ne sais pas ce qu'il avait initialement prévu de faire de moi, où il comptait de prime abord m'emmener, mais j'avais dû le convaincre que j'étais un gentil garçon. Il ne me restait plus que trente miles à me taper, un peu moins, il m'avait pas mal avancé. Mais la nuit approchait à pas de géant.

Je dois faire gaffe aux tessons de verre, dans l'obscurité je vois pas mes pieds. Y a tellement d'ordures sur ces bordures que je m'attends à tomber sur les segments d'une femme. Un qui n'a pas peur des mauvaises rencontres (en est-il une lui-même?) stoppe sa fourgonnette vingt mètres devant moi et attend que je lui arrive. Mais je le dépasse, et avec un sourire de la main lui fais comprendre que je préfère continuer sous la pluie. Quand plus loin la route part en bretelles vite je la quitte, ça se fait dangereux. Je prends l'exit Martin Luther King et pénètre la banlieue de Wilmington. Mon treillis noir est si mouillé qu'il colle à mes jambes

comme le short d'un coureur cycliste. Les racailles à l'abri sous les porches me regardent passer incrédules, car c'est vrai qu'il pleut vraiment beaucoup. Je demande à deux enfants où se trouve l'aéroport international le plus proche, ils m'emmènent voir leur mère; je renouvelle ma question mais elle reste figée d'hébétude car littéralement je ruisselle.

Arrivé en ville je prends un train to the Philadelphia International Airport. Mais comme les prix des vols me semblent trop élevés, je pars pour New York. A 04 heures du mat je suis au John Fitzgerald Kennedy. Prochain vol pour Pary: 19h05 — gloups... Le hall est entièrement vide, personne d'autre qu'une jeune asiatique ayant étalé sur les sièges les nombreuses pages de la lettre qu'elle est en train d'écrire. Alors qu'il y a des centaines de places ailleurs je décide de m'asseoir auprès d'elle. Je n'ai même pas l'intention de lui parler, c'est juste que ça me fait plaisir d'être en sa présence. Me voyant moi-même tellement écrire, elle finit par me dédier un sourire.

Je viens de casquer \$850 pour un billet simple aller, c'est plus du double du prix d'un aller-retour. Mais ce n'est rien, comparé à la paix que j'ai maintenant à me retrouver à nouveau seul... Costes Jeff et Chloé sont sans doute plus humains que moi, mais voilà j'ai goûté à leur vie humaine et le goût m'a déplu. Je me suis senti tout du long un Emile Zola en visite chez les gueux, prenant des notes dans un coin en vue de la rédaction de *L'assommoir*. J'ai trouvé en Costes non pas de la sagesse, mais de la fébrilité. Finalement Costes s'est avéré n'être qu'un gros bab. Trop humain. Ce n'est pas un qui m'a fait spirituellement avancer, il est malheureux que j'aie passé tant de temps en sa compagnie. Le seul truc qu'il m'ait appris, c'est à égoutter les pâtes sans avoir à me servir d'une passoire — grâce au couvercle de la casserole. Avec moi, c'est comme s'il s'était trimballé avec un Judas dans les bagages... C'est pas de pot, qu'il ait choisi un trou duc pour l'accompagner! J'ai passé un an à noter ses moindres défauts, à noter tout ce qu'il a fait de travers. Mais les éloges sont d'un ennui mortel, tout le monde sait que c'est un gars très bien, le négatif est beaucoup plus drôle à écrire, et pour vous, à lire.

*Saint-Ignace octobre 2002 > Rueville novembre 2003*

27\ Idem les poissons-pilotes, qui au moyen de leurs dos adhésifs se collent au ventre des requins et se font remorquer un bout de chemin avant de recouvrer l'autonomie.

28\ Je suis mon seul Sauveur, tout comme toi tu es le/la seul/e qui puisse te sauver.

29\ Une exception à la règle: ma queue s'est durcie pendant la projection de *No skin off my ass* de Bruce La Bruce.

30\ Cf. *Je suis allé me regarder ailleurs*, second mouvement de ce livre.

31\ Du genre: «Pas mal...»

32\ C'est moi qui ai appris à Costes que le clito était encagoulé...

33\ Mon 'Appel du 18 juin'.

34\ Ça me fait penser au fruit ananas.

35\ Vénus, l'«étoile du matin», de la clarté qui vient, jadis était connue comme la planète Lucifer.

36\ Cette expression «imbambolato» vient de «bambola» qui signifie «poupée». «Ti sei imbambolato?» signifie «T'es-tu figé comme une poupée?»

37\ Un livre du début XX<sup>ème</sup> où j'ai relevé impénétrable cette phrase: «Comment reconnaître la mémoire dans la faculté de produire une impression plus faible après une impression plus forte? Qu'un homme se frappe violemment la tête contre un mur, il recevra une impression. Mais n'a-t-il pas la faculté de répéter cette impression avec moins de force?»

38\ Stage diving: discipline consistant à grimper sur scène pendant le déroulement d'un concert — déjouant la vigilance des videurs — pour se jeter de tout son long sur le public espérant amortir sa chute sur un champ de bras levés. Il est bien vu de compliquer son vol par des figures périlleuses pour le corps du pratiquant (explosion de crâne sur la dalle) comme pour celui des récepteurs (coup de rangers dans la chetron). Une ambulance attend toujours devant la porte. Moi je fais pas de figures, ce que j'aime c'est sauter le plus loin possible pour atteindre la tête de ceux qui au fond assistent au concert un gobelet à la main.

39\ «A tue-tête» est une expression que j'aime bien. J'aime aussi en italien, on dit «a squarciagola», littéralement «à gorge dépecée».

40\ Vous vous rappelez quand page 69 je comparais Costes au criocère merdigère? C'est tellement gros, qu'il ait fait ce rêve, qu'en relisant je doute. Il se pourrait que ce soit moi, qui aie rêvé que Costes ait rêvé ça...

41\ Laborit définit une structure comme «l'ensemble des relations existant entre les éléments d'un ensemble».

42\ Un pâté de légumes en forme de dinde morte (pourvu que la tradition soit respectée). Curieux, ces végétariens: ils font des steaks de soja auxquels ils donnent le goût des bêtes mortes sur lesquelles ils s'apitoient...

### III. SUCS CAUSTIQUES

<b>14. Le culte de la vierge</b> .....	page 241
14.2 LE PREMIER TRUC QU'ELLE VIT DE MOI	
14.3 NOUS CONVULSIONNAIRES PARATONNERRES	
14.4 VER-COQUIN ET LE PLANCTON	
14.5 LE MÉNECHME DE DONALD DUCK	
14.6 JE M'ATTENDS À NE PAS RETOMBER	
14.7 SANS SOUFFLER MOT	
<b>15. Turlututu chapeau pointu</b> .....	page 277
15.2 PITOYABLES	
15.3 JUSTE IL FAIT	
15.4 PRISE DE CONTACT	
<b>16. Le reste n'est que bricoles</b> .....	page 302
16.2 ÉVENTUELLEMENT AGRÉABLE	
16.3 ELLE NOUS VEUT — PRENONS-LA	
16.4 COMME SUR DES ROULETTES	
16.5 PAS ENCORE DIGNE	
<b>17. Pas que pour moi</b> .....	page 333
17.2 PEU RAGOÛTANT	
17.3 THE SCUM OF THE EARTH	
17.4 UNE FILLE QUE JE PUISSE ADMIRER	
<b>18. Zéro agression</b> .....	page 358
18.2 L'ADVERSAIRE DE QUI...?	
<b>19. Le prisonnier de ses ambitions</b> .....	page 366
19.2 NOUS NE SOMMES PAS LE CRAZY HORSE	
19.3 DE LA CHAIR QUI MANQUE	
<b>20. Le choix de la mouche sur la vitre</b> .....	page 377
20.2 NO SLEEP 'TIL... ...BROOKLYYN!!!...	
20.3 PETITS CACAS NERVEUX	
<b>21. Le goût de l'humanité</b> .....	page 397
21.2 MA VIE EST DE MEILLEURE QUALITÉ	
21.3 LA BELLE OUVRAGE C'EST POUR LES ARTISANS	
21.4 JUMP ON THIS KNIFE OR THIS KNIFE WILL JUMP ON YOU	
21.5 JE VOUS FAIS PROFITER DE LA TROISIÈME DIMENSION	





*exemplaire numéro*